

**Louis Dantin**

# **Les enfances de Fanny**

**BeQ**

**Louis Dantin**

(1865-1945)

# **Les enfances de Fanny**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 183 : version 1.01

Louis Dantin, né Eugène Seers, est né à Beauharnois en 1865. Après avoir étudié la théologie, il est ordonné prêtre chez les Pères du Saint-Sacrement. Voyages en Europe. Puis, de retour à Montréal, il fréquente l'École littéraire où il se lie d'amitié avec Émile Nelligan, qu'il contribue largement à faire connaître. Sa préface à la poésie de Nelligan est restée célèbre. Laïcisé, il prend le pseudonyme de Louis Dantin et s'exile aux États-Unis, où il meurt en 1945.

## Avant-propos

« Quand on trouvera ce manuscrit, après ma mort, daté de son dernier feuillet, on s'exclamera peut-être : « Voyez, il a fini ce conte de jeunesse à soixante-dix-huit ans, ou à quatre-vingts ans ! Ou bien on le trouvera inachevé et l'on devinera qu'il y a des choses qu'on sent si fortement qu'il est presque impossible de les exprimer. »

Ces mots sont détachés d'une lettre que m'écrivait Louis Dantin en date du 12 mars 1942. Par la suite il trouva et le temps et l'énergie de compléter ce roman auquel il s'appliquait depuis longtemps. Les derniers chapitres furent écrits, ou me furent dictés par l'auteur alors que la cécité, qui devait devenir complète quelque temps avant sa mort, s'emparait de lui.

Louis Dantin était d'une rare délicatesse d'esprit et de cœur. Il lui répugnait d'offenser même ses ennemis. À cause du caractère autobiographique de ce roman il craignait que sa publication, de son vivant, fût cause de scandale.

Ce scrupule l'empêcha de le livrer au public. Un seul fléchissement dans cette attitude se manifesta à un temps où ses relations avec les poètes haïtiens semblaient lui en faciliter la publication. Il m'écrivait alors : « Savez-vous quelle idée saugrenue m'est passée par la tête ? Celle de faire paraître *Les Enfances de Fanny* en feuilleton dans quelque journal d'Haïti. Il s'est formé récemment un comité Haïti-Canada pour favoriser la pénétration réciproque des deux littératures. Je me demande si *Fanny* ne fournirait pas un trait d'union comme un autre. »

À M. le docteur Gabriel Nadeau, un de ses plus intimes amis, auteur du remarquable livre *Louis Dantin, sa vie et son œuvre* (Éditions Lafayette, Manchester, N. H. 1948) il avait confié, avec regret, au cours de leurs innombrables conversations : « Ce livre ne verra jamais le jour ; il causerait du scandale. Voyez l'agitation soulevée par le roman de Lillian Smith (*Strange Fruit*). Pourtant ce roman touche à des questions moins brûlantes et surtout la personnalité de l'auteur n'y est pas engagée. Tandis que *Fanny* une tranche de ma vie ; c'est le

souvenir d'une époque où j'étais complètement désemparé, où je quêtai l'affection comme un pauvre demande du pain. J'ai bravé alors les conventions du monde et aujourd'hui je ne rougis pas de cet attachement : un sentiment humain appartient à l'humanité. *Fanny* c'est une dette de reconnaissance. En la payant j'ai achevé de me dépouiller et de me mettre le cœur à nu. »

En dévoilant aujourd'hui *Les Enfances de Fanny*, je m'acquitte à mon tour d'une dette de reconnaissance envers Louis Dantin. Je réponds à son ardent désir, maintes fois exprimé, de voir son livre imprimé après sa mort. C'est dans ce but qu'il me fit légataire de ce manuscrit. C'est en même temps compléter l'œuvre d'un de nos plus authentiques intellectuels qui fut l'ami et le mentor de la plupart de ses contemporains.

On dira peut-être que ce livre n'ajoute que peu à la valeur littéraire de Louis Dantin. Il ne représente pas moins un précieux document pour l'étude de la personnalité de cet auteur, tout en étant un manifeste de son attitude en face de toute

injustice humaine.

Il serait vain de vouloir présenter Louis Dantin au public lettré d'aujourd'hui. Il est encore trop vivant dans les mémoires et dans les cœurs. Révélé à nos lettres par sa magistrale préface à l'œuvre de Nelligan, Dantin fut un nouvelliste délicat et de grande puissance d'observation dans *La Vie en rêve*. Il fut l'habile chantre du *Coffret de Crusoé* et le grand poète de la *Chanson intellectuelle*. Il fut, surtout un de nos meilleurs critiques – Durant plus d'un quart de siècle, réfugié dans l'anonymat à Cambridge puis à Boston, au Massachusetts, il étudia à la loupe presque toutes les productions littéraires du Canada français, dispensant aux auteurs ses encouragements et ses sages conseils.

Une enfance extrêmement austère, vouée presque exclusivement à l'étude et étrangère aux jeux et délassements de ceux de son âge, une adolescence tourmentée qui par la suite le vit à Paris, à Rome, à Bruxelles, à Montréal ; les premiers contacts avec l'amour, son lent et douloureux écartement de ses premières

croyances religieuses, son exil volontaire ; les jeux cruels de l'abandon par l'être aimé ; ses luttes acharnées avec le gagne-pain ; sa claustration dans l'austère imprimerie de l'Université Harvard – autant de coups de pouce du destin qui ont façonné cette figure, énigmatique pour l'étranger mais de grande simplicité pour qui la connaissait – cette figure humaine et intègre que fut Louis Dantin.

C'est à Cambridge et plus tard à Roxbury – cette petite Afrique de Boston – que Dantin trouva chez les Noirs la sympathie et l'affection dont il avait une soif ardente. Ce sont les Noirs qui lui ont fait entendre les paroles consolatrices ; c'est au milieu d'eux que son âme éprise de justice s'est révoltée contre le crime de démarcation entre Noir et Blanc. C'est cette époque de sa vie que raconte, en partie, le roman que voici.

R. DION-LEVESQUE.

Les Solitudes-Nashua. N. Hampshire

15 août 1950.



## I

Fanny venait de rentrer à la case, toute en pleurs. Sa sœur aînée, qui la logeait chez elle et l'avait sous sa garde, l'avait surprise grim pant aux arbres avec une bande de garçons de son âge et l'avait corrigée sur place.

– Honte à toi, récriminait-elle, la tenant encore par l'oreille, quand sauras-tu enfin que tu es une fille et que tu dois te conduire comme telle ? Je n'ai pas le dos tourné que tu pars à courir les champs avec ces sales gamins, sautant les perches, poursuivant la vache et les poules, renversant le maïs et écrasant mes plates-bandes ! Vois cette robe plus noire que ta face ! Je te l'ai mise ce matin toute propre. Pourquoi le Seigneur m'impose-t-il la rude croix de cette enfant ? Entends-moi bien, la prochaine fois, c'est cette courroie-là, sur le mur, que tu comprendras mieux, peut-être !

La coupable baissait la tête et s'excusait, contritement :

– Charlie Ross courait après moi, dit-elle, il voulait me battre : j'ai grimpé.

– C'est le diable qui court après toi, ma petite, et il t'aura si tu n'y prends garde. Vois ça écrit dans le Saint Livre puisque tu as la chance de lire. Maintenant débarbouille ta crasse, et vite à tes leçons. Monsieur Lewis m'a dit hier encore que tu étudiais très mal.

Cette scène se passait dans une cabane rustique de Greenway, un village de la Virginie, où vivaient les deux sœurs négresses : Linda, veuve, dans les trente ans, et Fanny juste âgée de douze. Leur aïeule maternelle avait été esclave, l'esclave préférée, disait-on, du planteur Johnston. Et cela expliquait sans doute que toutes deux eussent un teint d'un brun délicat, des traits aux lignes plus minces, plus affinées, que celles ordinaires à leur race. Elles vivotaient de la culture d'un minuscule lopin de terre et du produit de quelques poules. Elles avaient un porc qu'elles nourrissaient des déchets de leur table, et

une vache qui paissait le long de la route et qu'abritait, l'hiver, l'étable d'un voisin. De plus Linda travaillait en journée chez les familles blanches de l'endroit.

Rien n'eût pu être plus dissemblable que le caractère des deux sœurs. L'aînée, naturellement sérieuse, avait puisé aux prêches qu'elle fréquentait, aux exhortations farouches des revivalistes, un esprit puritain, austère. La religion dominait ses pensées. Les menaces de l'esprit malin lui étaient constamment présentes ; à son oreille tonnaient les *spirituals* disant le passage du Jourdain, les armées du Seigneur parcourant la terre, l'horreur des jugements, la défaite finale des pécheurs. Tout ce qui démontre la joie : la musique, les danses, les chansons, l'amour, l'amour surtout, lui semblait un piège de Satan. Et elle entendait bien que la jeune sœur confiée à ses soins fût élevée dans les mêmes principes.

Mais dans les veines de Fanny courait la sève exubérante des jungles. C'était une petite au sang vif, à l'esprit alerte, débordante de mouvement,

poussée d'instincts hardis et sauvages. Elle n'aimait que les courses à travers les bois, les sauterics folles dans les herbes, les jeux rudes des garçons auxquels elle se mêlait, forte et agile comme pas un d'eux. Elle avait rossé plus d'une fois ce Charlie Ross dont elle prétendait avoir peur. Ses frasques la jetaient dans toutes sortes de mauvais pas. Elle avait glissé du toit de la hutte dans l'enclos du porc, dont seul le sol boueux l'avait préservée ; elle était tombée dans le puits ; un taureau l'avait poursuivie un soir le long d'une clôture qu'elle avait franchie juste à temps. Mais quelques bonnes frayeurs n'étaient rien pour elle ; elle les oubliait vite à l'appât d'autres aventures.

Deux êtres seulement inspiraient son respect : sa grande sœur et Monsieur Lewis. Pour eux seuls elle se sentait triste en repassant ses fautes énormes ; eux seuls l'amenaient à tenter contre sa nature des efforts transitoires et insuffisants. Elle les craignait, les vénérail, comme des entités supérieures qu'il fallait apaiser, dont il fallait garder la grâce. Elle les aimait aussi de son cœur de bonne petite fille prompt à s'attacher,

cherchant en eux le père et la mère qu'elle avait perdus.

Monsieur Lewis était son maître d'école. Chaque jour elle avait à comparaître devant lui, à rendre compte de ses leçons mal sues. C'était un homme jeune encore ; il pouvait avoir trente-deux ans. Arrivé depuis peu dans le village, il y prenait sa tâche au sérieux. À travers mille entraves il s'était fait une éducation moyenne ; il avait l'ambition de la transmettre à ceux de sa race. Et il peinait en conscience à faire épeler ces marmots, à guider à travers les pâtés leurs mains maladroites. Aux plus avancés il faisait lire la Bible et enseignait les hymnes méthodistes en même temps que l'arithmétique et l'histoire des États-Unis. Fanny mettait sa patience à rude épreuve ; il constatait pourtant que malgré sa paresse, elle rejoignait les autres par son esprit rapide, à qui la grammaire et les chiffres n'offraient que des clôtures à sauter comme les autres. Souvent il lui fallait, presque malgré lui, lui décerner les meilleures places. Et ainsi il lui pardonnait bon nombre de fredaines. Il avait remarqué sa voix d'un timbre étonnamment pur,

et il l'avait admise dans le chœur qu'il dirigeait pour les services. À la voir toujours prête à galvauder par les chemins, il l'employait aux commissions qu'amenaient les nécessités de l'école. L'enfant se sentait fière de ces privilèges, et son culte pour Monsieur Lewis en grandissait jusqu'à l'idolâtrie. Elle eût voulu, pour lui, être appliquée et sage : – mais sortie de l'école, ses nerfs vibrants la reprenaient, et elle se retrouvait courant par les prairies, pillant les nids d'oiseaux, décimant les fraises des carrés, abattant les cerises, en compagnie des garnements dont elle semblait être la reine. Naïve, d'ailleurs, comme l'enfant né d'hier, ignorante des instincts charnels et des lois de la vie, et qui croyait encore au rôle bienfaisant des cigognes.

## II

Elle eut treize ans, puis quatorze ans, sans que son existence en parut changée. Mais sa taille s'élançait ; son buste se moulait en rondeurs gracieuses. La gamine, sans s'en douter, se muait en jeune fille, et sa joliesse indécise prenait des allures de beauté. Les garçons, avec qui elle jouait comme avant, la regardaient parfois d'un air étrange. Un jour, au plus fort d'une bataille entre elle et Charlie Ross, celui-ci était parvenu à la terrasser ; et tandis que de toutes ses forces il la maintenait sur le sol, il l'embrassa carrément sur chaque joue. Elle bondit, furieuse, et sur-le-champ lui infligea la pire raclée qu'il eût jamais reçue. Mais les copains avaient tout vu ; ils en parlèrent en plaisantant : « Charlie Ross a baisé Fanny ! » Le fait s'ébruita, orné de circonstances par les vantardises du héros. Une commère crut de son devoir d'en informer la sœur aînée : « Savez-vous ce qu'on dit, Miss Linda ? Votre

Fanny se laisse embrasser par ce vaurien de Charlie Ross. »

L'indignation de l'honnête fille fut inexprimable. Ce scandale mettait le comble aux débordements de Fanny ; il méritait une punition cruelle. Vainement celle-ci invoqua sa bonne foi surprise, la vengeance qu'elle avait tirée de l'affront.

– Savais-je, moi, ce qu'il allait faire ? Et ne lui ai-je pas flanqué un œil au beurre noir ?

– Malheureuse ! répétait Linda, voilà où te mènent tes mauvais penchants, ta désobéissance aux lois saintes ! Je devrais te fouetter jusqu'à ce que tu cries grâce ; mais tu te moques des coups comme des reproches. Que faire ? Je n'ai plus qu'une ressource : il faut que quelqu'un m'aide. Je vais tout dire à Monsieur Lewis.

– Non, non, ne fais pas cela, Linda ! Je te promets sur ma parole de ne plus jouer avec eux.

Mais Linda connaissait toutes ces promesses : elle fut inexorable. Le jour même Monsieur Lewis reçut la triste confidence. Elle le surprit



extrêmement. Le petit diable qu'il connaissait lui était toujours apparu dans un rayon de pureté complète : il ne pouvait l'imaginer touchant, même si peu, au monde vulgaire des sens. La découverte qu'il en faisait lui causait un émoi étrange et une peine presque personnelle. L'image de ce garçon pressant de ses grosses lèvres les joues fraîches de Fanny, et peut-être sa bouche, le choquait comme un sacrilège.

– C'est outrageant, déclara-t-il ; mais envoyez-moi la petite, je lui parlerai.

– Monsieur Lewis veut te parler, dit sèchement Linda, rentrée chez elle, à l'enfant qu'elle avait laissée protestant avec rage ; il t'attendra après l'école.

– Je n'irai pas, je n'irai pas ! répétait Fanny. Mais elle savait bien qu'elle irait, qu'il lui faudrait boire cette honte, cette disgrâce devant son idole ; et cette pensée la mettait au supplice.

Toute la nuit elle se retourna sur son lit de sangle. Et dans son insomnie d'étranges réflexions l'assaillaient. Pourquoi. enfin, ce Charlie Ross l'avait-il embrassée ? Pourquoi est-

ce qu'on s'embrasse ? Elle se rappelait maintenant que, malgré sa colère, ce frôlement contre sa joue lui avait paru agréable. Mais quel droit avait-il de l'insulter ainsi ? Ce qui l'indignait plus que tout, c'est qu'il l'eût condamnée au mépris de Monsieur Lewis. Qu'est-ce que son maître penserait d'elle ? Sourirait-il désormais à sa rencontre ? Lui laisserait-il porter ses paquets, ses messages ? Comme elle s'ennuierait isolée, repoussée de son grand ami ! Car lui non plus ne la croirait pas et repousserait ses excuses.

La classe du matin lui fut interminable. Le maître s'abstint de l'interroger, et cela lui parut un présage sinistre.

Quand les élèves eurent défilé, elle le vit s'avancer, l'air grave, vers le banc où, seule, elle restait clouée. Elle se leva, raidie de gêne, à son approche.

– Fanny, commença-t-il, on dit sur toi des choses mauvaises. Est-ce vrai que tu es libre avec les garçons, que Charlie Ross t'embrasse ?

Elle avait ruminé des réponses, des

explications, mais un voile tout à coup barrait son esprit ; elle ne trouvait plus rien à dire.

– Je n’aurais pas cru cela de toi, poursuivit le maître. Tu es assez dissipée en classe et négligente à tes leçons sans qu’il t’arrive de ces affaires-là. J’essayais d’être bon pour toi et je croyais que tu voulais me faire plaisir. Est-ce donc ainsi que tu me trompes ? On me trouve mou à ton égard ; on va avoir beau jeu à se moquer de moi : « Voyez comme sa mignonne se conduit ! » dira-t-on. Vraiment. est-ce bien gentil ? Réponds.

Cet appel imprévu à son affection pour son maître avait soudain rompu les digues. En phrases secouées de hoquets, mouillées de pleurs piteuses, elle parla :

– Oui, c’est vrai, il m’a embrassée, une fois seulement, non, deux fois, mais il m’a prise de force. Nous jouions ; j’ai coutume d’être plus forte que lui, mais cette fois il m’a renversée. Monsieur Lewis, je vous assure que je ne voulais pas. Et tout de suite je l’ai battu, battu que son nez en saignait. Remarquez à la classe prochaine

son visage encore tout enflé. Monsieur Lewis, je veux vous faire plaisir, et je ne vous trompe pas !

– Alors tu ne fais rien de mal avec ces gamins ? Tu n’aimes pas Charlie Ross ?

– Charlie Ross ? moi ? – Suffoquée, faute d’une réponse digne, elle cracha à terre plusieurs fois.

Elle était presque belle ainsi, indignée, les yeux éclatants. Une pitié naturelle toucha l’âme de Monsieur Lewis.

– Eh bien ! je veux te croire. Mais tu vois ce qu’on gagne à fréquenter ces polissons. Éviteras-tu désormais Charlie Ross et sa bande ?

– Je ne veux plus les voir, je les hais tous. J’étudierai, je ferai vos commissions, je serai sage, Monsieur Lewis !

– Alors ne pleure plus. Nous allons oublier tout cela. Rappelle-toi seulement ce que tu m’as promis.

Mais le flot prenait temps à s’épuiser. Fanny, encore bouleversée, avait pourtant levé les yeux. Elle regardait Monsieur Lewis, et l’adoration

brillait à travers ses larmes.

Paternellement il l'attira à lui, et ses bras enserraient la gamine palpitante. Puis, emporté par le désir de la consoler, hanté peut-être à son insu par cette autre caresse qu'elle avait subie, d'un geste spontané, presque inconscient, il pressa doucement sa joue contre la sienne.

– Tiens, tu vois, je ne t'en veux pas.

Et Fanny, en pleurant, se mit à rire, d'un rire extatique et nerveux. Le rire de Fanny, comme sa voix, était extraordinaire ; il avait des accents de clochette vibrante, un cliquetis pareil à un choc de cristaux, un babil clair comme le pétilllement d'une source. Elle riait maintenant, heureuse, sûre de son pardon.

Monsieur Lewis, ému, écoutait déferler ce rire, et ses notes d'argent charmaient son oreille.

Fanny reprit d'un pas léger le chemin de la case. Chaque détail, chaque parole de cette entrevue chantaient dans sa mémoire. Monsieur Lewis avait été bon, il avait cru à sa parole. Et il y avait ce miracle, elle haletait en y songeant : il

l'avait embrassée ! Elle sentait sur sa joue le moelleux contact de la joue caressante du maître, mille fois plus douce que celle de Charlie Ross !

Mais qu'allait-elle dire à Linda ? Bien sûr elle ne pouvait lui raconter cela. Un instinct lui soufflait que ce bonheur lui appartenait à elle seule, qu'un secret s'était établi entre elle et Monsieur Lewis. Elle se fit une mine affligée, que confirmaient assez ses yeux encore rougis.

– Eh bien ! dit sa sœur en la voyant.

– Monsieur Lewis était fâché. Il m'a grondé : j'ai promis de mieux faire.

– Soit, nous verrons bien, lui et moi.

### III

Mais Fanny surprit tout le monde en abjurant ses anciennes erreurs, les plus graves pour le moins. De ce jour elle s'abstint de courir avec les garçons et d'escalader la futaie. Si elle s'ébattait par les champs, c'était désormais seule ou traînant après elle des mioches inoffensifs. Elle dépensait à sarcler le jardin, à nettoyer le poulailler, à des lessives à tour de bras, le surplus de ses énergies. Surtout en classe elle était transformée. On ne la voyait plus lâchant des hannetons, lançant des billes sous les tables et pinçant ses voisines. Elle restait les yeux sur son livre ou, plus souvent encore, fixés sur la personne, les lèvres et les gestes de Monsieur Lewis. Ses amis de jadis n'y comprenaient rien. Charlie Ross l'ayant rencontrée au sortir de l'école :

– Il paraît qu'on boude les anciens ? dit-il.

– Je n'aime pas les gars effrontés, répondit-elle, le nez en l'air.

– Quoi, si je t'ai embrassée, ce n'est peut-être pas que je te haïsse.

– Ça m'est égal que tu me haïsses ou non : je veux que tu me laisses tranquille.

– C'est qu'on a d'autres amis, alors ?

– Possible, mais qu'est-ce que ça te fait ?

– Rien. Gare seulement si je t'attrape toute seule. Je t'embrasserai encore malgré toi.

– Non ; tu seras mort auparavant.

Monsieur Lewis était ravi du succès de sa remontrance et il en gardait à l'enfant comme une gratitude. Son intérêt pour elle s'accroissait par degrés, en même temps qu'aux yeux des élèves il se masquait d'indifférence. Il ne l'employait plus aussi fréquemment au dehors ; mais il avait obtenu de Linda qu'elle vînt chaque soir épousseter et balayer l'école : cela lui permettrait de causer avec elle, de lui renouveler ses bons avis. Il l'exerçait pour des solos qu'elle chantait à l'église. Il trouvait l'occasion de rendre visite aux



deux sœurs ; parfois Linda l'invitait à dîner, et Fanny les servait à table. Ces heures entourées des attentions de ses hôtes, du babil et du rire de la plus jeune, lui étaient extrêmement douces.

Quant à Fanny, l'amitié de Monsieur Lewis la tenait dans l'enchantement : elle s'y livrait comme à une vague splendide. Elle courait au-devant de ses moindres désirs. Elle cherchait à lui rendre des services personnels, lui volait ses mouchoirs pour les laver, aiguisait ses crayons en son absence. Elle le faisait confident des moindres détails de sa vie. Elle devenait avec lui presque familière. Parfois, le trouvant absorbé dans la correction des devoirs, elle s'annonçait par un éclat de voix qui le secouait en sursaut, ou par un banc renversé à dessein. Elle se cachait derrière les pupitres pour surgir devant lui à l'improviste et lui tirer une révérence. Le maître souriait à ses enfantillages.

Mais peu à peu une obsession entrait dans l'esprit de Fanny. Pourquoi la digne réserve qu'il gardait avec elle ? Même la caresse timide qu'il lui avait donnée, il ne la réitérait plus. De loin en

loin un soufflet amical, c'était tout le retour octroyé à ses sacrifices. Il agissait comme s'il avait peur d'elle ; il paraissait la rechercher et en même temps la fuir. Elle souffrait lourdement de cette froideur. Il y avait là un mystère qu'elle voulait percer.

Un jour, elle dit, à brûle-pourpoint :

– Monsieur Lewis, je vais recommencer à être mauvaise fille.

– Hein ! qu'est-ce que tu dis là, s'exclama le maître.

– Oui, on a bien plus de plaisir. On court, on saute quand on en a envie. On s'amuse avec les garçons. J'aime jouer avec eux : ils sont forts et hardis. Charlie Ross veut que je les rejoigne. S'il cherche à m'embrasser, eh bien ! je le battraï encore.

– Tu plaisantes, n'est-ce pas, petite folle ? Alors tu es fatiguée d'être bonne, de travailler pour moi, de faire plaisir à ta grande sœur ?

– Ce n'est pas cela, Monsieur Lewis ; mais vous, vous ne m'aimez pas beaucoup, je vois

cela, allez. Vous êtes toujours sérieux, vous ne riez pas avec moi. Il y a des fois que je m'ennuie.

Fanny avait voulu soulever un orage : elle avait réussi. Monsieur Lewis sentit affluer à son cœur une tendresse longtemps refoulée. Si cette enfant savait que sa froideur n'était qu'un voile pour un amour torturant et secret ! Car il voyait clair maintenant : il l'avait chérie dès le jour où il l'avait sauvée de Charlie Ross. Cette caresse accordée en une minute de surprise, cent fois elle avait tourmenté son souvenir. C'était avec effort qu'il avait feint cette dignité, qu'il s'était abstenu de partager le rire et l'enjouement de son élève. Et maintenant elle lui en voulait de cela ! Elle songeait à chercher ailleurs des cœurs plus sympathiques au sien ! La pensée de la perdre, de la céder à ses anciens amis, lui parut horrible et absurde.

– Fanny, dit-il, tu ne me comprends pas. Je t'aime beaucoup : tu es ma fille très chère. Tu ne vas pas me quitter, n'est-ce pas ? Je ne serai plus si sérieux, voyons : je rirai aussi fort que toi.

Il l'avait attirée à lui : il l'entourait comme

pour empêcher sa fuite ; et, cette fois délibérément, il la baisa sur les deux joues. Alors Fanny se jeta à son cou. Et elle promenait ses lèvres chaudes, parmi les fusées de son rire, sur le visage prisonnier de Monsieur Lewis.

## IV

Dès lors commença entre eux un roman étrange, plein d'excitantes péripéties, mais en même temps de soucis et de dangers. Il fallait avant tout garder le secret. Si les élèves, si Linda surtout, découvraient leur intimité ! C'étaient des ruses constantes pour échapper à leurs soupçons. En classe, Monsieur Lewis se montrait sévère pour Fanny : il lui donnait des pensums qu'elle ne faisait pas, des retenues après l'école dont ils profitaient pour se voir. Quand il visitait sa demeure, il paraissait la négliger, réservant pour l'aînée toutes ses politesses. Seulement, ils se passaient, même en sa présence, des billets qu'elle ne pouvait lire, et qu'elle croyait avoir rapport aux matières de la classe. Les jours de congé, ils se donnaient des rendez-vous dans des coins reculés de la campagne. Là, l'enfant pétulante se retrouvait elle-même : elle pouvait à son gré gambader, les cheveux au vent, cueillir

les baies sauvages et traîner ses pieds aux ruisseaux.

Malgré ces contacts incessants, ils n'échangeaient entre eux que d'anodines caresses. Monsieur Lewis avait une conscience. Cette enfant l'avait captivé, elle était devenue nécessaire à sa vie ; mais il la respectait, il répugnait à l'idée de lui faire du mal. Et la lutte continuait en lui entre sa passion toute humaine et la mission morale qu'il s'était donnée. De son côté, Fanny, malgré ses libres câlineries, gardait la notion des distances qui la séparaient de son maître. Elle se sentait sa reine, elle était fière de l'avoir asservi ; mais il restait pour elle l'instituteur qui savait tant de choses, le juge que redoutait tout un peuple d'enfants, qui pouvait la louer et la punir. En le traînant comme un jouet elle le révérait comme un dieu.

Il lui disait : « Tu pourrais bien, quand nous sommes seuls, m'appeler par mon petit nom. »

– Quoi, moi vous appeler Édouard ?  
répondait-elle, amusée, surprise. Ah ! ah ! cela me paraîtrait si drôle ! Mais voyons que j'essaie.

Je ne sais pas ma leçon, Édouard. Je t'aime, Édouard. Non, non, Monsieur Lewis, ça ne ferait jamais !

Et elle riait en le regardant avec un respect infini.

Cependant ils laissaient grandir leur besoin d'être ensemble ; ils souffraient de tant d'heures passées loin l'un de l'autre. Un jour Fanny aborda sa sœur et dit d'un air indifférent :

– Linda, monsieur Lewis demande si tu voudrais le loger ici. Il trouve que sa pension est trop loin de l'école, et ça lui fait perdre du temps.

La proposition sourit tout de suite à la veuve courageuse. Un pensionnaire, dans ces pauvres familles du Sud, c'est toujours une aubaine. Et puis, l'instituteur exerçait sur Fanny une si salutaire influence !

– Dis à monsieur Lewis, répondit-elle, que ce sera avec plaisir.

Il vint s'installer dans la case et put vivre ainsi rapproché de sa petite amie. Il n'était plus besoin de tant de ruses secrètes. Linda, souvent absente,

les laissait seuls pendant des heures, quelquefois des journées entières. Monsieur Lewis, choyé par les deux sœurs, adoré par l'une d'elles, se laissait bercer au confort d'une vie domestique et tranquille. La constante présence de Fanny n'altérait pas son affection, mais elle la pacifiait, la comblait de joies plus égales. Monsieur Lewis s'enlisait dans sa bonne fortune et se sentait calmement heureux.

Tout un hiver se passa ainsi. Puis éclata sans préambule le printemps lumineux et chaud de la Virginie. C'était l'époque où Fanny jadis reprenait ses vagabondages, courait les bois gonflés de sèves et chargés d'effluves excitants. Parfois encore ses instincts sauvages revenaient l'assaillir : de vagues regrets lui montaient au cœur quand elle voyait, de sa fenêtre, les coteaux épandus, l'invitant à des courses folles, et la bande de Charlie Ross passant à toute vitesse, lancée à la conquête des nids.

Mais d'autres poussées sourdes s'éveillaient au fond de son être, des désirs imprécis et des langueurs fiévreuses qu'elle avait ignorés ; qui la



faisaient rêver d'aventures, de joies inconnues ; que l'amour même de Monsieur Lewis laissait flotter dans le mystère.

Par un de ces jours électrisants ils étaient restés seuls dans la maison baignée de soleil et de brises. Le maître, assis à une table boiteuse, corrigeait les devoirs de la veille. Fanny circulait en chantant, occupée aux soins du ménage. Elle chantait une ancienne chanson où sa voix fraîche et claire mettait des intonations métalliques :

*Depuis des ans, des ans,  
L'horloge de grand'père  
Marque les minutes et les heures,  
Sans trêve répétant : tic, toc, tic ;  
D'un pas toujours égal : tic, toc, tic ;  
Et si vieille, vaillante encor,  
Elle nous réveille et nous endort :  
Tic, toc. tic, toc, tic.*

Mais Fanny était agitée, nerveuse. Quelque chose l'incitait au mouvement et au caprice. Elle

eût voulu que le toit s'envolât, l'emportant avec lui dans l'atmosphère bleue et chaude. Elle eût voulu danser de tous ses membres dans quelque prairie enchantée, et que Monsieur Lewis dansât avec elle et se roulât comme elle dans l'herbe et dans la mousse. Mais Monsieur Lewis corrigeait ses devoirs. Chaque fois qu'elle passait près de lui, elle l'agaçait de quelque espièglerie, mais il disait : « Voyons, Fanny, sois sage ; tu vois que je travaille. » Et elle tournait, impatiente, comme se débattant à briser des liens invisibles. Même le tic-toc de sa chanson l'emprisonnait de son rythme inexorable. Peu à peu une révolte s'emparait d'elle. Il lui fallait rompre à tout prix ce calme opprimant, ce silence. Elle cherchait quelque action d'éclat qui la libérerait, qui secouerait Monsieur Lewis et le forcerait, bon gré mal gré, à s'occuper d'elle. Tandis que, distraite, elle rangeait sa chambre et refaisait son lit, elle le suivait des yeux et frémissait de ce qu'elle allait faire. Puis soudain elle saisit un des oreillers et de toute sa vigueur elle le lui lança à la tête. Puis, avant qu'il eût pu se retourner, l'autre oreiller l'avait atteint, éparpillant ses paperasses. Et coup

sur coup les draps, les couvertures volèrent, l'enterrant sous un flot de literie. Et Fanny riait follement, se tenant les côtes, le défiant, fière de son exploit.

Alors Monsieur Lewis eut la révélation du printemps, du soleil, des forces ambiantes, et de l'âme ardente de Fanny. Il fut envahi, lui aussi, d'une sensation étrange. « Petite gamine », dit-il, et il s'élança après elle. Mais elle fuyait par la maison, contournant les meubles, mettant les chaises entre elle et lui, lui échappant par des passes vertigineuses. Du sous-sol au grenier, de l'appentis à la cuisine, se poursuivait leur course intense, au milieu des seaux en désordre et des sièges renversés. Enfin il l'accula dans un coin de sa chambre encore jonchée des armes de l'attaque. Et elle était là devant lui, pantelante, les bras étendus, les yeux étincelants, prête à quelque chose d'inouï qu'elle attendait sans le connaître. En ce moment Monsieur Lewis, qui était homme, perdit la tête, et d'un geste violent il la renversa sur le lit.

## V

Cette nuit fut sans sommeil pour l'instituteur. Qu'avait-il fait en une minute de passion emportée ! Quelle trahison commise envers cette enfant ignorante ! Dans quel danger terrible il l'avait jetée !

Et d'autres craintes moins hautes lui serraient le cœur. Il avait compromis son propre honneur, son avenir, l'œuvre qu'il poursuivait avec tant de zèle, le respect qui l'entourait de la part de tous. Tout cela sombrerait si jamais sa faute était sue, si elle se révélait par ses fatales conséquences. Monsieur Lewis, tourmenté d'une égale pitié pour son amie et pour lui-même, cherchait vainement une issue qui les sauverait l'un et l'autre. Au bout des plans conçus et des voies explorées se dressait toujours le fantôme de son châtiment, entraînant la jeune fille dans son désastre.

Il ne la revit qu'à l'heure de la classe. Il l'observa avec anxiété. Rien dans son attitude ne marquait le moindre souci. Elle le regardait de son banc avec les mêmes yeux gais et tendres. Cela le rassura un peu. Au moins elle ne lui en voulait pas... pas encore, songea-t-il, repris de sa tristesse. Et il songeait aussi que ces élèves qu'il instruisait, qui lui témoignaient tant de déférence, bientôt peut-être le honniraient, le poursuivraient de leurs huées.

Ils se trouvèrent seuls un instant au cours de la journée. Et ils se sentaient maintenant différents l'un vers l'autre. Mais chez l'instituteur, la gêne et le remords se mêlaient à ses émotions confuses ; il se tenait devant Fanny comme en présence d'un juge, n'osant la regarder en face.

– Fanny, dit-il enfin, je suis très désolé. Moi qui ne te voulais que du bien, je crains de t'avoir fait du mal.

Elle le fixa d'un air mystérieux ; puis, avec un rire singulier qui n'était pas son rire ordinaire :

– Je crois bien, dit-elle, que vous m'avez fait mal ! Mais quoi, nous nous battions, n'est-ce

pas ? Vous m'avez proprement punie d'avoir lancé ces oreillers. Quand je l'ai fait, je voulais quelque chose, je ne savais pas bien quoi. Mais je l'ai eu, Monsieur Lewis ; ah oui, vous me l'avez donné !

Elle courut dans ses bras ; et ses baisers avaient une tendresse neuve, des vibrations inusitées qui l'étonnaient elle-même.

Que faire ? Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé. Monsieur Lewis flottait, désespéré, sur une mer de chagrin et d'incertitude. Du fond de sa détresse surgit enfin la seule ressource qui lui restât, la décision hardie qui éviterait le naufrage.

– Fanny, dit-il, tu m'aimes bien. Que dirais-tu de m'épouser comme ma vraie petite femme ? Tu sais, nous marier au temple et n'avoir plus besoin de cachettes pour jouer ensemble.

La jeune fille un instant resta stupéfaite. Voilà une idée. par exemple, qu'elle n'avait jamais eue ! Être la femme de Monsieur Lewis, comme toutes les femmes l'étaient de leurs maris dans le village ! Passer à son bras dans les rues, l'escorter

à l'église, faire son marché et sa cuisine ! Était-ce possible qu'il songeât à cela ? Mais elle eut vite pesé le grand bonheur que ce serait pour elle, les soins qu'elle aurait pour son maître ; et ce plan, après tout, lui parut naturel, entièrement dans l'ordre des choses.

– Quoi, sans rire, Monsieur Lewis, nous serions mariés ensemble ? Mais bien sûr j'aimerais cela ! Oh, ça me plairait mieux que tout ! Seulement ça va rendre les compagnes rudement jalouses ! Mais c'est notre affaire, n'est-ce pas ? Si nous voulons nous marier, nous nous marions, et c'est tout !

– Oui, c'est tout, chère petite. Je crois que nous devons le faire. Je vais en parler à Linda.

Linda ! C'était le grand obstacle. Comment accueillerait-elle une idée si étrange ? Et le maître s'était aperçu que depuis quelque temps elle avait envers lui des attentions plus appuyées, des mines enveloppantes indiquant pour elle-même quelque intention secrète. Si son problème se compliquait d'un conflit entre deux rivales ! Mais il fallait franchir ce pas. Quand Linda reparut il l'aborda

avec une feinte aisance.

– Mademoiselle Linda, dit-il, je projette une démarche sur laquelle je veux votre avis. Croiriez-vous à propos que je me marie ?

La jeune veuve répondit avec un intérêt visible :

– Mais, cher Monsieur Lewis, ce serait, il me semble, à votre avantage. Vous devez souffrir d'être seul, et il est temps pour vous de fonder une famille.

– C'est justement cela ; j'avais espéré que vous m'approuveriez. Eh bien, j'avais songé, oui, si c'était possible, j'avais songé à épouser votre sœur Fanny.

– Fanny ! dit Linda sursautant et sentant un nuage passer devant ses yeux.

– Oui, c'est une bonne enfant, je l'aime bien, et j'aurais bien soin d'elle.

– Fanny ! répéta Linda, ahurie. Mais, cher Monsieur Lewis, Fanny n'a pas quinze ans, et vous avez deux fois son âge !

– C'est possible, mais elle est bien prise,



presque aussi grande que moi. Et mon âge ne l'intéresse pas ; elle dit qu'elle voudrait bien être Madame Lewis.

– Vous lui avez parlé ? Elle consent ? Monsieur Lewis, vous m'étonnez : cela me paraît une folie. – Et la surprise peinte sur ses traits était presque de la colère.

– Parlez-lui vous-même, Linda. Fanny, viens dire à ta bonne sœur que tu veux bien être ma femme.

Fanny, qui était aux aguets, parut sur le seuil de la chambre.

– Mais oui, Linda, ça m'est égal. Tu m'as servie assez longtemps. Monsieur Lewis me veut pour tenir sa maison : je crois que je suis bien capable.

Linda se sentait enchaînée. Comment refuser son désir à l'homme qui avait tant fait pour Fanny ? Comment surtout laisser percer son désappointement intime ? Pas un instant elle ne soupçonna que cette requête pût avoir des raisons cachées.

– Je ne m’explique pas, dit-elle après un long silence, que vous ayez eu cette idée. Je ne la trouve pas convenable. Mais si vous êtes décidés entre vous, je ne puis rien pour l’empêcher.

## VI

La nouvelle que Fanny épousait le maître d'école causa dans le village un profond émoi. Tout le monde en tomba des nues. Comment un homme si sérieux, si digne, avait-il pu s'éprendre de cette jeune étourdie, de cette gamine à peine issue de ses robes courtes ? Ce fut dans la cour des élèves un sujet de chuchotements sans fin : « Tu sais, Fanny, Fanny Johnston ! » Les caquets des commères emplirent des journées : « Hier encore elle grimpait aux arbres, elle se culbutait avec Charlie Ross ! » Et Linda n'était pas la seule dont cette union tuât les espoirs ; d'autres filles avaient tourné autour de Monsieur Lewis : une en particulier, nommée Martha Bledsoe, qui avait cru l'avoir conquis et qui se répandait en critiques amères. « N'est-ce pas scandaleux, disait-elle, de voir cet homme posé faire la chasse aux berceaux ? Ne pouvait-il autour de lui trouver une femme de son âge ? » Mais le scandale s'arrêtait

là. Le réputation de Monsieur Lewis était si établie, si haute, que les mauvaises langues reculaient au seuil d'imputations plus graves. Aussi, le jour du mariage, rien ne manifesta la désapprobation commune. Une foule curieuse se pressa dans le temple. Le chœur dont Fanny faisait partie chanta les hymnes nuptiales. Linda et un cousin venu des plantations l'escortèrent dans la nef parée. Fanny elle-même, en mousseline blanche, le front ceint de gardénias sous un voile à longs plis, rayonna de toute sa jeunesse et soutint son rôle sans broncher. Monsieur Lewis, en souriant, la reçut des mains du pasteur. Ce fut, apparemment, un mariage comme tous les autres.

Ils allèrent s'installer dans une maison louée pour eux, car Linda trouvait des excuses pour ne pas les garder chez elle ; et Fanny sans tarder prit au sérieux ses devoirs de matrone. Du matin au soir elle brossait, lavait, astiquait, fourbissait les meubles, ayant à cœur que tout fût rangé, reluisant, quand son mari revenait de l'école. Le poêle couvrait toujours quelque plat fin, quelque dessert soigné, pour la bouche de Monsieur

Lewis. Elle le servait comme eût fait une petite esclave. Elle lui portait son café au lit, elle cirait ses souliers, taillait ses ongles, partageait ses cheveux de raies impeccables. Elle était attentive au moindre bouton relâché, à d'invisibles déchirures. Ce dévouement était pour elle une joie ; il disait son orgueil de ses fonctions d'épouse ; une seule caresse du maître en compensait toutes les fatigues. La maison résonnait de chansons exaltées : *l'Horloge de Grand-père* semblait un hymne triomphal aux minutes heureuses du temps. Pour un rien des rires cristallins s'égrenaient par les chambres. Monsieur Lewis, quoique d'un peu haut, prenait plaisir à cette gaieté, à cette jeunesse, acceptait les richesses de ce cœur prodigue, et se félicitait d'avoir accompli son devoir.

Une seule barrière subsistait entre eux : l'infranchissable différence, non pas tant de leurs âges que de leurs relations passées. L'instituteur, comme malgré lui, voyait toujours Fanny sur les bancs de l'école ; elle était la petite élève qui lui avait récité des leçons ; il ne pouvait l'imaginer pleinement son égale. À son insu le précepteur

survivait dans l'époux et conservait d'anciennes allures protectrices. Quant à Fanny, elle gardait entière son attitude soumise envers le maître qu'elle avait chéri. Même dans l'intimité elle persistait obstinément à l'appeler « Monsieur Lewis ». Le respect restreignait même son ardeur aimante. Ce n'est que rarement, sous des pressions trop contenues, qu'elle se livrait aux expansions, aux familiarités hardies, qui tentaient sa nature vivace. Ces contrastes empêchaient sans doute la complète fusion de leurs êtres, mais mettaient pour l'heure peu d'obstacle à leur accord paisible et à l'amour d'un genre à part qu'ils s'étaient voués.

Bientôt les visites affluèrent chez les nouveaux époux. Sous le prétexte de les féliciter, on voulait voir leur mobilier, l'apparence de leur chambre, la manière dont Fanny tenait sa maison. Les anciennes compagnes de l'école trouvaient toutes des raisons de sonner à sa porte, jetaient sur les rideaux, sur la vaisselle fleurie, qui témoignaient de son bien-être, des regards envieux, et se communiquaient leurs impressions pâchées. Martha Bledsoe fut des premières à

offrir ses souhaits. Quoique plus âgée que Fanny, elle l'avait bien connue, et l'avait même employée parfois à porter des paquets au maître d'école. Ce fut donc sur un ton de cordialité intime qu'elle lui dit toute sa joie de la voir établie, son désir de lui être amie et de lui rendre à l'occasion tous les services en son pouvoir. « Monsieur Lewis, ajouta-t-elle, n'eût pu choisir meilleure compagne » ; elle était sûre que leur ménage serait simplement idéal.

Fanny se sentait fière de toutes ces sympathies, et elle y répondait avec une naïveté chaleureuse. On l'invita avec son mari dans les réunions du village, dans les soirées pour le bénéfice de l'église. Partout sa jeune présence, les cascades de son rire, mettaient l'entrain et la gaieté ; mais elle gardait d'instinct les convenances de son état, et les langues les plus malveillantes étaient à court de commérages.

La naissance d'un enfant, au bout de quelques mois, parut la chose la plus naturelle du monde. Ce fut d'abord un garçon au teint clair, dont la vigueur parut d'abord par le volume des cris dont

il emplît la maisonnée. Dès lors, la mère-enfant eut un nouveau motif d'aimer et de se dépenser. Entre Monsieur Lewis et le nouvel Édouard qui le dédoublait, elle connut l'âpreté du travail, des nuits sans repos. Il n'est pas de soins tendres et de gâteries qu'elle ne prodiguât au marmot joufflu qui peu à peu croissait, s'éveillait au monde, la reconnaissait et lui souriait. Elle ne sortait plus, n'osant le quitter un instant. « *L'Horloge de Grand-père* » n'avait plus qu'une fonction, celle de l'endormir. Et c'étaient, pendant les soirées, des extases sans fin, auxquelles le père prenait dûment sa part.

Puis en trois années successives, elle donna à Monsieur Lewis trois autres garçons. Par malheur, le dernier venu faillit être son meurtrier. Elle fut trois mois à l'hôpital où on l'avait portée en hâte. Elle en sortit affaiblie, blessée, après une chirurgie qui lui interdisait toute maternité future. Mais rien ne parut au dehors du mal intime qui la rongeaient. Sa personne et ses traits gardèrent toute leur jeune grâce, ses membres leur souplesse, ses manières leur indestructible gaieté. Elle venait d'avoir dix-neuf ans.



Pendant sa longue absence, Martha Bledsoe s'était offerte à prendre soin de la famille. Installée au foyer qu'elle avait rêvé pour elle-même, elle avait étalé ses capacités de maîtresse. Les enfants avaient eu toutes les attentions souhaitables ; Monsieur Lewis s'était vu entourer d'une atmosphère de confort égal, de sympathie discrète, qui s'accordaient à sa nature tranquille. Il comparait parfois ces allures pondérées avec l'avidité bouillante et les nerfs surtendus de sa trop jeune épouse, et cette période d'accalmie lui paraissait presque un repos. Quand Fanny reparut, on lui fit fête ; mais à voir sa maison organisée avec tant d'ordre, tout fonctionnant sans un accroc comme une machine silencieuse, elle eut pour un moment la sensation d'être de trop et de déranger quelque chose.

Elle se remit à ses tâches quotidiennes ; elle s'y submergea tout entière. Sa vie ne fut qu'une suite de besognes sans répit où seuls la soutenaient l'amour de ses enfants et la passion de plaire à Monsieur Lewis. Quand les garçons furent d'âge à aller à l'école, elle s'imposa la charge de les aider dans leurs leçons, et elle

repassait sa géographie, sa grammaire, pour être sûre de sa science. Grâce à elle, l'instituteur avait dans sa famille ses meilleurs élèves.

## VII

Les jours coulaient ainsi, n'amenant dans leur existence aucun changement de surface. Monsieur Lewis, pourtant, n'était plus tout à fait le même. Une lente fissure semblait s'être ouverte et s'élargir avec le temps dans ses sentiments pour Fanny. Était-ce que le contraste entre leurs âges, leurs caractères, devint plus apparent à mesure qu'avancait leur vie ? L'homme mûr se lassait-il de cette enfant qui n'avait jamais grandi ? Les attentions de sa jeune femme, empressées comme toujours, le laissaient maintenant indifférent, l'impatientaient même parfois. Quelque cause plus cachée amenait-elle cette froideur étrange ? Fanny en dissimulait sa souffrance, cherchait à s'aveugler elle-même.

Un jour, sur la route du marché où elle faisait ses provisions, elle se heurta à Charlie Ross. C'était maintenant un homme fait, un gaillard

grand et fort à la mine avenante, mais dont la renommée n'était guère meilleure qu'aux jours de ses fredaines d'enfant. Son goût des aventures lui avait fait une existence instable, l'empêchant de se fixer dans aucun emploi. Souvent sa mauvaise tête l'avait mis en conflit avec les règlements publics. C'était, pour le village, un de ces déclassés qu'on tolère comme de la famille, et dont on prend un peu pitié. Quand Fanny s'était mariée, il avait fait une saoulerie dont on avait parlé longtemps. Depuis, quand il la rencontrait, il s'efforçait de lui parler, de renouer leurs souvenirs, mais sans en tirer autre chose qu'un salut réservé ou une brève parole. Cette fois il était en face d'elle et il lui barrait le chemin.

- Eh ! comment va l'amie Fanny ? dit-il.
- Comme tu vois, Charlie, je suis en vie.
- Et ta famille, tous bien portants ?
- Oui, fort bien : grâce à Dieu !
- Ton mari toujours occupé, je suppose ?
- Monsieur Lewis travaille beaucoup.
- Ah ! il travaille, c'est sûr : mais, dis-moi,

sais-tu bien toujours à quoi il travaille ?

– Non, c’est toi qui le sais, peut-être ?

– Tu l’as dit, je le sais mieux que tu n’imagines. Tiens, ça me fait de la peine de voir une fille comme toi trichée par un vieil homme qui devrait être à tes genoux.

– Tu es toujours effronté, Charlie Ross.

– Effronté ? J’ai des yeux pour voir. Est-ce que je ne croise pas chaque jeudi ton cher Monsieur Lewis se baladant devers le bois avec une femme qui n’est pas toi ?

– Veux-tu ne pas forger des menteries comme ça !

– Je n’ai jamais dit rien de plus vrai. Demande donc à Martha Bledsoe si ce sont des menteries.

– Charlie Ross, pas un mot de plus. Tu es un méchant homme.

– Tu devrais me dire merci au lieu de m’insulter. Et si tu avais de l’esprit, tu traiterais Monsieur Lewis comme il te traite. Tu prendrais un ami, toi aussi, un ami de ton âge.

Mais il n'ajouta rien, car Fanny l'avait écarté d'un geste et continuait son chemin, la tête haute, vers le village.

Mais elle savait que Charlie Ross n'avait pas menti ! Le mystère des froideurs de Monsieur Lewis s'expliquait maintenant. Une autre l'avait supplantée, une amie prétendue en qui elle avait sottement mis sa confiance ! Son âme honnête bouillait à cette pensée. Son premier instinct fut d'exposer l'indigne trahison, d'aller trouver Martha Bledsoe et de lui dire en face ce qu'elle pensait d'elle. Mais il faudrait aussi humilier Monsieur Lewis, lui faire sentir l'horreur de sa conduite. Comment oserait-elle déclencher cette révolte ? Et s'il lui résistait, quel effondrement de leur paix, quel scandale pour ses chers enfants qui croyaient leurs parents unis dans une entente heureuse ! La victime se voyait toute seule contre un réseau serré de convenances et d'affections.

Retournée au logis, elle ne souffla mot à personne de ce qu'elle avait appris ; elle fit à son mari le même accueil aimable. Elle voulait réfléchir, être bien sûre de son devoir.

Et peu à peu son grand amour reprenait le dessus. Trahir sa peine intime, ce serait rendre malheureux tous ceux qu'elle chérissait ; ce serait éteindre à jamais le reste d'affection que l'infidèle lui gardait peut-être. Qu'était-elle, après tout, pour contredire Monsieur Lewis ? S'il ne l'aimait pas uniquement, c'est qu'elle n'était pas digne de lui. Mais il lui partageait son cœur, il la gardait à son foyer, il était bon pour les enfants qu'elle lui avait donnés. Elle avait encore sa mission, le servir et lui être douce.

Un apaisement s'infiltrait en elle, en même temps qu'y germait une passion de sacrifice. Se taire et supporter, c'était la voie qu'elle choisissait. Monsieur Lewis ne saurait rien de ses angoisses cachées : ses chers fils la consoleraient du coup que lui portait leur père.

## VIII

Une vie secrète commença pour Fanny : une vie d'effort constant pour dissimuler ses pensées, pour conserver un air joyeux que démentait le fond de son âme. Chaque jeudi surtout l'agitait d'un nouveau tourment. Elle savait maintenant à quelle heure de l'après-midi Monsieur Lewis allait rejoindre Martha Bledsoe ; elle se les figurait marchant, les mains liées, sous la voûte des grands ormes. Quand son mari rentrait, elle observait sa mine allègre et un certain éclat allumé dans ses yeux. Mais ce qui l'affligeait surtout, c'était la fausseté dont il usait à son égard, et qu'il s'abaissât à se cacher d'elle. Si seulement il lui disait tout, elle aurait le courage ! Puis, quel danger pour lui dans ces entrevues clandestines ! Si d'autres que Charlie Ross les remarquaient ! Ce seraient les langues déchaînées, le déshonneur frappant toute la famille. Les jeudis devenaient pour elle des jours



de souci obsédant.

Mais peut-être son silence ne suffisait-il pas. Seul peut-être un acte héroïque remettrait l'équilibre dans cette situation troublée. Elle se sentait poussée à quelque dévouement extrême. Faire plaisir à Monsieur Lewis, n'était-ce pas le but de sa vie ? Elle saurait lui montrer jusqu'où elle irait pour cela, et elle le sauverait de sa propre imprudence.

Le lendemain d'un de ces jours qui l'avaient torturée, elle vint s'asseoir à ses côtés, et lui dit d'un ton de caresse :

– Monsieur Lewis, m'accorderez-vous une faveur ?

– Sans doute, si je le puis, Fanny.

– Monsieur Lewis, je me sens fatiguée. Le soin de la maison et des enfants m'épuise. Vous savez, je ne suis plus ce que j'étais jadis. J'aurais besoin, je crois, d'un peu de repos.

– Je comprends cela, Fanny. Veux-tu que je t'envoie pour un mois chez ma sœur de Norfolk ? Tu serais là près de la mer et n'aurais pas à

remuer un doigt.

– Non, je ne voudrais pas être absente si longtemps. Mais pourrais-je avoir chaque semaine, un jour à moi, que j’irais passer chez Linda ?

– Cela n’est pas déraisonnable. Un jour par semaine, dis-tu ?

– Oui, s’il était possible. Le jeudi par exemple. Je partirais après le déjeuner et rentrerais le lendemain matin. Comme il faudra quelqu’un pour vous et les enfants, j’avais pensé que Martha Bledsoe...

À ce nom, Monsieur Lewis, vaguement inquiet, tourna les yeux vers celle qui le prononçait. Y avait-il un piège caché sous cette requête ? Mais il vit Fanny souriante ; et cette ombre à son front pouvait être de la fatigue.

– En effet, dit-il froidement, je suppose que Martha Bledsoe nous rendrait ce service.

– Alors, c’est entendu. Tout s’arrangera, vous verrez, et vous ne souffrirez en rien.

« Tout s’arrange », se disait, lui aussi, le

maître d'école. Un remords le saisit pourtant quand il sentit deux bras tièdes noués à son cou, et entendit une voix perlée qui lui chantait :

– Merci, mon bon Monsieur Lewis !

Quand jeudi arriva, Fanny mit tout en ordre dans la maison comme pour l'accueil d'une maîtresse légitime.

Elle changea les rideaux de la chambre qu'elle et son mari occupaient, pourvut le lit de draps immaculés et d'une couverture de couleur ornée de broderies. Elle cueillit au jardin deux bouquets de pois de senteur et les plaça dans deux vases sur la cheminée. Elle sentait comme une joie cruelle à faire tout aimable et riant pour le caprice de Monsieur Lewis. S'il n'était pas content, eh bien, il serait difficile !

Puis, un sac léger à la main, elle franchit le seuil de sa porte, et par la grand'rue du village. comme une pauvre en quête d'un gîte, elle se dirigea vers la case où son enfance s'était passée. Elle fit bonne contenance aux yeux des gens qu'elle rencontrait, échangeant les saluts et les plaisanteries d'usage. Mais quand elle fut en

présence de Linda, ses émotions rompirent leurs digues ; elle fondit en larmes pressées, les premières qu'elle versât depuis ses jours d'école, et elle pleura longtemps sur l'épaule de sa grande sœur.

## IX

Le nouveau compromis mit pour l'heure un apaisement dans la vie des trois êtres qu'il affectait. Il donnait à Monsieur Lewis l'illusion de régner libre entre deux affections égales ; il lui épargnait les soucis d'aventures cachées. Martha Bledsoe sentait son influence grandir ; elle avait forcé sa rivale à une première retraite. Fanny elle-même, en son bel optimisme, croyait avoir gagné la gratitude de son mari. Ses jeudis d'exil devenaient une de ces routines qui à la longue émoussent leur propre peine. Elle eût été presque résignée si la pensée de ses enfants, qu'elle privait d'une part de ses soins, ne fût venue lui lancer le cœur. Ceux-ci n'aimaient pas Martha Bledsoe, malgré toutes ses avances, et ils se plaignaient à leur mère de son rôle dans la maison : rôle que d'ailleurs ils ne comprenaient qu'à demi. Un incident faillit détruire tout l'édifice de paix que Fanny soutenait toute seule.

Un vendredi, comme elle rentrait chez elle, elle trouva son mari grondant sévèrement le plus jeune des garçons qui avait, paraît-il, manqué d'égards envers la ménagère.

– J'exige, disait le père, que tu ailles t'excuser à elle.

– Je ne le ferai pas, disait l'enfant, je n'aime pas cette vieille fille.

– Tu n'iras pas ? C'est ce que nous allons voir.

Monsieur Lewis s'avavançait, menaçant, décidé à punir cette insolence. Mais Fanny pouvait tout souffrir, excepté de voir son enfant corrigé pour Martha Bledsoe.

– Plaît-il, Monsieur Lewis, dit-elle, ne touchez pas au petit garçon : il ne le fera plus.

– Ce garçon mérite une fessée, répliqua vivement le maître ; j'entends qu'il la reçoive.

– Non, pas pour ce qu'il a fait : ne le battez pas pour cela.

Fanny se dressait, résolue, et le ton de sa voix n'était plus celui d'une prière.

Monsieur Lewis la regardait, surpris. Était-ce une résistance ouverte, la première que sa femme eût jamais tentée ?

– Je n'ai pas coutume, dit-il, d'avoir des permissions quand il s'agit d'élever ma famille.

Il continuait, la main levée, de se rapprocher du coupable. Mais Fanny, hors d'elle-même, avait saisi une chaise à sa portée, et elle la tenait haute, suspendue au bout de ses bras.

– Monsieur Lewis, dit-elle, je vous jure sur mon âme qu'au premier coup que vous lui portez, je vous assomme avec cette chaise !

Les quatre enfants assistaient à cette scène, inouïe pour eux.

– Père, dit l'aîné, s'interposant, vous n'allez pas vous battre avec maman, n'est-ce pas ?

Monsieur Lewis s'arrêta, vaincu. C'était donc la révolte de toute sa maisonnée ! Il n'osait passer outre et s'affirmer par une lutte scandaleuse.

– C'est comme cela, dit-il avec colère, qu'on fait des vauriens de ses fils.

Il tourna les talons, dévorant son humiliation

profonde. L'honneur de Miss Bledsoe ne fut pas vengé.



## X

Les jours reprirent, malgré cela, leur cours accoutumé. Cet aîné qui avait élevé la voix avait maintenant dix-sept ans. Les leçons de son père, poursuivies au delà des programmes scolaires, avaient révélé ses talents pour une éducation plus haute. Monsieur Lewis rêvait d'en faire son successeur à la direction de l'école et le préparait à entrer à l'institut de Tuskegee. Édouard Lewis aimait l'étude, mais avec un peu de désordre et de fantaisie. C'était un tempérament de poète, indolent à creuser les choses parce qu'il les devinait, épris d'idées brillantes et de plans exaltés que ne liait aucun esprit pratique. La droiture de son cœur, sa chaleur spontanée, étaient celles de sa mère qu'il adorait. Fanny était fière de ce fils et lui gardait une préférence secrète. Les autres garçons avaient tous leurs traits distinctifs. Georges montrait du goût pour les sports et la vie active ; Frank avait l'instinct

mécanique et trouvait son bonheur dans les outils et la ferraille. Le plus jeune, Robert, était le moins sage. Rien ne semblait fixer sa nature mobile, et l'étude moins que tout le reste. Il cédaux aux attrait des buissons, des pêches défendues : on le voyait mêlé aux disputes et aux coups de poings. C'était Fanny enfant et ses propensités errantes, mais avec quelque chose de plus dur, de plus obstiné.

Au milieu de cette famille grandissante, Monsieur Lewis avait vieilli. Sa tâche d'instituteur lui devenait trop lourde. L'ébullition constante de ces jeunes têtes qu'il dirigeait, de ces nerfs agités qu'il fallait réprimer sans cesse, débordait ses forces usées. Il aspirait à un travail plus calme. Ses états de service sans tache lui valurent d'être préposé au bureau de poste du village. La correspondance était rare dans ce hameau chétif et isolé ; la charge était presque une sinécure. Mais sa rétribution mesquine imposa à toute la famille des sacrifices inusités. Il fallut calculer sur les vivres, les habits, le combustible. Fanny prenait pour elle la plus grande part des privations. Monsieur Lewis et les

enfants étaient servis d'abord, et les restes lui suffisaient. Elle veillait tard à raccommoder des doublures sans espoir, des linges mûrs pour la friperie. Grâce à cette lésine héroïque et à une demi-bourse accordée par l'état, Édouard put partir à l'automne pour le collège de Tuskegee. Mais sa pension nécessitait mille frais imprévus. Fanny se résolut à chercher au dehors un supplément à ses ressources. Elle alla en journée comme avait fait sa sœur Linda ; et les jeudis qui devaient lui donner un peu de repos devinrent des jours de besognes pénibles. Elle eût bien souhaité alors voir évincer Martha Bledsoe ; mais les visites de sa rivale étaient passées en habitude ; elle n'osait plus s'y opposer par des protestations tardives.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi : après quoi la malchance s'abattit plus rude sur la famille Lewis. Un soir on vint chercher Fanny en toute hâte : son mari s'était effondré sur le parquet de son bureau. Quand elle fut près de lui, il venait à peine de revivre et ses membres inertes témoignaient d'une attaque de paralysie. On le sauva à force de bons soins, mais cette secousse

le laissait infirme, privé de l'usage de ses jambes. Il dut rester cloué dans une chaise longue, dépendant pour ses moindres mouvements des services d'autrui. Il lui fallut résigner son emploi, coupant aux siens leur seul moyen de subsistance, hors l'aide que procurait le travail de Fanny. Celle-ci multipliait ses journées au dehors. Elle ne rentrait le soir que pour s'attaquer aux monceaux de vaisselle et de lessive accumulés en son absence. Brave en dépit de tout, s'efforçant de chanter et de rire encore, mais cachant la fatigue sournoise qui la minait, et luttant en son âme contre d'amers soucis. Ses fils surtout, quel serait leur sort ? Les études de l'aîné devenaient impossibles : ce fut un crève-cœur qu'il renonçât à les poursuivre. Édouard, rentré à la maison, fit de son mieux pour être utile, mais ses tentatives peu suivies restèrent sans succès. Il aspirait, d'ailleurs, à des champs plus vastes ; ses pensées allaient vers le Nord, où la race noire n'est pas tenue dans une sujétion misérable, où s'ouvre un avenir pour tout effort honnête. Il était sûr que là ses talents pourraient s'exercer au bénéfice de sa famille, dont il entendait bien être le protecteur. Il

s'ouvrit à sa mère de ses projets, et la pauvre Fanny, gagnée à son espoir, dissimulant la peine de cette séparation nouvelle, versa ses derniers sous pour garnir la malle du départ et pour le prix d'un passage à Boston,

Les premières lettres de l'exilé furent encourageantes. Il n'avait encore, il est vrai, qu'un travail négligeable ; mais on lui promettait une place de reporter dans un journal qui se fondait ; il projetait, pour ses soirées, des leçons d'histoire littéraire à des élèves choisis, ambitieux d'accroître leur culture. Il songeait même à une revue où leurs essais verraient le jour, et où s'échangeraient des idées, des méthodes, pour le progrès de la race noire. Dès que ces entreprises seraient bien en train, il était sûr d'un revenu dont il ferait à sa famille une part régulière. En attendant, il se disait heureux de vivre en une région où les fils de l'Afrique étaient traités comme des êtres humains. Il s'émerveillait de les voir admis aux mêmes tramways, aux mêmes hôtels, aux mêmes théâtres que les blancs. Il avait vu de grands magasins où de jolies négresses faisaient le service des élévateurs. Il

avait vu des policiers noirs diriger la circulation dans les rues encombrées. Le « Transcript », le plus distingué des journaux de Boston, avait un nègre pour critique littéraire. La fine fleur de la société puritaine venait applaudir l'art merveilleux de Roland Hayes. Quel contraste avec le Sud étroit et méprisant, qui fait sentir au noir qu'il est toujours esclave, qui l'exclut de ses parcs et même de ses trottoirs ! Cette peinture séduisait la famille Lewis et lui donnait patience pour attendre des secours qui ne venaient pas.

Les deux autres garçons, Frank et Georges, trouvaient à peine, par-ci par-là, des demi-journées de travail, insuffisantes à soulager la détresse commune. Ils souffraient d'être à charge à leur mère surmenée et à leur père infirme. Eux aussi se persuadaient que dans le nord était leur avenir. Bientôt ils partirent à leur tour, portant d'une main leur mince bagage, pour tenter fortune auprès de leur aîné.

Restait Robert qui, laissé à lui-même, libre de surveillance active, errait le plus souvent par les sentiers rustiques, apparemment insoucieux des

problèmes de la maison. Mais un jour il surprit sa mère en l'embrassant avec tendresse, avant ses courses ordinaires. Et le soir il ne revint pas. On le chercha partout aux alentours, on notifia la police des cités voisines. Deux semaines plus tard seulement une lettre de lui rassura ses parents brisés d'inquiétude. Il avait compris, disait-il, les sacrifices qu'il imposait, et pour les épargner il s'était décidé à « prendre la route ». Il était à Charleston, mais en repartait le jour même pour les états de l'Ouest : inutile de chercher à le découvrir. On ne devait prendre de lui aucun souci : il se portait bien et trouvait à manger, grâce aux quelques sous qu'il gagnait et à la charité des bonnes dames. Des automobiles l'emmenaient souvent pour des bouts de chemin. Il écrivait plus tard, indiquant une adresse où il pourrait recevoir des nouvelles.

Fanny pleura amèrement en lisant cette missive. Ainsi son fils serait un chemineau, un de ces vagabonds qui vont au hasard des grandes routes, en quête d'un repas et d'un gîte, voyageant aux essieux des trains de marchandises, subissant la pluie et la neige,

couchant sous les étoiles, dans les granges ou dans les refuges de nuit ! Son cœur se brisait à cette pensée.



## XI

Et maintenant elle restait seule, tous ses fils envolés, seule avec son mari infirme. Monsieur Lewis qu'elle chérissait toujours, mais qui la traitait, lui, avec indifférence et recevait tous ses soins comme une simple dette ! Car son impuissance le rendait maussade. Il passait ses journées à songer et à lire, répondant par monosyllabes aux paroles qu'on lui adressait. Il contractait cet égoïsme des malades qui exigent que l'univers soit occupé de leur personne, et se plaignait de négligences imaginaires.

Et dans cette succession d'épreuves, peu de sympathies du dehors soutenaient la jeune femme. On la tenait responsable de ses malheurs : on la croyait punie d'avoir jadis séduit Monsieur Lewis à un mariage insensé. Seul, dans cet abandon, Charlie Ross offrait ses services. Il venait volontiers donner un coup de main pour

les corvées trop lourdes, ratissait le jardin, fendait le bois, reclouait les planches démolies, transportait Monsieur Lewis au grand air dans sa chaise roulante. Mais lui aussi blâmait Fanny de sa folie. Quand il pouvait lui parler seule, il lui disait : « Tu vois ce que tu as gagné à épouser ton vieux maître d'école ! » Il lui disait aussi : « Tu me dois deux baisers que tu ne m'as jamais rendus ; vas-tu me payer maintenant ? » Mais Fanny répliquait : « Non, Charlie, je ne peux pas faire ça. Je suis mariée, tu comprends ? »

Peu à peu cependant une immense lassitude s'emparait d'elle. À trente-deux ans elle avait derrière elle toute une vie de labeur et de servitude. Elle n'avait pas eu de jeunesse. Une roue aveugle l'avait saisie enfant et la broyait depuis lors dans ses engrenages. Ç'avait été une longue enfance que ces années vouées au service de son maître dans une soumission naïve. Ses fils eux-mêmes avaient passé entre ses bras comme autant de poupées vivantes. Mais cette jeunesse manquée restait au fond d'elle-même, bouillante de forces comprimées. Elle éclatait comme par miracle dans ses yeux enjoués, dans sa voix

argentine, dans la fraîcheur intacte et la vivacité de sa personne. Cette enfance prolongée semblait avoir arrêté le temps, et brusquement finie, la laisser maintenant jeune fille, n'ayant eu que des rêves d'années. Fanny s'éveillait à sa jeunesse neuve, et, pour la première fois, sentait qu'elle n'avait pas vécu. Aussi, la perspective d'un avenir condamné à des tâches encore plus pesantes la frappait-elle d'une sourde terreur. Certes elle restait fidèle à Monsieur Lewis ; toutes ses fatigues lui étaient consacrées. Mais son amour toujours dédaigné n'était plus la flamme d'autrefois ; il se muait en pitié affectueuse, et ne lui laissait plus que des devoirs sans récompense.

Martha Bledsoe était toujours entre eux. L'intruse trouvait une gloire à continuer ses attentions à Monsieur Lewis, à se donner des airs d'infirmière dévouée. « Fanny n'était qu'une grande enfant » répétait-elle dans le village ; « elle ne connaissait rien au gouvernement des malades. Il était fort heureux que chaque jeudi au moins le pauvre infirme pût avoir des soins entendus ».

De plus en plus, dans son isolement, la pensée de ses fils poursuivait la jeune femme. Ils offraient à son cœur délaissé un dernier refuge. Elle en rêvait la nuit, les voyant engagés dans des luttes avec des monstres, ou combattant les flots de rivières débordées. Les nouvelles qu'elle en recevait expliquaient ces inquiétudes. Les deux derniers partis pour la grande ville n'y trouvaient pas les chances qu'ils avaient attendues. Ils se plaignaient que le travail fût rare et incertain, et que leurs ambitions se heurtassent à mille obstacles. Le Nord était loin d'être, comme ils l'avaient cru, le paradis de la race noire. La bienveillance qu'on lui témoignait était souvent toute de surface et masquait de durs ostracismes. Sauf des exceptions de miracle, seules les plus viles besognes lui étaient ouvertes, et à des gages de misère. Eux vivotaient de la pitance gagnée à nettoyer des cours, à décharger des camions, à creuser des tranchées pour la réparation des rues. Ils logeaient en commun dans une seule chambre pas très vaste, où ils faisaient leur cuisine et leur lessive.

« Si seulement maman était avec nous ! »

disaient-ils. Pourtant ils se cotisaient chaque semaine, et trouvaient le moyen, en rognant sur leurs vivres, d'envoyer à leurs parents un dollar ou deux. Mais cet argent brûlait les doigts de la jeune mère : elle eût voulu le renvoyer en y mettant du sien.

Édouard, lui, espérait toujours. En attendant son emploi au journal, il adressait, à tant le mille, des lettres de réclame pour un remède à tout guérir. On lui permettait dans ce but, l'usage d'un pupitre dans l'antichambre de l'agence, et il en profitait pour lancer ses propres projets. Il travaillait tard dans la nuit à rédiger des circulaires annonçant ses leçons et demandant des souscriptions à sa revue. Celle-ci avait déjà son programme tout tracé ; le premier numéro en était prêt pour l'imprimeur. Monsieur Lewis, qui s'y intéressait, s'attendait à la lire d'un jour à l'autre ; mais seules les annonces du remède, sous bande de couleur rose, venaient tromper son impatience.

De Robert, le jeune chemineau, on recevait de temps en temps une carte postale, toujours conçue dans les mêmes termes. Il continuait sa

marche errante à travers le pays. Il trouvait fréquemment des compagnons de route ; il tombait sur des camps entiers où ils s'assemblaient de partout ; et ils s'aidaient entre eux par des échanges de tabac, de vivres, et par des signes tracés à la craie sur le seuil des maisons hospitalières. Il était endurci au soleil et à la fatigue et n'avait cure du lendemain. N'était-il pas, après tout, le plus heureux ? Seulement, chacune des étapes l'éloignait davantage de son foyer et semblait à sa mère un pas de plus vers un final adieu.

Aider du moins les autres, en prendre soin, être avec eux : ce désir devenait une obsession. Fanny se sentait sûre que ses trois fils, sous sa conduite, connaîtraient des jours plus prospères ; qu'en joignant son travail au leur ils pourraient subvenir ensemble aux besoins de Monsieur Lewis, lui faire une existence plus douce. Son mari n'aurait rien à regretter : Martha Bledsoe viendrait s'établir sous son toit ; n'était-elle pas sa réelle amie ? D'ailleurs une amélioration s'était produite dans son état : il pouvait maintenant se lever, faire quelques pas à l'aide

d'une canne. La tâche de l'infirmière en devenait facile. Affronter elle-même la grande ville où luttaienent ses fils, se dévouer à eux en même temps qu'à leur père : Fanny voyait là l'unique voie d'harmoniser tous ses devoirs.

Mais comment s'éloigner de l'homme qui lui tenait au cœur par des liens si étroits, qui peut-être, sans le savoir, avait encore besoin de sa présence ? C'était un problème angoissant. Chaque matin la voyait prête à le résoudre : chaque soir la retrouvait vacillante et timide.

Sa sœur Linda fut la première à qui elle s'ouvrit de son dessein. Mais l'austère veuve le désapprouva dès l'abord, « Le Seigneur vous envoie la pauvreté, dit-elle, pour que vous la portiez ensemble, non pour que vous l'évitiez en vous séparant. Tu crois que l'intérêt de ton mari, de tes enfants, est ton seul motif : mais prends garde qu'il n'y ait aussi l'ennui de tes devoirs, le besoin de changer et d'être plus libre. Le diable a bien des tours pour nous attirer dans ses pièges. »

Et Fanny se taisait, parce qu'elle ne savait pas elle-même quel était le fin fond de ses pensées.

## XII

Fanny a pris le grand parti. Fanny est à Boston, encore fiévreuse de la crise qu'elle a traversée. Son départ cependant n'a pas soulevé tous les orages qu'elle redoutait. Monsieur Lewis, surpris d'abord, a vite compris les avantages de ce projet pour son bien-être, et dans son froid acquiescement la jeune femme a pu lire à quel point son mari s'est détaché d'elle. Elle a fait une tournée chez les familles qui l'employaient : on lui a fourni de bon cœur l'argent pour son voyage ; on l'a de plus comblée de provisions qui assurent pour un mois la subsistance de Monsieur Lewis. Martha Bledsoe consent à s'installer à la maison, attirée par l'espoir d'une vie bien pourvue et facile. Charlie Ross a paru triste de voir partir Fanny, mais il lui a dit : « Tu fais bien : tu me verras peut-être faire le même saut un de ces jours. » Seule Linda ne s'est pas rendue, persiste à soupçonner là-dessous les



trappes sataniques.

Fanny est à Boston avec ses fils comblés de joie. Ils lui ont fait une réception délirante. Ils lui ont réservé dans leur pension une chambre voisine de la leur ; mais c'est en attendant qu'ils trouvent un logement où elle sera maîtresse, et où ils reprendront la vie familiale d'autrefois. Elle s'est mise tout de suite à laver, à ranger, à faire cuire les repas, à se charger de l'ancien joug, mais d'un cœur rénové, joyeux.

Elle retrouve tout son rire, toutes ses chansons, toutes ses saillies. Il lui semble qu'un manteau de plomb a glissé de son être qu'il opprimait. Elle se sent allégée et libre, et pouvant lutter de jeunesse avec les jeunes qui l'entourent. L'aspect de la grande ville, qu'elle voit pour la première fois, l'éblouit et l'excite. Les étages sans fin des bâtisses énormes ; les rues bordées de somptueuses boutiques, sillonnées de tramways, d'autos, grouillantes de foules affairées, l'émerveillent comme faisait jadis, dans le champ de Greenway, la profusion des fleurs et des oiseaux. Elle aime y errer au hasard, en quête

de surprises et de découvertes. Fanny sent renaître en son âme les instincts endormis de son enfance, sa belle audace et ses élans impétueux.

Elle n'oublie pas pourtant qu'elle a une mission à remplir. Elle organise déjà le plan d'attaque de ses troupes. Elle lance ses fils à la poursuite de la « job » évasive, et veille à ce qu'aucune chance ne leur échappe. En peu de temps Frank a pu se placer dans un garage où ses aptitudes mécaniques trouvent à s'exercer. Georges, en attendant mieux, fait les livraisons d'une épicerie. Édouard, outre le soin d'expédier les feuilles qui prônent le remède X, a maintenant celui de les rédiger, et sa prose lui apporte un gain de surcroît. Ce qui vaut encore mieux que ces avances pratiques, c'est la confiance, la belle humeur, que Fanny inspire à ses fils et qui échauffe leur vie commune. Tous les jours elle pense à Monsieur Lewis ; elle lui écrit souvent et se prive pour grossir l'aide qu'elle lui envoie. Mais c'est sans regretter la séparation accomplie. Trop de liens la retiennent sur ce nouveau sol : la vie l'attire par trop de tentacules.

### XIII

Roxbury, c'est le Harlem de Boston. Vaste et ancienne banlieue où la race africaine s'est graduellement infiltrée, débordant la population native, et où elle se considère chez elle. Là plus de trente mille noirs, semi-noirs, bruns et brunes de toutes les teintes, soutiennent une lutte vaillante contre les forces, économiques et autres, qui conspirent à les écraser. Ils sont venus de tous les points de l'Union, de tous les coins de l'Amérique. Les indigènes des États du Sud s'y reconnaissent à leurs inflexions chantantes et à leurs voyelles largement ouvertes ; ceux de Chicago ont acquis l'accent des grands lacs ; ceux qui sont nés ici parlent Yankee ou à peu près. Il y en a qui viennent des Bermudes, de Cuba, de la Jamaïque, de Saint-Domingue : ce sont les West Indians, peu éduqués, encore teintés de superstitions et de vaudouisme. D'autres ont émigré des Îles du Cap Vert, mettant

entre eux et leurs hameaux, toute la largeur de l'Atlantique : ce sont les *Portuguees*, gent primitive, mais active et débrouillarde. Ces origines diverses forment autant de groupes à part. Le West Indian reste un étranger pour l'Américain de naissance : tous deux ne parlent du « Portuguee » qu'avec une moue au bout des lèvres. Même le Southerner ne fraie guère avec le Nordiste du cru. Chose plus étrange, la gamme des pigments étage aussi des castes sociales. Les « teints clairs » et les « teints foncés » ne se sentent pas à l'aise ensemble. Une fille olive croit déchoir en épousant un garçon ébène ou même simplement acajou. Celles qui ont une chevelure lisse regardent d'un peu haut leurs compagnes aux cheveux crépus. Tous ces clans se rapprochent, sans doute, en beaucoup de contacts forcés et d'attaches individuelles. Ils persistent souvent en sentiment plutôt qu'en acte.

Cette foule est pauvre sans être misérable. Elle a, dans son esprit ingénieux, dans sa frugalité, son endurance et sa gaieté, d'admirables ressources. Elle emplit des logis étroits qui sont rarement des taudis, et où la propreté déguise

l'indigence. Elle s'accommode de mets communs qui font pourtant luire la santé chez ses piccaninnies joufflus et chez ses matrones plantureuses. Les enfants ne sont pas déguenillés ; il vont à l'école en costumes bien propres, les garçons la tête rasée dru, les filles en nattes soigneusement tressées. Le dimanche à l'église, hommes et femmes étalent une élégance bourgeoise.

Mais il faut des prodiges de calcul et de savoir-faire pour maintenir cette somme de bien-être. Pendant que le mari bâche à ses besognes de manœuvre, la femme lave les planchers dans les hôtels, fait le ménage des maisons riches ; les mioches font des courses, cirent les souliers et ramassent du bois de rebut pour la provision de l'hiver. Puis on s'entraide, on se resserre : on a deux chambres quand il en faudrait quatre ; et l'on trouve le moyen d'héberger des hôtes de passage, des amis dans la dèche en quête de travail. L'assistance mutuelle est un devoir que tous acceptent et dont chacun profite à son tour. Elle prend des formes souvent hardies : ainsi celle de liaisons libres et de ménages accotés,

qu'on regarde avec une grande tolérance. La jeune fille sans ressources, l'épouse abandonnée, la veuve dans le besoin, sont facilement adoptées par des « amis » qui les soutiennent ; ou, si c'est la femme qui travaille, elle prend pitié d'un « ami ». Cette institution du « boy friend » règne par tout Roxbury, commune jusqu'à en être respectable. C'est comme une succursale du mariage, plus accessible et plus commode. Elle ne dégrade pas ceux qui s'y abritent. Une femme dit : mon « boy friend » aussi simplement qu'elle dirait : mon mari ; et la fidélité entre eux ne diffère pas notablement de celle d'époux enregistrés.

Cette masse peu homogène contient nécessairement une pègre, composée, comme partout, de crétins, de parasites, et même de malfaiteurs ; mais elle n'est ni pire ni meilleure que celle qu'on voit fleurir parmi les blancs.

Roxbury est laborieux et pauvre, mais ne se compte pas malheureux. On y entend plus d'éclats de rire que dans le Back-Bay haut-huppé. Les danses, les fréquents « parties », disent la joie

de vivre, si dure que la vie soit souvent. Il ne s'attriste qu'en songeant au poids étrange dont l'opprime l'accident de sa peau plus brune que les autres. Son âme chaude et diverse est toute dans ses musiques : le « jazz » endiablé qui secoue ses nerfs vigoureux comme dans un défi au sort ; les « spirituals » où s'exalte sa confiance mystique ; et les « blues » qui ululent sa mélancolie et la plainte de ses servitudes.

Roxbury est une fourmilière où s'enchevêtre une vie curieuse et sympathique. On y assiste à l'effort d'une race refoulée pour sa petite place au soleil : un soleil étranger et qu'elle n'a pas choisi. On y coudoie, sur d'humbles scènes, tous les drames humains : le succès, l'épreuve, la défaite, l'humour, la tragédie ; mais, plus qu'ailleurs peut-être, un courage obstiné joint à une patience infinie.

Roxbury, comme Harlem, est une Afrique de serre-chaude, à peine acclimatée à l'hiver hostile, encore anémiée de sa transplantation violente, mais qui a pris racine, qui s'accroît et s'étend, rampant au sol, aspirant à grimper aux murs et

aux colonnes. L'expansion continue de la race noire crée un problème ardu, inquiétant, pour l'Amérique anglo-saxonne, en punition d'un crime ancien contre la dignité humaine.



## XIV

C'est au cœur du Roxbury noir, dans Shawmut Avenue, que Fanny et ses fils occupèrent un deuxième étage, dès qu'ils en purent assurer le loyer. Le logement avait six pièces, dont une se destinait à l'hôte payant qu'on espérait avoir. Il donnait sur une cour étroite, traversée de cordages où pendait la dépouille des douze familles du carré, et pavée de barils où elles entassaient leurs rebuts. Flanqué sur deux côtés d'habitations semblables, il ne recevait que par ses bouts, et par des trous plongeants semblables à des puits, une lumière de crépuscule, sauf trois quarts d'heure par jour où le soleil l'égayait d'un rayon. À l'arrière, des escaliers raides le reliaient au sol, leurs paliers obstrués de ferrailles, de boîtes rejetées et de chaises aux barreaux absents, parmi lesquelles glissait, pacifique ou hargneux, un monde de chats de tout pelage. Le réseau des fils électriques l'entourait de toutes parts, mais

aucun n'avait pénétré ses murs encore voués à l'ancien gaz. La plomberie, orgueil des habitations modernes, y était restée primitive. C'était une de ces vieilles maisons ayant jadis logé des groupes à l'aise, mais qu'une longue déchéance a déclassées et dégradées.

Pourtant Fanny l'avait choisie après une soigneuse enquête ; elle s'y trouvait au large et contente. Chacun de ses garçons y avait un lit, une table, un bahut, entre des cloisons tapissées. La cuisine étalait un fourneau reluisant de nickel ouvré et une batterie d'ustensiles tout neufs. L'eau jaillissait des robinets au simple tour d'une vis. C'était du luxe, même à le comparer à l'ancienne demeure de Greenway – qui pourtant avait le soleil en plus.

Voulant faire connaissance avec ses proches voisins. Fanny parcourut les paliers, s'introduisant elle-même, éparpillant son rire contagieux, et offrant ses services avec une si bonne grâce qu'on la jugea partout aimable et d'engageante humeur. Puis elle les invita à un « party » chez elle pour fêter sa nouvelle

installation. On jaserait, on jouerait au whist ; ceux qui voudraient danser auraient l'accordéon que touchait son fils Georges ; et tous étaient priés d'apporter leur appoint à une collation finale.

Le samedi soir désigné, il y eut grand mouvement à l'étage des Lewis ; les escaliers y déversèrent une compagnie gaie et loquace. Madame Sidney, une veuve qui logeait au-dessous, fut rendue la première, accompagnée de deux jeunes filles qui avaient des chambres chez elle. Puis arriva Tommy Rollins, un homme considéré, en charge d'un camion pour une maison de gros, escorté de sa joviale épouse. L'air d'un chant à la mode et des entrechats sur les marches annoncèrent Joe Bradshaw, un joyeux luron qui travaillait au même garage que Frank. Une petite dame bien mise, à l'air tranquille, descendit du troisième où elle vivait avec sa sœur : c'était Maud Olliver, que son mari avait quittée, trop blasée sur les hommes pour prendre un protecteur, et dont l'existence dépendait d'incertaines lessives. Les époux Lattimore avaient laissé leur cinq enfants aux

soins de l'aînée, la sixième, et se sentaient bien aise de ce répit après leur dure journée. Georges avait invité lui-même Lizzie Carter, une jeune fille bien tournée, qu'il connaissait comme cliente de sa « grocerie », et pour laquelle il avait un penchant.

Quand on se compta pour le whist, il y eut assez de joueurs pour cinq tables, et les parties allèrent leur train avec un intérêt intense, marqué de commentaires sur le mérite des divers coups. De petits bibelots découpés en papier de Chine servaient de prix pour les gagnants.

Mais la jeunesse, au bout d'une heure, réclama la musique, et bientôt le plancher trembla sous le trot rythmé des danseurs. Après quelques two-steps pour se mettre en train, les cadences plus hardies du charleston, du black-bottom lancèrent les couples en élans emportés, en torsions frénétiques, en frétillements d'hystérie, pendant que l'assemblée assise les excitait de cris et de claquements de mains. Joe Bradshaw, dans les intermèdes, faisait du « tap-dancing », et ses talons vifs crépitaient comme un tir de

mitrailleuses. Deux demoiselles chantèrent aussi des « blues », gémissements d'amours trahis qui s'exhalaient en notes pareilles à des sanglots et en appels d'un désespoir sauvage.

Mais soudain quelqu'un demanda : « Où est Irène ? Irène n'est pas venue ? » On regarda autour de soi, on répéta : « Où est Irène ? »

– Cette demoiselle, dit Fanny, qui loge au troisième sur la gauche ? Je l'ai sûrement invitée et elle comptait être avec nous.

– Avec Irène on ne sait jamais, dit Maud Olliver, souriant ; mais si on allait la chercher ?

– C'est cela, clama-t-on, en s'élançant vers l'escalier. Appelons-la : Ohé ! Irène !

– Mais vous savez bien qu'elle est sourde, dit Madame Lattimore. Montez plutôt à deux ou trois et ramenez-la avec vous. Peut-être, ajouta-t-elle, n'est-elle pas d'humeur à danser : elle a eu une dispute avec son « boy-friend ».

Une délégation spontanée escalada les marches, et reparut bientôt avec des éclats de triomphe, escortant, portant presque Irène.

Irène était une fille d'âge incertain et d'aspect singulier. Sa charpente était forte et musculeuse, son teint d'un noir bronzé, ses traits courts, comme tassés en couches horizontales. Son regard se posait avec une fixité curieuse, qu'on s'expliquait en découvrant qu'un œil de verre remplaçait une prunelle absente. Ses allures étaient dégourdies et nullement timides ; toute sa personne débordait d'énergie. Irène était un « caractère » connue dans le quartier pour sa gaieté bruyante et pour ses violentes colères. « C'est une brave fille, disait-on, mais il ne faut pas la contrarier. » Quand elle perdait la tête toutes les armes lui étaient bonnes : c'était la danse des tasses, des casseroles et même des couteaux. Mais elle était aussi le boute-en-train des fêtes joyeuses.

Elle entra, agitant les mains à la ronde en guise de salut. On lui cria : « Pourquoi ne venais-tu pas ? »

– J'ai de la compagnie, dit-elle, mais Laurent peut attendre : il a pris un coup de trop et il dort bien tranquille.

– Je crois bien qu’il dort, souffla Madame Rollins, à l’oreille de son homme : elle lui a cassé son balai sur la tête.

On se remit à pivoter, avec Irène se trémoussant plus fort et riant plus haut que les autres.

À minuit on donna le signal du goûter. Les invités passèrent à la cuisine, où les tables des chambres, mises bout-à-bout, n’en formaient qu’une sous la nappe, et déballèrent les victuailles qu’ils avaient apportées. Il y avait des sandwiches d’œufs frits et de jambon, du saucisson fumé, de la salade aux pommes de terre, des beignets de bananes et des « pones » à la mode du Sud. Maud, qui avait vécu parmi les « Portugees » avait un plat de *jacasida*, leur recette favorite, faite de haricots et de riz cuits à l’étuvée. On mit tout en commun et chacun se servit à même l’abondance, Fanny, elle, fournissait le thé et les gâteaux. Ce fut aussi le temps des conversations plus intimes. On se confia les dernières nouvelles, les dernières malchances survenues. Georges murmura des

douceurs à Lizzie Carter ; les autres garçons entourèrent les pensionnaires de Madame Sidney. Celle-ci accapara Fanny, à qui elle déclara s'intéresser beaucoup. Elle l'invita chaudement à venir la voir. « Nous aussi, lui dit-elle, nous avons des parties, et je suis sûre qu'ils vous plairaient. Une femme toute seule comme vous doit s'ennuyer souvent. Avec votre air si jeune et vos charmantes façons vous auriez vite beaucoup d'amis ». — « J'en ai plus qu'il n'en faut, dit Fanny en riant et désignant ses fils, regardez mes trois amoureux ! » Elle promit pourtant de descendre, et d'aider au besoin au ménage de sa voisine, dont l'appartement était vaste et qui se disait surchargée.

Il était plus d'une heure quand on se sépara avec de bruyants « au revoir ». La fête avait été un succès sans une ombre. Elle laissait Fanny toute vibrante de sa révélation mondaine, des aperçus qu'elle lui ouvrait sur la vie de la grande cité.



## XV

Édouard, que la malchance avait poursuivi si longtemps, semblait enfin avoir trouvé son heure. « Maman, dit-il un soir, je t'apporte une surprise. J'ai passé dernièrement l'examen du service civil pour une place au bureau de poste. Quelque chose me poussait vers l'emploi que mon père avait exercé. Je ne t'en ai rien dit, de peur d'avoir à te désappointer ; mais tiens, regarde le résultat ! »

Il lui tendait une lettre avec en-tête officiel, et Fanny, rayonnante, y lut l'annonce du succès de son fils. Il était invité à se présenter dans huit jours au bureau central de Boston pour y commencer son travail. Il serait occupé d'abord au triage des courriers : c'était une première étape vers le grade de facteur et autres tâches plus importantes.

– Bravo, chéri ! clama Fanny, sautant au cou

de son aîné. J'ai toujours cru qu'un jour tu serais quelque chose !

– Tu comprends, continua Édouard, je ne renonce pas pour ça à mes autres travaux. Au contraire cet emploi va me permettre de les avancer vite. J'aurai maintenant plus de fonds pour ma revue et mon école du soir. Trier des lettres n'est guère intéressant, mais mes heures seront courtes, il me restera des loisirs.

– J'espère, dit la mère un peu refroidie, que nous pourrons à l'avenir envoyer un peu plus à Monsieur Lewis.

– Comment donc ! Ne t'inquiète pas, maman ; dans peu de temps nous serons tous bien à notre aise.

Le jeune homme, au jour dit, s'installa dans sa nouvelle tâche. Il remplaçait de grand matin, les travailleurs nocturnes, et chaque matin Fanny, levée avant le jour, lui préparait à déjeuner et glissait dans sa poche sa collation méridienne. Libre l'après-midi de bonne heure, il consacrait tous ses loisirs à ses entreprises rêvées. Il composait des articles et des poésies pour les

pages de sa revue, rédigeait des appels aux souscripteurs futurs, sollicitait la collaboration des écrivains connus de la race noire. Sa correspondance augmentait à vue d'œil, et c'était avec quelque orgueil que Fanny, de la boîte aux lettres, lui apportait des amas d'écritures qui tenaient à peine dans ses mains. Elle lui servait souvent de secrétaire, l'aidait dans ses classements et ses réponses, pour lui procurer quelques heures de sommeil de plus.

Vers le même temps, Frank entra comme chauffeur à l'emploi d'un riche marchand juif qui circulait, matin et soir, entre son bureau de Boston et sa maison à Auburndale. Madame parfois se servait de l'auto pour ses courses en ville ; et le dimanche, si le temps était beau, la famille faisait une tournée dans la campagne voisine. Mais hors de là la tâche était coupée de longs loisirs. On ne demandait au jeune homme que quelques commissions et l'entretien d'un bout de pelouse. Les juifs sont, entre tous les groupes formant le peuple d'Amérique, ceux qui échappent le mieux aux préjugés de race et de couleur. Souffrant eux-mêmes de l'ostracisme, ils

en comprenant la cruauté injuste et ils gardent envers ses autres victimes une attitude quasi fraternelle.

Frank avait des manières obligeantes et polies : il plut bientôt à son patron qui, l'entendant souvent parler de sa mère et sentant combien il la chérissait, l'autorisait parfois, dans ses heures libres, à la promener dans la luxueuse voiture. Les draperies soyeuses, les moelleux coussins, la vitesse de l'allure, les scènes changeantes du paysage, tout cela excitait Fanny, lui versait un enchantement naïf, enfantin comme elle. Elle était de nouveau la fillette de Greenway, en quête d'éclatantes aventure ; mais au lieu de voler d'elle-même par les routes et les champs, un génie l'emportait au loin sur des ailes de miracle.

## XVI

Les locataires du vaste immeuble visitaient maintenant leur jeune voisine ; les connaissances étaient devenues des amies. Maud Olliver surtout descendait fréquemment de son étage, et les deux femmes avaient de longues causeries. Maud, réservée, presque taciturne, ne s'était tout d'abord ouverte qu'à demi ; mais la franche humeur de Fanny forçait la confiance, et bientôt elle lui racontait les curieuses étapes de sa vie. Sa mère était négresse, mais par son père elle descendait d'une tribu d'Indiens authentiques, les Mashpee, dont les restes mourant occupent, près du Cape Cod, les derniers « Champs de chasse » de leurs ancêtres. Vagabond par nature et par atavisme, il avait vite déserté son épouse (Maud disait franchement : celle qui aurait dû l'être) ; et celle-ci, proche de la misère, avait confié son enfant aux soins d'une marraine plus à l'aise. C'est sous sa tutelle attentive, mais austère, qu'elle avait

passé son enfance ; et cette époque lui laissait surtout la mémoire de jeux trop restreints et de frasques légères, toujours sévèrement punies. Elle venait d'avoir quatorze ans quand sa bienfaitrice mourut : sa mère alors se vit forcée de la reprendre. Elle s'était mariée dans l'intervalle, et avait deux autres enfants. Maud, depuis longtemps oubliée, fut comme une étrangère dans cette nouvelle famille. Sa mère lui réservait les besognes les plus dures, lui refusait la moindre liberté. Elle osait même lui reprocher la tache de sa naissance, et par un sourd mépris la chargeait de sa propre honte. Ses demi-sœurs prenaient avec elle des airs supérieurs et hostiles. Son beau-père la brutalisait, avec ou sans prétexte. Ce n'était qu'aux heures de l'école, et sur les routes qui y menaient, qu'elle sentait ses liens se desserrer un peu. Elle folâtrait alors avec ses compagnes, apprenant d'elles des choses qu'elle n'avait jamais sues. Parfois de jeunes garçons, ses voisins de classe, lui faisaient la conduite, ayant bien soin de la quitter avant d'être en vue du logis, car ses gens, là-dessus, étaient intraitables.

– Un soir, dit-elle, j'étais assise sur le pas de ma porte à respirer l'air de l'été. Je vois un jeune homme étranger qui s'approche de moi et me dit : « Hello, fillette, est-ce qu'on s'ennuie ? » – « Ça n'est pas votre affaire », je lui réponds avec une grimace. – « Ne vous fâchez pas, qu'il reprend, je vous vois si souvent en passant par ici qu'il me semble que je vous connais ». – « Eh bien, moi, je lui réplique, je ne vous connais pas ». – Alors il se met à raconter ce qu'il est, qu'il habite pas bien loin, qu'il travaille à l'usine du gaz ; puis il finit par dire qu'il me trouve à son goût et qu'il voudrait que je sois son amie. Vous savez comme on est : il n'était pas mal fait ; voilà que la tête me tourne : « Ça me plairait, lui dis-je, mais on me défend de sortir ». – « On s'arrangera bien pour se voir » qu'il me chuchote tout bas ; et en même temps il fait mine de s'asseoir à côté de moi. Mais juste à ce moment voilà la fenêtre qui s'ouvre, et maman m'aperçoit en cette compagnie. « Maud ! qu'elle s'écrie, furieuse, qu'est-ce que cela veut dire ? » Vous pensez quelle semonce j'ai eue, et quels coups ! J'avais plus de seize ans, mais on me battait quand

même.

– Et comme ça, dit Fanny, la connaissance a été courte.

– Oh non ! il m’attendait à la sortie des classes, il me guettait après les services, il mettait des billets pour moi dans les fentes des poteaux. Vous me croirez si vous voulez, Madame Lewis, mais au bout de deux mois lui et moi étions mariés.

– Mariés ! Ah, ma foi, vous étiez des jeunesses rapides !

– Mariés en cachette. Je savais que maman ne voudrait jamais. Alors nous sommes allés dans une ville voisine, nous avons inscrit de faux âges, et le temps de le dire nous étions bénis. Ce soir-là, forcément je suis rentrée en retard. Alors on m’a battue et envoyée coucher. Mais dans la nuit j’ai fait un paquet de mes frusques et je me suis coulée le rejoindre dans la rue où il m’attendait. Il avait une chambre garnie qui donnait sur le port. Nous sommes restés là trois semaines.

– Trois semaines ? Et après ? dit Fanny



anxieuse. Vous avez regretté tout de suite ?

– Mais non ! C'était un bon garçon, travailleur, pas ivrogne. Nous étions heureux comme des anges. Mais ma mère a fini par savoir où j'étais. Elle a envoyé la police. Ils voulaient m'arrêter pour conduite immorale ; mais quand je leur eus mis mon certificat sous le nez, a bien fallu qu'ils me laissent libre. Alors ils m'ont traduite en cour, et ils ont fait casser le mariage : j'étais mineure, et ci et ça. J'ai crié, j'ai mordu, mais rien n'y a fait. M'a fallu retourner avec ma famille. Mais, chère dame, je ne peux pas tout vous dire en une fois. J'entends ma sœur qui monte : je vais réchauffer mon souper.

– Et cette sœur ? dit Fanny.

– Oh, c'est ma demi-sœur. Elle se trouve sans ouvrage et je la recueille. Elle ne m'a pas toujours traitée fort gentiment, mais il faut oublier, n'est-ce pas ?

## XVII

Fanny écrivait chaque semaine à Monsieur Lewis en lui envoyant tout l'argent qu'elle pouvait épargner. Elle lui donnait des nouvelles de ses fils et l'assurait de sa constante affection. Monsieur Lewis ne répondait que rarement. C'était Martha Bledsoe qui écrivait pour lui. Les lettres reçues d'elles étaient peu expansives et comme voilées de réticences. Elles disaient que l'état du malade ne s'améliorait pas et que c'était un rude effort d'en prendre tout le soin voulu.

Elles laissaient deviner que l'entente entre eux n'était pas parfaite. Quant à Linda, restée hostile au départ de sa sœur, et qui d'ailleurs était sans « instruction », elle s'enfermait dans le silence.

Fanny fut donc surprise de recevoir un jour une longue missive écrite au nom de son aînée.

– Sœur Fanny, lui mandait Linda, j'ai à t'apprendre que ton mari n'est plus avec Martha

Bledsoe. C'était une femme qui n'avait jamais cherché que ses aises, et bien trop lâche pour supporter des sacrifices. Elle avait cru faire un bon coup en te prenant Monsieur Lewis ; mais elle a vu que c'était de l'esclavage et de la fatigue. Alors elle l'a planté là un matin sans prévenir personne. Il aurait pu rester tout seul Dieu sait combien de temps si Charlie Ross, passant, ne s'était arrêté et ne l'avait trouvé sans rien à manger et grelottant dans sa chaise longue. Tu comprends dans quel embarras le pauvre homme s'est trouvé. Le voyant si désemparé, je lui ai proposé de le prendre chez moi, et il y est depuis deux semaines. Ne va pas croire, Fanny, que je l'ai fait pour mon plaisir : c'est une charge pesante que j'ai sur les bras. Mais tu n'étais pas là pour prendre soin de ton mari : je me suis crue obligée de te remplacer. Si tu avais écouté mes conseils et suivi les voies du Seigneur, rien de ce tracas ne fût arrivé. Il te reste à voir maintenant ce que tu as à faire. Je ne puis dire que Monsieur Lewis te réclame : il ne parle pas de toi, et paraît content de mes soins ; mais c'est toi qui l'as épousé, et qui devrais en supporter les suites. Je

veux bien le garder, ce n'est pas la question ; mais ma conscience m'oblige à te rappeler ton devoir. J'espère que tu te portes bien. Linda. »

Cette lettre bouleversa Fanny, lui fit passer devant les yeux un brouillard opaque et confus. Sa pitié pour Monsieur Lewis, sa colère à l'égard de l'indigne Martha, les remords éveillés par les reproches de sa sœur, se heurtaient en elle à l'inquiétude pour ses fil, à la terreur de les quitter, et avec eux la vie heureuse qu'ils s'étaient faite ensemble. Son âme se débattait dans une incertitude cruelle. Longtemps elle réfléchit, la tête dans les mains, cherchant une solution, passant en son esprit d'une tentative à l'autre.

Le soir, quand les trois gars furent réunis à table, elle leur lut l'attristante missive. « À présent, leur dit-elle, que faut-il que je fasse ? » Mais eux ne furent pas lents à s'accorder dans leur avis. « Maman, dirent-ils ensemble, tu ne peux pas partir. C'est un bienfait pour notre père d'être débarrassé de Martha. Il aura chez ta sœur de bien meilleurs secours, et qui ne seront pas

hypocrites. Ici, sans toi, nous ne saurions que faire : il faudra que nous allions chacun de notre côté. Nous n'aurons plus le même courage ; et avec nos dépenses plus fortes, ce sera notre père qui en souffrira. Reste ici, c'est le mieux pour tous. »

Fanny les écouta, pensive. « Je vous comprends, dit-elle ; vous savez où mon cœur me pousse. Je me déciderai cette nuit. »

Elle la passa, cette nuit, sans une heure de sommeil. Vraiment, un tel problème était trop fort pour sa jeune tête. Elle était faite pour les choses limpides, pour les chemins tout droits où l'on s'engage de plain-pied, pour les fatigues qu'on assume en chantant. Ici tout se brouillait ; il fallait démêler l'écheveau des devoirs avant d'en filer le tissu, savoir avant d'agir : tâches aussi ardues l'une que l'autre.

Sa décision, à l'aube, fut comme le coup de dé d'une volonté aveugle. Elle se glissa, de grand matin, dans la chambre d'Édouard, le baisa dans son lit et lui dit, refoulant des larmes : « Garçon. j'ai résolu de partir pour Greenway. » Puis, sa

main lui fermant la bouche : « Ne le dis pas aux autres avant ce soir. Quand vous serez tous au travail, je quitterai la maison et prendrai le train pour le Sud. Je n'ai pas le courage de leur dire adieu ; c'est déjà trop de le faire pour toi seul. Mais nous serons toujours ensemble. Sans cesse je penserai à vous. »

## XVIII

Le lendemain, un wagon encombré d'une foule hétéroclite emportait Fanny vers le Sud. Et c'était une pauvre petite fille désespérée, pleurante, qui voyait fuir à travers les vitres les champs et les villages en même temps que la joie de tout son avenir. Elle avait fait un rêve heureux qui s'effondrait dans un pesant réveil. Elle avait cru s'être échappée du cahot opprimant qui l'enserrait depuis l'enfance en punition d'une minute de folie : il fallait y rentrer, se recourber à l'esclavage. Avec chaque tour de roue s'éloignaient d'elle ces jours paisibles, beaux de la présence de ses fils. Linda, Monsieur Lewis, lui apparaissaient l'appelant en gestes cruels. Il lui venait contre eux, à son effroi, des pensées de révolte et presque de haine. Pendant les premières heures elle pleura sans répit, tantôt en silence et tantôt mordant son mouchoir pour ne pas trahir des sanglots. Des étrangers se retournaient,

curieux de cette douleur publique. Enfin, à bout de larmes et épuisée par l'insomnie de sa nuit passée, elle succomba à la fatigue et s'endormit sur sa banquette.

Quand elle se réveilla, le train avait dépassé Baltimore : Washington n'était plus qu'à quelques milles. Là, il faudrait changer de ligne ; après ce serait le vrai Sud. Le soin de rassembler son petit bagage, d'effacer les traces de sa crise, lui donna quelque distraction. Elle eut un sursaut de réalité retrouvée en se voyant forcée, sur le nouveau train qu'elle dut prendre, d'occuper un de ces wagons où seuls les noirs étaient admis.

Bientôt les paysages se déroulèrent où elle reconnaissait le visage différent du sol, les scènes familières de jadis. L'herbe était moins drue et plus sèche : les champs de coton moutonnaient à perte de vue, montrant déjà le blanc de leurs duvets. Parmi leurs tiges pressées elle voyait remuer, comme de grands coquelicots, les coiffes rouges des sarcleuses. Les villes se rétrécissaient en villages et les villages en hameaux. Jalonnant les routes négligées, des cabanes misérables



abritaient, non seulement des populations noires, mais toute une classe de fermiers blancs n'ayant pour subsister qu'une fraction du produit des fermes qu'ils cultivaient : « pègre blanche, *white trash* » que même les nègres méprisaient. Mais l'éclatant soleil versait sur tout cela un frémissement de vie chaude et une dorure de gaieté.

Aux arrêts du convoi montaient et descendaient des travailleurs en chemises bleues, des mères avec leurs bambins, court-vêtus ; et leur langage, l'intonation de leurs voix et de leurs rires, sonnaient à l'oreille de Fanny comme l'écho de sa propre voix. Elle-même était fille de ce sol et elle en retrouvait la sympathie. Peu à peu son âme s'apaisait. Avec les spectacles connus lui revenaient les souvenirs d'années qui lui demeuraient chères. Elle se revoyait à l'école, ou gambadant par les prairies, dont la verdure pareille s'étalait sous ses yeux. La pensée de Monsieur Lewis revenait la hanter, plus douce : elle l'avait si vraiment, si franchement aimé ! Lui aussi, pour un temps, l'avait distinguée et choisie. Elle revivait leurs rendez-vous après les classes

finies, leurs excursions secrètes à ce ruisseau caché sous bois, et cette course exaltée, en une matinée trop grisante, qui avait décidé leur sort. Malgré tout elle n'arrivait à rien regretter ; elle avait compté là le triomphe de sa vie. Pauvre Monsieur Lewis ! Il était à présent infirme et malheureux. La pitié endormait tout regret égoïste. Elle avait été sa servante, elle le serait encore. Maintenant que Martha Bledsoe n'était plus entre eux, il lui rendrait son cœur ancien, qui la consolerait de tout.

C'est dans ce mode plus résigné que Fanny descendit à la gare de Wildwood et prit à pied, par la campagne, le chemin de Greenway. C'étaient deux milles de route à travers des champs et des bois mille fois parcourus, où chaque pas lui semblait fouler ses propres traces. Elle arriva, un peu lassée, aux limites du village, et s'assit un instant sur une pierre à l'ombre d'un chêne pour éponger son front d'où perlait la sueur : peut-être aussi par une hésitation dernière avant son sacrifice. Mais bientôt elle se releva et s'engagea entre les deux rangées de maisons qui bordaient la chaussée unique. Celle-ci, par le

soleil plombant, était à cette heure presque déserte. Seuls quelques chiens erraient paresseusement, et sous les vérandas quelques bébés dormaient, à demi-nus. Pourtant, dans un coin d'ombre formé par des glycines grimpantes, une femme était assise devant sa porte, et Fanny reconnut Sandra Nicholson, une de ses camarades d'école qui s'était mariée un peu après elle. La stupeur se peignit, à sa vue, sur le visage de la matrone, et un sourire esquissé d'abord se changea en une mine de curiosité figée.

– Hé ! bonjour sœur Sandra, dit Fanny s'arrêtant ; on se souvient des vieilles amies ?

– Bien ! je veux qu'on me pende, fit l'autre, la toisant, si ce n'est pas la Fanny à Monsieur Lewis !

– Elle-même ! Comment vas-tu ? Et comment les choses à Greenway ?

– Oh ! comme toujours, rien de nouveau. Mais ni moi ni personne, ma foi, ne s'attendait à te revoir, ici.

– Vraiment ? Et pourquoi pas ? dit Fanny

quelque peu surprise.

– Oh ! ce serait long à expliquer, balbutia l'ancienne amie ; nous te croyions tout simplement décampée pour de bon.

– Eh bien ! tu vois que non, dit Fanny en riant : on n'égare pas un mauvais sou comme ça. J'espère bien te revoir, voisine.

Elle passa, intriguée par cette attitude ambiguë. Quelle mouche avait piqué Sandra ?

Après quelques minutes, elle se trouva debout devant la porte de sa sœur. Son cœur alors battit très vite. Ce marteau qu'elle allait lever marquerait une nouvelle époque dans sa vie. Mais elle le laissa retomber sans faiblesse. L'instant d'après, Linda était devant elle ; et son visage disait la même surprise que venait d'exprimer celui de Sandra Nicholson !

– Comment, c'est toi, Fanny ? s'écria-t-elle, rigide et campée sur le seuil.

– Mais oui, tu m'as écrit, n'est-ce pas ? dit Fanny s'avançant et l'embrassant, émue.

– Sans doute, reprit Linda embarrassée, sans

doute. Mais je ne t'avais pas... mais nous ne t'avions pas demandée... Enfin, entre et mets-toi à l'aise. Monsieur Lewis va être très surpris.

– Il n'est pas plus souffrant, au moins ?

– Non, il va plutôt mieux. Il est assis sous l'arrière-porche à cause de la chaleur.

– Et toi, tu sembles en bonne santé. Et tu n'as pas trop de peine à arranger ta vie ?

– Le Seigneur y pourvoit, Fanny. Veux-tu une tasse de thé, ou veux-tu voir Monsieur Lewis tout de suite ?

– Oh ! je veux voir Monsieur Lewis.

– Eh bien ! laisse-moi l'avertir. Ça vaut mieux.

Elle disparut en refermant la porte de la chambre. Fanny restait debout, tenant encore sa valise à la main, un peu déconcertée des manières de sa sœur. Pourquoi cet accueil froid et pourquoi ces cérémonies ?

Après un temps qui lui parut inutilement long, Linda revint et lui fit signe. Elle la suivit par les deux pièces jusqu'au porche enclos de treillis où

l'air du dehors circulait.

Elle aperçut Monsieur Lewis, très peu changé, lui semblait-il, assis dans la même chaise où elle l'avait laissé douze mois auparavant. Et son bon cœur alla vers lui d'un mouvement chaud et sincère. C'était le maître d'autrefois qu'elle avait révééré, chéri, pour lequel, même de loin, elle s'était dévouée chaque jour.

– Monsieur Lewis ! s'écria-t-elle, s'élançant, se penchant sur lui et l'entourant de ses deux bras.

Mais elle eut aussitôt un recul pénible. L'invalidé lui jetait un regard étranger, semblait repousser son étreinte. Ses traits gardaient une expression glacée.

– Ah ! te voilà, Fanny, dit-il enfin. Il est un peu tard, ce me semble. Va pour ta visite tout de même. Comment vont les enfants ? Que deviennent-ils là-bas ? Et toi, pourquoi es-tu venue ?

– Mais pour vous voir, Monsieur Lewis ! J'ai appris le tracas que vous aviez subi...

– Oh ! le tracas, tu sais : quand on est quitté par les siens, on peut s’attendre à en avoir des autres.

– Eh bien ! reprit Fanny, ignorant le reproche, je viens pour vous aider. Je viens savoir si vous avez besoin de moi.

– Il y a longtemps, Fanny, que je me passe de toi. Tu vois, je ne suis pas mal ici. Ta sœur est une personne de conscience, et elle me traite comme un ami...

Fanny était cette fois tout à fait ahurie.

– Alors, balbutia-t-elle, alors vous n’aimez pas que je reste avec vous ?

– Ma foi, je ne dis pas ça, mais est-ce bien nécessaire ? Tu aurais dû attendre que je t’appelle : et Linda pense comme moi là-dessus. Mais nous en reparlerons. Passe au moins quelques jours ici.

Ainsi c’était la bienvenue qu’elle recevait dans cette maison ! C’était le retour accordé à ses luttes intimes et au renoncement qui lui coûtait si cher ! Les sentiments de la jeune femme se

mêlaient en poussées confuses ; mais ce qui surnageait, c'était la peine profonde de se voir rejetée par les deux êtres qu'après ses fils elle chérissait le plus au monde.

– Viens te débarrasser de tes effets, dit sèchement Linda.

Elles passèrent dans la pièce voisine. Alors Fanny, n'y tenant plus, s'abattit sur une chaise et gémit sourdement, comme éveillée d'un rêve :

– Monsieur Lewis ne m'aime plus !

Linda se tut d'abord, et elles restèrent toutes deux préoccupées de leurs pensées.

– Ma chère, dit enfin l'aînée, tout ce qui arrive est ton fait : je t'avais averti des conséquences de ta conduite. Maintenant tu t'étonnes qu'elle soit punie ? Monsieur Lewis, comme tout le monde, s'attache à qui lui fait du bien.

Il perçait en ces derniers mots un accent de secret triomphe. N'était-ce pas, plutôt qu'une justice divine, sa revanche à elle, la rivale, après tant d'années ?

Fanny sentait toute l'injustice de ces



reproches. Avait-elle cessé un instant de faire du bien à son mari ? Mais elle était si accablée qu'elle n'énonça aucune réplique.

– Mais en tout cas, reprit Linda, reste avec nous tant que ça te plaira. Et si tu ne t'arranges pas avec Monsieur Lewis, il sera toujours temps de retourner à tes garçons.

– Oh oui, pensait Fanny, mes fils, mes fils m'attendent ! C'était un coin d'azur dans la nuée ; mais pourquoi fallait-il qu'elle ne pût à la fois satisfaire à ses deux amours ?

## XIX

Puisque son sacrifice était inutile, elle resterait le moins possible dans cette maison où elle se sentait importune. Mais ne fût-ce que pour le dehors, elle ne pouvait la quitter brusquement. On le voulait ainsi, ce serait une simple visite. Encore fallait-il sauver les apparences et éviter les commentaires du bourg. On était au samedi : elle arrangerait son départ pour un jour de l'autre semaine. En attendant elle tâcherait de faire bonne contenance et de prendre les choses au mieux.

La soirée les trouva tous les trois réunis dans la cuisine basse. Fanny narra les épisodes de sa vie dans le Nord, les succès divers des jeunes fils. Le père s'intéressait surtout à la carrière d'Édouard. « Il commence par où j'ai fini », disait-il, « j'ai confiance qu'il ira loin ». Ce sujet semblait ranimer entre eux une étincelle de

sympathie ; mais la froideur revint quand il fut épuisé. Pas un mot ne fut prononcé sur la question brûlante qui pourtant les obsédait tous.

– À propos, dit Linda, nous avons un nouveau pasteur, un qui possède l'Esprit. Ne manque pas d'assister demain à son service.

Le dimanche est toujours pour les noirs un jour d'absorption mystique ; mais depuis que l'évangéliste venu de Géorgie prêchait dans la chaire de Greenway, il avait soulevé chez tous un flot de « religion » et d'enthousiasme anormal. Quand Fanny entra dans le temple où sa voix flûtée, cristalline, avait si souvent entonné les hymnes baptistes, les bancs étaient déjà remplis et un air d'attente grave régnait sur l'assemblée.

Le révérend Sandow parut. C'était un petit homme trapu et crépu, de traits assez vulgaires, mais dont les yeux avaient des scintillements vifs témoignant d'une flamme concentrée. Après la lecture des versets, de l'invocation, et le chant entraînant de l'hymne 308, il se leva, la main sur le pupitre où s'entrônait la Bible, et prêcha. « Redressez vos voies, dit le Seigneur, car les

temps sont proches ». Sur ce thème roula son discours, sans d'ailleurs aucun plan, aucun ordre suivi : simple explosion de saillies, d'images, d'admiration et de menaces, coupées de facéties bouffonnes, accentuées par des gestes exorbitants. Et à mesure qu'il s'échauffait, dansant tout au long de l'estrade, levant les bras au ciel, frappant la table de son poing, écumant quelquefois dans une sorte de rage on voyait monter dans la foule une transe, une frénésie. Des « amen », des « alléluia » surgissaient de toutes parts ; des femmes se levaient en claquant des mains ; une hystérie sacrée poignait toute l'assistance, transportée tout à coup au tribunal du juge ou sur les bords d'un Jourdain mystérieux. Quand il en vint à la séparation des méchants et des saints : « Pécheurs et pécheresses, tonna-t-il, comment osez-vous être ici, mêlés aux serviteurs de Dieu ? Confessez-vous, repentez-vous ! Que l'herbe folle se divise du bon grain ! À gauche de cette nef ceux et celles dont l'âme est chargée, qui ne sont pas rentrés en grâce avec le Christ ! » On vit alors des hommes mûrs, des veuves, des jeunes gens, des

jeunes filles – ceux surtout dont les fautes étaient publiquement connues se lever, défiant la honte, passer dans l'allée des maudits. Et des prières s'élevaient pour eux en clameurs croissantes, jusqu'à ce que l'un ou l'une se dressât en poussant un cri : « Je me repens ! Je suis sauvé ! »

Fanny eut un instant l'impulsion de se joindre au groupe des pécheresses. On lui disait qu'elle avait failli à son devoir d'épouse : elle voulait bien s'humilier, demander pardon. Mais sa conscience même la retint : elle ne se sentait pas coupable ; elle avait fait ce qu'elle croyait permis. Cependant des regards se posaient sur elle, empreints de malveillance et comme scandalisés de sa présence parmi les justes. Car sa visite avait été tout de suite connue et avait ravivé les bavardages de son départ. Martha Bledsoe l'avait fait passer pour une tête légère, qu'avait attirée la grande ville et qui s'y payait du bon temps sans s'inquiéter de son mari malade.

Quand, à la sortie du service, la foule se retrouva sous le porche du temple, elle s'attendait

à se voir entourée, pressée de questions. Au contraire, comme par une entente, ses anciennes connaissances parurent s'écarter d'elle, les visages familiers se détournèrent ; seuls deux ou trois : « Hello, Fanny ! » l'accueillirent sèchement. Elle reprit, désolée, le chemin de la case.

Elle eût voulu alors quitter à l'instant même ce peuple d'étrangers. Elle pensa à saisir son mince bagage et à voler vers la route de Boston, vers ceux qui l'aimaient. Mais Monsieur Lewis, sans nul doute, en eût été froissé : l'élève docile craignait encore de lui déplaire.

Elle passa ces trois jours comme prisonnière d'un autre monde. Tous les liens semblaient dénoués qui la rattachaient à ces êtres. Il était entendu qu'on ne voulait pas d'elle : on ne le lui disait même pas. On ne lui accordait ni caresses ni reproches ; seule une complète indifférence lui signifiait l'abîme désormais creusé entre eux tous.

Elle se força pourtant à causer, à sourire. « Est-ce que tu ne chantes plus jamais ! » lui dit

une fois Monsieur Lewis. Et elle chanta pour lui « L'Horloge de grand-père » tirant chaque note de son cœur sans écho.

Le jeudi arrivé, elle prit congé de Monsieur Lewis, de Linda, convenables et froids jusqu'à la dernière heure. « Soyez sans crainte, leur dit-elle, nous allons continuer à prendre soin de vous ; et à mesure que les fils gagneront nous vous enverrons davantage. »

Elle s'avancait maintenant, seule, refaisant la route de Wildwood, son esprit incertain encore, mais déjà un peu allégé : quand un bruit tout proche la fit se retourner. C'était Charlie Ross qui la rejoignait, qui marchait auprès d'elle.

– J'ai su tout de suite, dit-il, que tu étais ici, et je sais comme ils t'ont reçue. Ne fais pas attention, ce sont des ramollis.

– Charlie ! dit Fanny, sursautant. Son apparition à cette heure lui faisait plaisir ; il lui semblait en ce moment le seul ami qu'elle eût au monde.

– Oui, c'est moi, j'ai voulu te voir. Laisse-moi

porter ton sac. Comme ça, ton vieux mari ne te veut plus ? Fameuse chance pour toi ! Pourquoi revenais-tu t'enterrer dans ce vilain trou ?

– Je ne cherchais pas mon plaisir, Charlie ; et cela, tu le sais.

– Oui, oui, je t'ai bien vue agir.

Il la regardait de côté, d'un regard goulu et taquin.

– Y a une chose qu'on peut dire, Fanny, c'est que tu ne vieillis pas. Tu es tout juste comme à l'école et quand nous nous battions sous le vieux châtaignier. Mais je parie bien qu'à présent je te mettrais à terre en deux coups.

– Je voudrais te voir essayer, dit Fanny en riant. Seulement, à cette heure, j'ai bien d'autres choses à penser.

– Oui, tu penses trop, Fanny. Moi, je ne pense à rien, excepté à toi très souvent. Sais-tu qu'ici c'est ennuyeux ? le vieux prêcheur enlève toutes les jeunesses.

– Eh bien ! convertis-toi : tu auras des saintes pour amies.



– Hum ! On ne peut même pas fumer ; bien trop de sainteté pour moi. À propos, reprit-il, es-tu prête pour ces deux bécots ?

– Quels bécots, imbécile ?

– Oui, ceux que tu me dois depuis bientôt vingt ans.

– Je ne te dois rien du tout ; on ne doit rien à un voleur.

– C'est égal, c'est égal, tu me les rendras quelque jour.

Il riait, mais on sentait bien qu'il y tenait, à ces deux bécots, qu'il en eût voulu quelques autres en intérêt de sa longue dette.

Ils marchèrent côte à côte jusqu'à la gare. C'était comme un retour d'années déjà anciennes et pourtant si vite écoulées.

– Tu sais, dit-il, en la quittant, si quelqu'un à Boston avait besoin d'une paire de bras, laisse-le-moi savoir.

## XX

Fanny revenait à ses fils avec une conscience tranquille. Elle avait offert d'un cœur large un sacrifice qui avait été repoussé. La joie de ses enfants compensait l'amertume que lui laissait son aventure manquée. Elle ne dit rien de sa déception près des siens, expliqua seulement que Monsieur Lewis ne manquait de rien et préférait rester sous les soins de Linda. Les jours d'avant recommencèrent, occupés et paisibles.

La jeune femme se souvint alors de la promesse qu'elle avait faite à Madame Sidney. Elle devait une visite à sa voisine du rez-de-chaussée, et lui avait offert un coup de main dans son ménage. Un jour qu'elle l'entendait secouer les balais et remuer les chaises, elle descendit et la trouva en pleine bataille de propreté. Son appartement était vaste, occupant la façade entière. Elle fut surprise de le voir meublé

presque avec richesse. Il y avait dans le salon des fauteuils à ressorts et un divan capitonné. Chaque chambre avait un lit spacieux et bien blanc, une toilette avec un miroir, et des images encadrées. Et, ce qui lui donna une haute idée de sa voisine, ce fut, ornant l'entrée, la belle maxime brodée en paillettes métalliques sur un fond de laine rose, et qui se lisait : « Dieu voit tout ».

– Je suis contente de votre retour, dit Madame Sidney. Sans vous les étages semblaient vides. Comme vous voyez, je ne suis pas trop mal logée. Ces jeunesses sont si difficiles ! Il leur faut des chambres cossues, et un salon pour la musique. J'en ai quatre en ce moment qui ont pas mal de compagnie, et quand tout ce monde s'amuse tard, c'est un ouvrage de ranger tout, après. Une de celles qui étaient à votre party m'aide pour l'ordinaire, mais elle s'est échappée hier pour deux jours de vacances. Les autres, ma foi, se laissent servir : quoique, naturellement, elles me paient pour cela. J'espère que vous ferez connaissance avec toutes. Ce sont de braves filles, toujours gaies, et on ne s'ennuie pas ici.

– Eh bien, dit Fanny, cela me fera plaisir de remplacer votre aide absente. Je n'ai guère à faire aujourd'hui.

– Pour ça non, dit Madame Sidney. Pourtant, si vous voulez épousseter un peu, ce n'est pas de refus. Mais vous pourriez, reprit-elle comme en confidence, me rendre un bien meilleur service. Je ne sais si je puis vous le demander.

– Comment donc ! dit Fanny, tout ce que vous voudrez.

– Eh bien, voici, j'ai promis à quelqu'un de lui présenter une de mes pensionnaires : il se plaignait d'être un peu seul ; et il s'attend à la voir aujourd'hui. Mais voilà qu'elles sont toutes sorties et ne rentreront que ce soir. S'il arrivait pendant que vous êtes ici, voudriez-vous le recevoir et lui faire un bout de causerie ?

Fanny demeura bouche bée devant cette tâche d'un nouveau genre, dont le côté comique la frappait surtout. Elle objecta :

– Mais, ma bonne dame, ce ne sera pas la même chose ! Ce jeune homme se cherche une

amie : après m'avoir connue il n'en sera pas plus avancé.

– Ça ne fait rien, amusez-le, faites-lui passer le temps. C'est ce qu'ils veulent, allez. Et vous pouvez faire ça mieux que personne.

– S'il s'agit de bavarder, ce n'est pas trop difficile. Et vous avez un phonographe : il aime peut-être la musique. Enfin, conclut-elle, je ne sais trop... Mais s'il vient, amenez-le : je ferai de mon mieux par amitié pour vous. Vos demoiselles, alors, elles travaillent au dehors ?

– Oui. la plupart du temps. L'une d'elles repasse pour un Chinois ; les autres font des ménages ou prennent soin des enfants. Mais elles ont leurs soirées et leurs dimanches. Vous comprenez, sans leur « boy friends » elles ne joindraient pas les deux bouts : et même, des fois, il en faut plus d'un pour chacune... On s'arrange comme on peut, n'est-ce pas ? Celle qui reste avec moi a un marmot à elle : un du côté gauche, vous savez. Si elle était ici, je n'aurais pas à vous ennuyer. À moins, ajouta-t-elle, que vous n'aimiez faire des amis vous-même.

– Oh ! je suis pas mal sociable, dit Fanny, toute naïve, mais je n'ai pas le temps.

– Eh bien ! voyez quand même si celui-ci vous plaît. On ne sait pas ce qui arrive.

– Votre plumeau, Madame Sidney ! Faut d'abord commencer par lui faire un siège propre !

La confiante Fanny, même à ces propos, n'avait rien soupçonné du caractère douteux de l'entreprise qu'elle acceptait. C'était pour elle tout simplement une amusante gageure. Mais aussitôt qu'elle se fut mise à son obligeant époussetage, Madame Sidney sortit en hâte par la porte d'arrière, et fit jouer le téléphone d'une pharmacie toute proche. « John, dit-elle en sourdine au personnage à l'autre bout, es-tu libre pour une heure ou deux ? Il y a ici une très charmante fille, celle dont je t'ai parlé déjà. Tu me comprends ? Alors, nous t'attendons.

Au bout de vingt minutes, John, formellement présenté, serrait la main de Fanny, souriante.

– Je vous laisse, dit Madame Sidney, mon ménage n'est pas à moitié fini.

Fanny regardait curieusement le « sujet » qu'on voulait lui confier. C'était un homme dans la trentaine, grand et bien découplé, mis assez décemment et qui semblait de bonnes manières.

– Mademoiselle, commença-t-il...

– Dites Madame, cher Monsieur, interrompit Fanny, et faisons tout de suite connaissance. Vous êtes aussi marié, sans doute ?

– Je... je... je l'ai été, ma foi, mais pour l'instant...

– C'est ça, votre femme vous a quitté, ou peut-être ne vous aime plus. Et vous vous ennuyez, bien sûr. Comme je comprends ça ! Moi qui vous parle, mon mari ne veut plus de moi.

– Eh bien, c'est le bon sort, dit l'homme, qui nous amène ensemble. Madame Sidney m'avait bien dit que vous étiez gentille, mais je ne vous croyais pas si jolie et si jeune ! Vous n'avez, pour sûr, pas plus de vingt-trois ans !

– Mettez-en un ou deux de plus, dit Fanny en riant. Vous savez, reprit-elle, je remplace seulement l'amie qu'on vous avait promise.

– Comment, dit John, n’était-ce pas vous ?...

– Non, non, elle est absente ; et en attendant qu’elle revienne j’ai le devoir de vous amuser.

– Par exemple ! dit John, incrédule, Madame Sidney vous a dit ça !

– Certainement, et c’est comme ça que je l’entends. Ce marché-là vous convient-il ?

John, d’abord interdit, se dérida.

– J’avais espéré mieux, dit-il, mais on peut s’arranger. Et quel amusement allez-vous me donner ?

– Fiez-vous-en à moi, dit Fanny. Et d’abord venez vous asseoir ici près. Là, prenez ma main dans la vôtre comme si tout ça était sérieux. Maintenant dites-moi qui vous êtes, quel tracas vous avez, et pourquoi votre femme ne vous suffit pas.

– En voilà un jeu ! pensa John. Après tout, pourquoi pas ?

Il lui fallut tout un quart d’heure pour dérouler sa confidence. Il était surpris de sentir qu’elle le soulageait, et que cette inconnue l’écoutait avec



sympathie, la coupant fréquemment de réflexions plaisantes et d'un certain rire argentin qui faisait du bien à entendre.

– Vous avez moitié tort et moitié raison, conclut-elle. Votre femme n'est pas si méchante : vous devriez vous raccorder. Mais pour l'heure oublions tout ça. Aimez-vous la musique ? Dansez-vous ?

– Comme tout le monde, dit John.

– Mais je gage, dit Fanny, que vous ne connaissez pas toutes nos danses du Sud. En voici une, tenez, qu'on ne voit guère ici.

Elle amorça le phonographe et commença un de ces « swings » qui s'ébattent, dans les soirs de lune, sur la pelouse des cases, faits de bondissements félines, d'avances sinueuses, de gesticulations grotesques, inspirées de l'âme humoriste et ironique des noirs. John en suivait tous les élans avec un intérêt extrême.

– Mais il faut, dit Fanny, que ça se danse à deux, venez là que je vous apprenne.

Il fallut que John se soumit à une leçon en

règle. Mais tout de suite il y prit goût, et bientôt tous deux circulaient, emportés par le rythme vif, rapprochés, éloignés, tournant en brèves étreintes, occupant tour à tour les quatre coins du lieu. Et Madame Sidney sentait, de sa cuisine, le tremblement du plancher sous leurs pas...

– Eh bien ! Mademoiselle, ou Madame, déclara John, tout haletant, il y a du mouvement chez vous !

– Je peux faire bien mieux que ça, dit Fanny ; une culbute, jadis, n'était rien pour moi. Savez-vous réussir une vraie culbute ?

– Pour ça, oui, dit John, se campant. N'y a pas meilleur que moi au parc athlétique.

– Eh bien, essayez voir : je m'en vais vous surveiller.

– Ah ! pourtant, fit John alarmé, vous ne voudriez pas...

– Comment donc ! Oui ou non, sommes-nous en train de nous amuser ?

John la regarda, incertain, piqué pourtant par ce défi. Puis d'un bond élastique, il s'élança et

décrivit en l'air une virevolte magnifique. Au choc de son poids s'abattant, Madame Sidney sursauta.

– Pas trop mal, dit Fanny. Dieu, que je voudrais être attifée pour en faire autant !

Elle hésitait, tentée, regardant ce costume qui la gênait. Déjà elle enroulait sa robe autour d'elle, prête à s'envoler. Mais à grand'peine, elle se contint.

– Vous avez de la chance, dit-elle, que je sois empêtrée. Vous auriez vu comme on saute chez nous. Et je peux aussi courir, croyez-moi, et monter aux arbres !

Tous deux partirent d'un franc éclat de rire.

– Bon Dieu ! dit John, ce n'est pas vingt-cinq ans que vous avez, c'est seize ou dix-sept ans !

– J'ai eu dix-sept ans toute ma vie, concéda Fanny. C'est égal, à nous deux nous ferions une paire d'acrobates !

Elle-même se prenait à son jeu et s'amusait énormément. Elle commença à fredonner une romance courante.

– Autre chose, reprit-elle, chanter : voilà ce qui me plaît !

Ils chantèrent ensemble « Old Black Joe », « Suzanna », puis d'autres airs récents populaires à Boston.

John était ravi et conquis. Il oubliait le but de sa visite, porté au tourbillon que déchaînait sa folle compagne.

– Maintenant, dit celle-ci, vous prendrez bien, n'est-ce pas, un biscuit et une orangeade ? Après ce sera temps pour moi que je vous laisse.

Avant qu'il pût répondre elle avait disparu et réclamait de Madame Sidney les éléments de son goûter.

– Par le ciel ! s'exclama celle-ci, la regardant d'un air malin, quel commerce faites-vous là depuis bientôt deux heures ?

– Je l'amuse, répondit Fanny.

Elle revint avec un plateau, des verres, et fit gracieusement les honneurs de la collation, plus gaie, plus avenante qu'une jeunesse à son premier bal.

– Vrai, on ne s’ennuie pas avec vous, déclara John avec conviction. Pourtant, se ressaisissant un peu : « Puis-je espérer qu’une autre fois... ? »

– Une autre fois, vous aurez votre amie, répliqua Fanny. Bonsoir et bonne chance ! Vous ne savez pas sans doute que j’ai trois enfants en bas âge.

Elle le laissa abasourdi et revint, souriante, auprès de la patronne :

– Demandez-lui, dit-elle, si je l’ai tenu occupé. Mais comme elle remontait chez elle, John, dégrisé soudain, confiait à Madame Sidney :

– C’est un petit diable que cette fille ! Elle vous entortille comme un fil. Oh ! elle m’a fait passer un bon moment, c’est vrai : mais figurez-vous qu’en fin de compte je n’ai pas même songé à lui demander un baiser !

Fanny, de son côté, faisait des réflexions : « Qu’est-ce que cette façon, se demandait-elle, de vous faire amuser les gens ? Quelque mode de Boston, sans doute. » Puis elle se mit à peler ses légumes et n’y pensa plus.

## XXI

– Après ça, continua Maud Olliver, ils m’ont envoyée travailler dans une filature. Puis j’ai trouvé une place près d’une vieille dame à moitié infirme, et comme elle me logeait chez elle, j’étais libre à peu près. Vous devinez que mon mari cherchait à me revoir. Nous nous rencontrions, et même j’allais le visiter chez lui. Personne n’y voyait goutte. Mais le pauvre garçon est tombé malade et a dû quitter New-Bedford. J’ai su depuis qu’il était mort un an après. J’étais bien tourmentée, parce que je craignais, vous savez... Mais j’ai trouvé une doctoresse qui, pour vingt-cinq dollars, m’a tirée de ce mauvais pas.

« Ensuite j’ai pris service sur la ligne de bateaux qui voyageaient entre New-York et Miami : je faisais les cabines et le service des tables et il y avait des pourboires. La surveillante

qui nous commandait était saoule du matin au soir et nous laissait trimer à notre guise.

« Pendant une de nos haltes, la barge de charbon qui remplissait nos soutes étant amarrée au bordage, un jeune homme debout sur le pont m'aperçut et me salua : « Excusez-moi, me cria-t-il, mais n'êtes-vous pas Maud Olliver ? » – « C'est moi-même, je lui réponds, comment le savez-vous ? » – « Rappelez-vous, dit-il, vous avez dansé avec moi au bal des marins à Norfolk. » Je ne m'en souvenais pas trop, mais c'était possible. – « Descendez donc causer un peu ». Je n'avais rien à faire : me voilà sur la passerelle, puis accoudée avec lui au bastingage, tous deux jasant comme de vieux amis. Il était, lui, capitaine de cette barge, et voyageait le long des côtes depuis le Maine jusqu'à la Floride, chargeant et déchargeant pour le compte des compagnies.

– « Mais d'où êtes-vous ? » lui demandai-je. « De la même place que vous », dit-il ; « je viens de New-Bedford, mais je l'ai quitté il y a trois ans. Vous connaissez peut-être mon cousin

Fernandez ? » Et je le connaissais ! C'était un West Indian qui tenait une épicerie. « Écoutez, reprit-il, vous m'aviez fort plu à ce bal et je m'étais informé de vous. Il faudra nous revoir, n'est-ce pas ? Nous repartons demain chacun de notre côté et allons circuler pas mal ; mais, tenez, le 22 septembre, nos deux bateaux se rejoignent à New-York. Quand vous débarquerez je serai là pour vous attendre. » – « Oui, nous nous reverrons... si vous êtes là ! » lui dis-je. Vous pensez bien que je n'y comptais guère.

Mais, au jour dit, il était là. Il m'a emmenée chez sa sœur, et il avait un frère qui vivait avec eux. Ils m'ont tous fort bien accueillie ; et quand il leur a dit, au bout d'une semaine, qu'il voulait m'épouser, ils n'ont fait aucune objection. Je n'en revenais pas. C'est qu'il avait bonne mine : grand, découplé, bien fait. Puis il se faisait de hauts gages, et tout le monde le respectait. Il se montrait pour moi prévenant, gentil et tout ce qu'on peut souhaiter. « Faites un dernier voyage », dit-il : « quand vous reviendrez tout sera prêt ». Et il me fit présent d'une bague avec un diamant qui avait coûté cent dollars.



Quinze jours après, à mon retour, j'en vis plus que je n'espérais. Il avait loué un bel appartement, l'avait fourni de toutes sortes de meubles, jusqu'à une table à thé roulante, toute en marqueterie, et un buffet garni d'argenterie et de vaisselle. Notre mariage rassembla, je crois bien, tous les West Indians de New-York. sans compter un bon nombre de nos amis de New-Bedford. Pendant huit jours la maison ne désemplit pas ; et s'il faut tout vous dire, il coula assez de liqueurs pour émoustiller une armée.

Après ça, il a fallu qu'il retourne à sa barge. J'aurais repris, moi aussi, mon service, mais il ne voulut pas en entendre parler. Je le voyais chaque fois qu'il passait à New-York, une ou deux fois par mois, et parfois ses escales duraient deux ou trois jours. Madame Lewis, j'aimais cet homme et il le méritait. Malgré les visites de sa sœur, je m'ennuyais si fort pendant ses absences qu'à la fin je lui dis : « Écoute, Dessie, je veux être avec toi : tu vas me prendre sur ta barge et je t'aiderai. Tu te passeras, si tu veux, d'un des deux hommes de la manœuvre : je connais la mer aussi bien qu'eux ». Ça parut lui plaire comme à moi et

nous partîmes ensemble. Je n'ai jamais été aussi heureuse que sur cette barge : c'était un royaume pour nous deux. Toujours cet air vif aux poumons, ces nouvelles vues qui défilait quand nous n'étions pas loin des côtes. Et la mer, jamais pareille, qui nous soulevait, nous secouait et nous forçait à tenir l'œil ouvert. Des fois, de bonnes tempêtes aussi. J'étais sur le pont comme les autres, j'aidais à jeter l'ancre, je remplaçais au gouvernail. Le soir, quand nous nous retrouvions dans notre cabine confortable, traînés au sillage du remorqueur, nous croyions être seuls au monde et le monde nous appartenait. Deux fois nous livrâmes du charbon aussi loin qu'aux Bermudes. Il était né, lui, plus au Sud, dans les Îles Grenadines, dans la petite île de Bequia, et il me parlait de sa mère qui y vivait encore. « Nous irons la voir un de ces jours », disait-il.

J'ai mené cette vie-là, Madame, trois ans et quatre mois, et je voudrais y être encore. Nous étions si unis, toujours les mêmes qu'aux premiers jours ! »

Maud, d'instinct, chercha son mouchoir,

comme voulant essuyer une larme qui n'avait coulé qu'en dedans, mais dont elle sentait la brûlure.

## XXII

La « Neo-African Review » n'a duré que trois mois. On l'avait voulue dès l'abord l'égale des grandes revues américaines. Elle s'était présentée dans une tenue soignée, offrant des études bien conçues, fermement écrites. Édouard y avait assemblé un groupe d'écrivains, de poètes, qui eussent honoré une académie. Mais la question d'argent a tout gâté. Les rares abonnements sont restés au-dessous des charges : l'imprimeur a refusé d'aller plus avant.

Non seulement le rêve d'Édouard s'écroule, mais il a assumé des obligations qu'il ne peut remplir. Dans son fol optimisme, il a accepté des souscriptions d'un, de deux ans, et même des souscriptions à vie. Ces gens, en réclamant leur dû, peuvent lui causer beaucoup d'ennuis. Édouard, certes, est déçu, mais il reste calme. « Je vois bien, dit-il à Fanny, ce qu'il eût fallu

faire : acquérir avant tout un matériel d'imprimerie, exécuter notre travail nous-mêmes et ne dépendre de personne. C'est à cela que je vais viser. Avant longtemps la revue renaîtra et tous nos abonnés seront servis, quoiqu'en retard. Je leur adresse une circulaire pour les informer de mon plan. Si quelques-uns le refusaient, eh bien, j'en serais quitte pour les rembourser de ma poche. »

Bien peu prirent la peine de refuser : mais cinq ou six portèrent plainte au service des postes de ce qu'ils soupçonnaient être une escroquerie. Édouard dut fournir à ses chefs d'embarrassantes explications et en reçut une dure réprimande. On était très sévère sur la conduite des employés. Cet incident resta à son dossier comme une mauvaise note.

Il était pour l'heure impossible qu'il contribuât comme avant à l'entretien de la famille. « Fais de ton mieux, lui dit Fanny, et tire-toi de l'ornière : en attendant nous nous arrangerons. »

Au bout d'un mois, en y employant tous ses gages et quelques emprunts bénévoles, le jeune

homme avait installé dans un sous-sol abandonné une presse antique et quelques caractères. Un minime versement les lui avait livrés : des acomptes mensuels acquitteraient le reste. Désormais ses soirs se passaient à apprendre un nouveau métier. Le composteur en main, il assemblait péniblement les lignes de son article de rentrée. Cette tâche le passionnait et il ne doutait pas que l'ayant maîtrisée, il n'y trouvât plus d'une source de revenu. Il disait à sa mère : « Songe aux millions d'en-têtes, de programmes, de cartes, d'annonces de toutes sortes, qui s'impriment chaque jour : une part infime de ce commerce me mettrait à flot, et la revue voguerait d'elle-même. »

Mais ses collaborateurs, déçus, lui tournaient le dos. Nulle contribution n'arrivait pour l'encre, le papier, le loyer de la cave et le salaire de l'ouvrier qu'il avait dû s'adjoindre. Au prix d'un effort surhumain il réussit à imprimer un feuillet de seize pages. « Que nos amis prennent patience, y disait-il : notre revue vivra ; nous saurons faire honneur à toutes nos promesses. » Ce fut, cette fois, le dernier souffle.

L'imprimerie restait à titre de fardeau. Comment l'utiliser ? « Évidemment, se dit Édouard, notre peuple est encore insouciant de haute culture : il faut d'abord se mettre à sa portée. Et peu à peu dans son esprit un plan s'élaborait qui, cette fois, serait infailible. Il aurait une revue purement pratique, qui ouvrirait toute grandes les portes du succès ; qui suggérerait des idées, qui enseignerait des recettes faciles pour accumuler de l'argent : industries n'exigeant aucun capital, procédés de fabrication peu connus, petits travaux à domicile, agences d'inventions neuves, ventes de livres hors commerce, et mille autres secrets de fortune sûre et rapide. Mais il songeait aussi à l'énorme foule des gens qui passent isolés dans la vie, faute d'amitiés et d'associations utiles ; à la masse des cœurs, jeunes ou vieux, aspirant à trouver des compagnons ou des compagnes. Les mettre en relation à travers la distance, exciter les ondes électriques qui rapprocheraient leurs sympathies, ce serait un bienfait public. Et c'est ici que se montrait la nouveauté de l'entreprise. Lui-même ne courrait aucun risque : le débit public, les

annonces, supporteraient exclusivement cette feuille. Tous ces aspirants à l'amour ou à la fortune auraient à payer vingt-cinq sous pour l'insertion de leur requête ou pour la publicité faite à leurs projets. On n'imprimerait chaque numéro qu'après s'être assuré de la somme requise. Les dames pourtant seraient exemptes de tout paiement, car elles seraient l'appât majeur qui amorcerait les affaires. Leur désir exprimé d'entretenir des relations ferait affluer les réponses masculines payantes. Et cet appel, cette fois, ne s'adresserait pas uniquement aux noirs : il admettrait toutes les races et tous les pays. La revue porterait le titre : « L'Échange Universel ».

– Mais, objectait Fanny, qui est-ce qui lira ta revue ?

– C'est simple : tous les échangistes auront droit à un numéro ; et le reste de l'édition s'écoulera dans des dépôts établis dans toutes les grandes villes.

– Et comment vas-tu recruter tant de cœurs incompris ?

– Encore simple : pour commencer, je prends



dans les listes du téléphone quelques centaines de noms de demoiselles ou dames vivant seules ; j'en emprunte encore plus aux adresses de retour des lettres que je manie au bureau de poste. Et à toutes ces personnes j'envoie des prospectus leur offrant mes services gratuits. Songe aux avalanches d'adhésions qui me viennent de tous les côtés !

– Hum ! et parfois quelles adhésions ! Mais enfin ces services gratuits...

– Je sais, je sais, ne me donneront rien. Cela veut dire que le premier mois je n'aurai à compter que sur les annonces de commerce : mais le courant une fois établi...

– Tu as sûrement des idées, mon garçon, dit Fanny, caressant l'épaule de son poète. À force d'en essayer, tu finiras par en trouver une bonne !

Mais elle commençait d'en douter, et cette désillusion lui causait une sourde tristesse.

## XXIII

Ce fut à peu de temps de là que Monsieur Lewis mourut. Linda le trouva un matin refroidi, et déjà raidi, sur le parquet près de son lit. La paralysie de ses membres s'était portée au cœur.

Toute la famille en reçut un choc douloureux. Les jeunes gens avaient toujours admiré la haute culture, la calme sagesse de leur père et lui étaient vivement attachés. Pour Fanny, elle perdait en lui le dieu de son enfance, l'ancien maître jamais renié. Elle le pleura amèrement, même à cette heure qu'il lui laissait des souvenirs cruels. Mais elle eut peur cette fois d'affronter les figures hostiles qui l'accueilleraient à son cercueil. Frank fut chargé de porter à Greenway l'hommage suprême de la famille. Par un hasard étrange il y rencontra Bob, le frère vagabond, que ses courses avaient ramené en passant au village natal. Il était grandi, tout en muscles, et rompu

aux fatigues. Il ne se plaignait ni des hommes ni des choses. Il était devenu un de ces êtres hors le monde et dégagés de ses soucis, qui errent sans but, sans trêve et poussés par leur sort. Rien ne put le décider à se fixer près de ses frères ; mais il remit à Frank, pour sa maman, une coquille rare et quelques pépites d'or qu'il avait ramassées dans une rivière de l'Idaho.

## XXIV

Georges était, des trois fils, le seul qui quelquefois gardât envers sa mère des apparences de réserve. Des autres elle savait tout, et ils lui ouvraient toute leur âme : Georges, malgré ses façons toujours affectueuses, semblait avoir une vie secrète où elle ne pouvait pénétrer. Il ne lui disait pas avoir changé d'emploi ; mais elle savait qu'il s'était joint aux musiciens d'un orchestre de jazz. Il ne lui versait plus ses gages intacts, comme autrefois. Il rentrait tard le soir, et ne donnait que des explications vagues. « Quelque bonne amie, mon fiston ? » lui disait doucement Fanny. – « Ne m'en demande pas trop, maman, répondait-il ; je ne suis plus un enfant ; je fais comme tous les autres. »

Un soir, vers les neuf heures, Fanny se trouvait seule, occupée à ranger les ustensiles de sa cuisine, quand elle entendit dans la rue un bruit

inusité, comme celui d'une lourde voiture, mêlé à des éclats de voix. Elle crut à un embarras de circulation quelconque et ne s'en préoccupa guère. Mais presque au même instant Madame Rollins dégringolait de son étage et frappait à sa porte à coups précipités.

– « Savez-vous ce qui se passe. Madame Lewis ? » s'écria-t-elle, toute en émoi. – « Ma foi non, dit Fanny, qu'est-ce qui se passe ? » – « La police fait une rafle chez Madame Sidney ! »

Elles s'empressèrent à la fenêtre, et furent aux premières places pour suivre les détails du plus pitoyable spectacle. La voiture de patrouille était stationnée en face, barrant à moitié la rue étroite. Une foule l'entourait déjà, haletante et pressée, tenue en respect à grand'peine. Et, aux bras de cinq policiers, cinq jeunes femmes, les cheveux au vent, se débattaient sur le trottoir, protestant à grands cris et résistant de toutes leurs forces, leurs talons pointus s'acharnant sur les tibias de la loi, tandis que, une par une, elles étaient poussées dans la boîte. Puis, rentrés un instant, les agents reparurent, escortant trois hommes plus

tranquilles et qui ne s'épanchaient qu'en imprécations vigoureuses. Ceux-ci s'empilèrent à leur tour dans l'étroite cellule, et l'auto s'éloigna rapidement au milieu des exclamations agitées et de la tension générale.

– Ça devait arriver ! dit Madame Rollins. Il y a trop longtemps que Sidney faisait ce commerce.

– Je ne m'en suis doutée moi, dit Fanny, qu'il y a huit jours. Ces pauvres filles, tout de même, c'est raide pour elles !

– Et qui travaillaient, après tout. Et une avec un bébé dans les bras !

– Qu'est-ce qu'on va leur faire ? s'enquit Fanny.

– Oh ! elles vont s'en tirer avec une amende, excepté la patronne peut-être qui pourrait avoir ses six mois. Mais la maison va être fermée. Et les hommes, à propos, en avez-vous reconnu aucun ?

– Non, on ne les voyait pas de face. Seulement l'un des trois avait l'air tout jeune.

– Je vous laisse, dit Madame Rollins ; je vais

aller crier ça à Irène qui, pour sûr, n'a rien entendu.

Fanny, demeurée seule, se rappela l'occasion récente qui l'avait mise en relation avec ce monde périlleux. Ainsi c'était là une de ces « maisons » dont on parlait tant ! Et ce John, qu'elle avait « amusé », il était bien sûr un des trois qu'avait emmenés la patrouille ! Elle frémit en songeant que, l'autre, jour, elle aurait pu elle-même être prise avec lui et verrouillée dans cette cage ! « Pourtant, s'il n'en faisait jamais plus qu'avec moi ! »

Elle s'assit et se mit à coudre en attendant le retour de ses fils. Édouard, puis Frank, rentrèrent et furent surpris d'apprendre la razzia qui venait d'avoir lieu. La soirée s'avavançait. « Georges tarde bien », remarqua Fanny. — « Vous savez, dit Édouard, que cela lui arrive. Inutile de l'attendre : il retrouvera bien son nid. » Fanny voulait veiller, mais ils l'entraînèrent à sa chambre, où elle s'endormit péniblement, encore hantée de la scène de la rue.

Le lendemain matin, son premier acte fut de

frapper à la porte de Georges. Mais bientôt elle poussa un cri : le jeune homme n'était pas rentré ! Elle se hâta d'éveiller les deux autres. « Dieu ! gémit-elle, que lui serait-il arrivé ! » Ils échangèrent un regard soucieux, craignant d'avoir deviné, peut-être. « Maman, dit Frank, il se peut bien qu'il ait travaillé toute la nuit. Je vais de ce pas m'informer ; ne vous faites pas de mauvais sang. » Mais Fanny restait atterrée, imaginant les pires malheurs.

La matinée passa, chaque minute accroissant son inquiétude. Enfin sur les onze heures, de son poste anxieux à la fenêtre, elle aperçut l'enfant prodigue qui tournait le coin de la rue. Apparemment il était sain et sauf. Mais il n'était pas seul : à ses côtés marchait une femme avec un enfant dans les bras !

Fanny en fut intriguée et surprise ; mais la joie dominait toute autre pensée. Elle alla vers la porte et se tint toute prête à ouvrir. L'instant d'après paraissait Georges, et près de lui se tenait Célia, une des filles qu'elle voyait sortir de chez Madame Sidney, qu'elle avait vues la veille



traînées par les ergots ! Et elle la reconnut pour une des invitées de son party.

Georges semblait gêné, abattu. Mais l'attitude de la jeune fille ne dénotait rien de pareil. Ses cheveux encore en désordre encadraient une tête ronde, assez pure de lignes, mais défiante et obstinée. Elle se portait toute droite, l'allure insouciante, soutenant son bébé d'un bras comme un colis quelconque, et explorant des yeux l'intérieur du logis.

– Maman, dit Georges, vous savez ce qui m'est arrivé. Je reviens de la cour où j'ai eu à payer l'amende. Je sais que ce n'est pas beau, mais ce qui est fait ne peut se défaire. Et voici Célia qui ne connaît personne et n'a pas un coin où aller. Je voudrais que vous la receviez pour un temps : c'est une amie à moi.

Cette révélation, cette requête, tombaient sur l'âme de Fanny comme un double coup de massue. Elle voyait s'éclairer la suite de pièges qui avaient captivé son fils et l'avaient finalement conduit à cette impasse. Et il lui fallait à l'instant prendre une décision difficile et qu'elle sentait

pleine de dangers.

– Ces damnés cops, dit Célia, n'ont pas pu nous laisser tranquilles ! Une fille n'a pas, à ce qu'il paraît, assez de peine à gagner sa vie !

Fanny les contemplait tous deux, si aveuglément jeunes, désespérés et rejetés, mendiant son secours malgré leur hardiesse factice. Sa pitié se tendait, ardente, vers son fils ; à cause de lui elle plaignait l'autre, qui cependant lui faisait peur.

– C'est bien, entrez, dit-elle.

Comment cela tournerait-il ? Elle n'osait y penser. Mais elle suivait, comme toute sa vie, l'appel de son cœur.

– Nous avons une chambre vacante, Célia, reprit-elle. La voici ; mettez-vous à l'aise avec votre bébé.

– Gosh ! c'est *swell* ce que vous faites. Madame Lewis, dit Célia, Georges m'avait bien dit... Mon chéri, veux-tu venir m'aider à m'installer ?

– Merci, maman, dit Georges en embrassant sa

mère ; et il suivit Célia dans la chambre. On entendit l'enfant geindre quelques minutes, puis il s'apaisa.

## XXV

Cette nouvelle présence mettait dans la vie de la maisonnée une complication imprévue et sérieuse. Adieu à l'intimité absolue qui y avait régné, à l'unique attention accordée à la mère, à l'atmosphère égale qui entourait ces existences ! Une étrangère avait pris place à ce foyer enclos, en partageait les privilèges. Célia, dès le premier jour, y avait imposé sa personne bruyante et ses façons hardies. Elle parlait haut, à tort et à travers. Elle faisait sien tout le logis, que son bébé emplissait de ses exigences. Elle envahissait la cuisine pour ses popotes et ses lessives. Tout en rendant quelques services, elle en réclamait encore plus. Son emprise sur Georges semblait sans limites. Ses frères voyaient d'un mauvais œil la sujétion qu'il subissait. « Il ne va pas au moins, disaient-ils, s'en amouracher pour de bon ». Mais eux-mêmes trouvaient Célia engageante et de belle humeur. Elle leur distribuait des œillades et

des sourires. Ils finissaient par trouver un charme à sa présence dans la maison.

Seule Fanny était incapable d'accepter sans souci cette situation équivoque. Oui, elle eût consenti, pour le bien de son fils, à s'effacer devant cette fille, comme elle avait fait pour Martha : mais n'était-ce pas plutôt concourir à sa perte ?

– Georges, lui dit-elle un jour, parle-moi sérieusement. Cet enfant, est-ce le tien ?

– Maman, à dire le vrai, je ne sais trop, mais je ne le crois pas. Célia n'en sait rien elle-même.

– Alors aucun devoir ne t'engage à cette fille ? Tu peux la laisser libre et reprendre ta vie ?

– Sans doute, maman, mais je l'aime bien : je ne peux pas la plaquer comme ça. Quand elle aura une place ailleurs...

– Eh bien, fils, aide-la donc à se trouver une place. Personnellement tu sais, elle me revient assez, mais je m'inquiète de l'avenir.

Célia, quelques jours après, et sans doute à la suggestion de Georges, proposait un plan à

Fanny.

– Ne croyez pas, chère dame, dit-elle, que ça me chausse de ne rien faire. Je voudrais pouvoir travailler et ramasser un peu d'argent. Mais le puis-je avec ce marmot ? Voyez-vous un moyen que je sois libre ? Je ne sais s'il serait possible que vous en preniez soin. Je vous paierais ce qu'il faut, comme de juste, et ma pension en plus.

Fanny vit d'un coup d'œil ses journées prisonnières, cette servitude des jeunes enfants, qu'elle avait crue finie, lourdement replacée sur ses épaules. Un frisson de dégoût la secoua. Mais n'était-ce pas l'unique moyen d'aider Célia à se libérer en libérant son fils ?

– Ce ne serait pas pour très longtemps, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Je l'espère bien, dit Célia. Mais en tout cas vous auriez ma pension...

– C'est que, reprit Fanny, nous ne sommes pas trop prêts à recevoir des pensionnaires. Mais vous méritez bien un coup de main en attendant. Prenez quelque travail : j'aurai soin de votre

petit. Et pour l'argent nous nous arrangerons, allez.

Célia eut bientôt trouvé un emploi au dehors, dans un restaurant, disait-elle. Ce qui est sûr, c'est qu'elle quittait la maison chaque matin, n'y rentrait que le soir, et qu'elle ne semblait manquer de rien. Fanny était surprise de voir dans quelles toilettes elle se rendait à son travail, et les robes neuves qu'elle étalait. Elle affichait aussi des manières plus libres, dont les garçons, dans les soirées, s'amusaient sans y voir malice. Elle organisait avec eux des parties de cartes ; ensemble ils fumaient des cigarettes, échangeaient des taquineries, et parfois riaient aux éclats de quelque mot prononcé à mi-voix.

Le jour, tout le monde s'envolait. Fanny restait seule avec l'enfant, et de tristes pensées lui venaient de son nouveau rôle : — une sourde jalousie, parfois, de cette jeunesse qu'elle voyait s'ébattre et dont elle était retranchée. Car elle était comme eux pleine d'exubérance et de sève ; elle eut su, mieux qu'eux tous, être folle, sans contrainte ! Mais elle berçait l'enfant d'une autre,

et lui chantait, de sa voix toujours pure, cette « Horloge de Grand-père » qui avait endormi les siens.

*Elle l'a vu naissant,  
Elle l'a vu jeune homme ;  
Tous ses bonheurs, toutes ses peines,  
Elle les a comptés, tic, toc, tic,  
Comme les partageant, tic, toc, tic,  
Aussi diligente au labeur  
Que les battements de son cœur,  
Tic, toc. tic, toc, tic.*

Alors Monsieur Lewis, Linda, Greenway, revenaient habiter son souvenir ; et son enfance perdue, et toute sa jeunesse comprimée.

– Maman, lui confia Frank un jour, ce n'est pas pour dire, mais cette Célia est un type. Elle se moque du tiers et du quart ; elle va de l'avant sans voir ni ciel ni terre. Georges ne sait pas quel métier elle exerce, mais je l'ai découvert. Elle danse au cabaret du « Merry Africa » ; et, vous



savez, c'est un trou pas bien respectable. Moi, ça ne me fait rien, mais c'est Georges !... Et puis, remarquez-le, elle nous aguiche, Édouard et moi. Ce serait beau si elle nous brouillait tous ! Pour moi, il n'y a pas de danger, mais c'est Édouard !... je voudrais qu'elle nous laisse tranquilles.

– Va, je le voudrais plus que toi, mon garçon, soupira Fanny, mais je n'ose... Ayons encore un peu de patience.

Cela dura deux mois. Cela dura jusqu'au matin où Fanny, levée de bonne heure, aperçut Édouard se glissant hors de la chambre de Célia.

Elle fut d'abord trop saisie pour parler, même pour se mouvoir. Puis reprenant ses sens, elle gagna vivement l'abri de la cloison et laissa son fils disparaître sans l'avoir vue. Quand ils furent tous levés, elle les servit comme à l'ordinaire, sans laisser percer aucun trouble, et les vit tour à tour partir pour leur travail. Alors elle attendit que la jeune fille ouvrît sa porte.

– Célia, je regrette, dit-elle sans préambule, mais il va falloir nous quitter. Vous ne pouvez

rester ici.

– Quoi ? Qu’y a-t-il ? dit Célia. Quelque cop après moi, encore ?

– Non, mais les cops ne vous ont rien appris. Vous ne savez pas comment agir envers ceux qui vous veulent du bien.

– Bon ! qu’est-ce que j’ai fait de travers ? Puis, devinant la cause de ce reproche : « C’est ma faute, peut-être, dit-elle, si vos garçons s’éprennent de moi et me courent après à toute heure ? »

– C’est très mal, dit Fanny, de vous amuser, comme vous faites, d’eux et de bien d’autres.

La fille se dressait maintenant, insolente et moqueuse :

– Ah ! je m’amuse d’eux, n’est-ce pas ? Eh bien, je fais comme vous, Madame Lewis. Avec John, vous vous souvenez ? Vous croyez que je ne sais rien de vos petites sourdines ; mais Madame Sidney m’a tout dit. Et moi, par Dieu, je le dirai à Georges ; je le dirai à qui voudra l’entendre ! Ah ! vous n’êtes pas meilleure que

les autres, allez ! Et bien sûr, je vais vous quitter, et tout de suite encore !

Elle fit claquer sa porte, laissant Fanny dans une rage désolée. Elle sortit au bout d'un quart d'heure, portant d'un bras le bébé pitoyable et de l'autre un paquet contenant ses nippes ; et sans un mot d'adieu elle s'engagea dans l'escalier.

Ce soir-là, Fanny attendit Georges en vain. Aussitôt hors de la maison, Célia était allée à sa recherche. Georges l'avait suivie dans un étage loué par elle. Le lendemain un billet de lui annonça à sa mère la décision qu'il avait prise. À travers des reproches voilés elle crut sentir la calomnie à laquelle il avait cru. Il se disait toujours attaché à elle, mais résolu à conduire sa vie et à la partager avec celle qu'il aimait.

Édouard et Frank, successivement, tentèrent de l'ébranler, mais inutilement. Fanny elle-même, n'y tenant plus, alla sonner à son logis, prête à combattre, prête à supplier. Mais Célia, qui se trouvait seule, la vit venir et lui ferma sa porte.

## XXVI

Cette seconde fuite d'un de ses fils laissait au cœur de la jeune femme une cruelle blessure. Elle en pleurait toute seule, et sa gaieté accoutumée faisait place à une sourde mélancolie. Édouard n'avait rien su de la part personnelle qu'il avait prise à ce désastre. Sa mère, craignant de l'attrister, en avait gardé le secret et l'entourait, pour le sauver, d'attentions plus tendres. Elle travaillait résolument à l'aider dans son entreprise, voyant trop clairement les conséquences de la défection de Georges. Frank restait pour l'instant le seul soutien de la famille ; quand Édouard pourrait-il joindre son aide au sien ? Elle se forçait à classer des annonces prometteuses et des invites sentimentales, à dépouiller de longs courriers venus de partout, même de l'Autriche et de l'Australie, encore mue par une étincelle d'espoir que « l'idée » pourrait réussir.

Mais Fanny était triste. Ses voisines remarquaient la barre de souci à son front ; elles en connaissaient toutes les causes.

– Vous n’êtes plus la même, pauvre âme, lui dit un jour Madame Rollins. Il faudrait essayer de secouer tout cela. À votre place je sais bien comment je m’y prendrais.

– Dites-le-moi vite, de grâce ; vous n’imaginez pas que je porte ça pour mon plaisir.

– La religion, Madame Lewis, c’est le refuge en tout. Prenez la religion, vous verrez ce qu’elle vous fera.

– Mais, dit Fanny, Dieu sait que je le prie chaque jour.

– Sans doute, mais vous le priez de trop loin. Vous pouvez l’avoir tout auprès et lui parler comme je vous parle. Dernièrement, vous savez, un prodige s’est passé : la descente parmi nous du Père Divin lui-même.

– Le Père Divin ? Ah oui, quelqu’un m’en a parlé, mais je n’en sais pas long. Et je croyais que c’était à New-York.

– C'est aussi à Boston, dit Madame Rollins. J'ai assisté moi-même à l'ouverture du paradis et reçu la bénédiction du Père.

– L'ouverture du... ? Cela promet. Mais expliquez-moi donc ce qu'est un paradis ?

– Un paradis, bien quoi, c'est les anges autour du Seigneur, prêts à obéir à ses ordres, et tous les saints à la grande table qu'il a dressée pour eux, et chantant des cantiques dans l'abondance et dans la joie.

– C'est très bien, dit Fanny, mais cela se trouve-t-il en dessous des nuées ?

– Cela existe à votre porte, pas plus loin que l'avenue Colomb. C'est merveilleux, Madame, simplement merveilleux. Il y a déjà cent trente-huit anges. Et si vous voyiez les repas qui se servent dans cette salle ! Ouverts à tous, sans un sou à payer ! Et quand le Divin Père paraît pour bénir le manger, les alléluias qu'il reçoit, et les actions de grâces ! Et le Père conversant avec les frères et sœurs, pas plus fier ni gourmé que le dernier des hommes !

Un simple étranger eut pu croire Madame Rollins hallucinée, imaginant de fantastiques légendes. Mais elle ne décrivait que ce qu'elle avait vu, ce qui était connu de tous. Un être surhumain, dont personne ne pouvait tracer les origines, était apparu ici-bas, porteur d'une révélation nouvelle ; incarnation du Père céleste, répandant sur sa route la paix et le salut ; visible Providence, pourvoyant aux besoins de l'âme et du corps, et ne laissant périr aucun de ses enfants. Son culte, d'abord obscur, s'était vite répandu, non seulement parmi les noirs mais chez des croyants d'autres races, tous ensemble groupés dans la même foi fervente.

Georges Baker pouvait être un ancien jardinier, manœuvre et homme de peine, né on ne savait où, et qui, à vingt-cinq ans, conduisait une classe du dimanche dans une salle de Philadelphie, errant de là en divers lieux, étonnant les esprits par sa doctrine extravagante, déclaré « lunatique » par une cour de la Géorgie. Mais ce n'étaient là que des signes de sa haute mission. Jésus aussi avait eu un métier, avait prêché sur les chemins, avait subi les

persécutions humaines. Maintenant l'envoyé d'en haut triomphait : sa prédication attirait les foules. D'abord à Sayville, dans Long Island, puis à Harlem, il avait établi des branches nombreuses de son « royaume ». Dans chacune résidaient des « anges », saintes femmes choisies par lui, qui lui apportaient tous leurs biens, et dont il assurait dès lors la subsistance. Toutes changeaient leurs noms, s'appelant désormais Foi, Douceur, Archangèle, Encens, Hosanna, Pur Amour, et autres étiquettes mystiques. Elles aidaient le Maître Suprême à trouver des emplois pour une multitude de chômeurs, des gîtes pour les gens sans abri, à servir des repas gratuits pour la troupe d'indigents qui se pressait à leurs réfectoires. Elles échangeaient en toutes rencontres leur mot d'ordre prescrit : « La paix ! c'est merveilleux ! » et en faisaient une devise sacrée. Le Divin Père passait d'un paradis à l'autre, semant la bonne nouvelle, bénissant les mets et les hôtes, et recevant partout des acclamations de délire. Parfois des processions l'escortaient par les rues, refaisant les triomphes du Christ, et les boulevards résonnaient de cris et



cantiques. L'autorité s'était émue, avait voulu empêcher ces cortèges. Un juge s'était trouvé pour imposer au Père une amende de cinq cents dollars. Mais quatre jours après il succombait à un foudroyant anévrisme : punition évidente de son action impie. Depuis on respectait le tout-puissant prophète : même les railleurs devaient admettre ses bonnes œuvres. Le maire de New-York, en tournée d'élection, avait fait son éloge public. Mille acres de terrain venaient de s'ajouter aux possessions du culte. Des ateliers de confection, des salons de coiffure, des magasins, des fermes, en plus de deux journaux, contribuaient à ses revenus. Le Père, d'ailleurs, se refusait à rien posséder en son nom : son règne n'était pas de ce monde. Tous les titres des biens étaient assignés à ses anges (dont une, hélas, l'avait trahi, et, gardant le magot, s'en allait proclamant qu'il n'était qu'un « sacré bout d'homme »). Maintenant des « cieux » fonctionnaient dans nombre d'états, et on en comptait une centaine. Ils s'étaient répandus en Angleterre, en Suisse et jusqu'en Australie. Le dernier établi, celui de Boston, était en pleine

voie de succès.

– Si vous voulez. dit Madame Rollins, je vous conduirai à une assemblée. Le Père doit être ici dans une quinzaine. Ayez foi : il essuiera tous vos chagrins comme on souffle un grain de poussière.

– Je le souhaite, dit Fanny, et merci de votre offre aimable.

Elle n'était pas bien sûre d'un si beau résultat. Pourtant sur le chemin du « paradis » où l'entraînait sa bonne voisine, son cœur était saisi par une sorte d'attente. Elle eût tant voulu voir se fondre les brumes qui l'entouraient et surtout voir se dissiper leurs causes !

Le lieu des assemblées était une vaste salle qui avait servi autrefois d'entrepôt à une mercerie. Une estrade surélevée la dominait au fond ; de longs rangs de planches peintes supportées par des chevalets en occupaient le centre, avec, sur les côtés, deux nefs étroites garnies de chaises. Autour des murs se déroulaient deux larges inscriptions : « Vous m'avez préparé une table au défi de mes ennemis. » – « Exaltez le Seigneur, de qui procèdent tous les biens. » Elles étaient

coupées çà et là de banderoles et d'emblèmes.

Quand les deux visiteuses entrèrent, trois cents personnes occupaient déjà les banquettes qui longeaient les tables. Les couverts s'étaient étalés, simples mais reluisants ; et les anges circulaient, apportant des soupières fumantes qu'elles déposaient à intervalles égaux. Les conversations bourdonnaient, animées et joyeuses ; mais les yeux se tournaient souvent vers une porte drapée qui donnait sur l'estrade. On sentait l'attente anxieuse de quelque chose ou de quelqu'un. Fanny et sa voisine avaient pris des places à l'écart et commencé d'observer la scène, quand un grand mouvement se fit. Tout le monde se tut à l'instant et se leva d'un seul ressort. En même temps la porte s'ouvrit, et le Père Divin apparut.

Ce fut alors un pandémonium sans frein. De tous les bancs retentirent les cris : « La Paix ! c'est merveilleux ! » joints à un croisement d'applaudissements, de bienvenues, de louanges exaltées ou tendres proférées sous l'inspiration du moment : « Gloire au Père Adoré ! Salut au Roi Seigneur ! Qu'il est charmant ! Qu'il est

prodigieux ! » Tandis que les mains se tendaient, agitées et priantes.

Le Père s'avança sur l'estrade et pendant une minute laissa monter cette ovation. Puis il fit un signe de la main et de nouveau le silence régna. Fanny le vit alors immobile et en pleine lumière.

C'était un homme de petite taille, aux formes solides et trapues, portant légèrement ses cinquante ans sonnés. Rien dans ses traits ni dans ses allures, ne dénotait l'être surnaturel : on était tenté malgré soi de justifier l'ange renégat. Si la divinité s'incarnait en lui, elle avait choisi pour son moule un type de l'humanité la plus simple et la plus commune : et c'était sans doute un des traits qui lui gagnaient les multitudes. Son crâne arrondi était chauve ; sa figure n'avait rien de frappant ni de solennel ; un bon sourire l'éclairait, d'où la hauteur, la vanité étaient également absentes : le sourire de quelqu'un qui prend part à une fête familiale. Seuls ses yeux, d'un brun clair, gardaient en leur douceur comme le reflet d'un lointain rêve ; mais il n'y luisait nul éclat dominateur ou hypnotique. Sa démarche

massive n'affectait aucune majesté. C'était un Dieu naïf et bon enfant, à l'image de ses créatures, les visitant, leur épanchant ses dons, accueillant leurs hommages comme une juste dette, satisfait de lui-même et de son univers.

Il parla, avec une autorité tranquille, en phrases qui tout d'abord paraissaient n'avoir aucun sens. Elles semblaient s'adresser à l'âme sous-consciente plutôt qu'aux domaines de l'esprit. Il inventait de toutes pièces des mots barbares qui confondaient le dictionnaire. « Anges et enfants, commença-t-il, vous avez crié ma devise. Dites-la encore : « La paix ! » (Tous répètent en clameur : « La paix, c'est merveilleux ! ») Et maintenant écoutez ceci : ma mission est celle de l'Esprit. L'esprit céleste est parmi vous. Il est non seulement matérialisable et visualisable : il est matérialisé et visualisé. Et je vous dis qu'en plus il est extériorifié et intemporié ! Croyez en lui : il vous apporte la douceur consolante et la relaxation supermentale des enfants de Dieu : aussi l'aide grandiose à vos nécessités. Anges, avez-vous préparé une table à ceux qui me servent ? (« Oui, notre Père » – et,

de la foule : « Amen. Alleluia ! ») Que tous aient à manger et bénissent mon nom. Chantez, réjouissez-vous, soyez heureux dans le Seigneur ! »

Ce fut alors une explosion de gaieté, de rires, pendant que les hôtes s'asseyaient et dégustaient la soupe appétissante. Puis les anges reparurent portant de grands chaudrons ; et les assiettes se remplirent de larges portions de poulet et de pommes de terre : les « Hosannas ! », les « Père, merci ! » se croisant en un paroxysme. Le Dieu bienfaisant présidait à l'extrémité d'une des tables et gracieusement versait le café dans les tasses et goûtait aux mets apportés.

Fanny et son amie avaient eu l'intention de rester simples spectatrices ; mais un ange, les remarquant, était venu leur faire des instances si aimables qu'enfin elles s'étaient attablées et prenaient leur part du festin. L'âme chaleureuse de la jeune femme subissait peu à peu l'influence de cette scène et se laissait gagner à son enthousiasme. Elle criait comme les autres : « La paix, c'est merveilleux ! » et pour l'instant

oubliait ses inquiétudes.

Quand le bruit mourant des couteaux annonça la fin du repas et que la satiété eut amorti les langues, le Divin Père se leva de nouveau.

« Remerciez maintenant, dit-il, le Dispensateur de tous dons. (Grâces, notre Père ! Alléluia !) Vous savez maintenant que je nourris les miens. Combien êtes-vous ici ? (trois cents !) Avez-vous eu assez de poulet ? (Oui ! Oui !) Assez de pommes de terre ? (Oui ! Oui !) Qu'avez-vous payé pour cela ? (Rien ! Amen ! Hosanna !) C'est par la divinification de l'humanité sursanctifiée que je vous nourris. (Vous l'avez dit, Amen !) Rappelez-vous que la paix est douce. (La paix est douce, si douce !) La paix est admirable et cent fois admirable. (Cent, mille, dix mille fois admirable !) Je reviendrai bientôt, n'oubliez pas ! [Ici tous les cris confondus : « La paix ! Merci ! Gloire soit rendue ! Père chéri ! Est-il beau ! Est-il grand ! Est-il miraculeux ! » Et les bras s'agitaient, les corps se trémoussaient ; des couples s'empoignaient au hasard et tournoyaient en un

délires.

Le Père, avec un adieu de la main, avait dérobé sa vision. La porte se referma sur lui.

Fanny restait pensive, sa tête encore tournante de cette mêlée, ses oreilles pleines de ses échos, et son être en gardait une secousse intime. Ce qui l'avait frappée surtout, ce n'était pas la personne du thaumaturge, mais la foi triomphante et assurée de ses fidèles, leur joie exultante et contagieuse, cette paix qu'ils proclamaient et qui brillait sur leurs visages.

Quand ils furent dans la rue : — « Qu'en pensez-vous ? » dit Madame Rollins.

— Je pense, dit Fanny, que cela fait du bien à voir ; et ce qui fait du bien doit venir d'en haut.

— Mais ne croyez-vous pas avoir vu Dieu lui-même ?

Elle eut répondu oui, peut-être ; mais l'ombre de Monsieur Lewis et de ses leçons la retint.

— Je ne suis pas toute prête, dit-elle, à adorer le Divin Père, mais je le remercie de m'avoir



consolée. Et merci à vous-même, voisine. Venez me dire souvent : « La paix, c'est merveilleux ! »

## XXVII

La nouvelle entreprise d'Édouard avait d'abord grandi rapidement. Il avait jugé de l'attrait qu'offrirait son alliance originale du sentiment et du commerce. Les annonces maintenant s'y pressaient à côté des appels de correspondances dispersés. « Un inventeur de l'Iowa offre en vente son ingénieux instrument pour ouvrir les boîtes à conserves. » – « Une jeune fille des Basses-Pyrénées, instruite, affectueuse, désire correspondre avec un jeune Américain distingué, sachant le français. » – « On demande des agents pour la vente d'une machine à repriser les bas. » – « Un noble russe, parlant sept langues, ruiné par la révolution, voudrait faire connaissance avec une dame ayant quelques moyens. » – « Les collectionneurs de timbres-poste trouveront avantage à s'adresser au soussigné. » – « Une institutrice de Berlin désire, par un échange de lettres, se perfectionner dans

l'usage de la langue anglaise. » – « Voulez-vous être riches ? Distribuez ma découverte contre le choléra des poules. » – « Jeunes filles, écrivez-moi. Je suis un fermier sobre, industriel, honnête, et j'ai six cents dollars en banque. » – « Un peintre sans emploi souhaiterait du travail à restaurer de vieilles enseignes. » – « Une actrice belge, blonde, invite un jeune monsieur de seize à trente-cinq ans, de nature amoureuse, à lui écrire familièrement et à cœur ouvert. » – « La Compagnie des Frais Mortuaires assure à ses clients, et aux taux les plus bas, des funérailles décentes », etc., etc.

Édouard se sentait plein d'espoir et Fanny reprenait courage. Mais un soir, du courrier qu'elle venait de décacheter, elle détacha une lettre qu'elle tendit à son fils. Il y lut ce qui suit : « L'employé aux triages Lewis, numéro 504, est prié de se présenter demain matin, jeudi, au cabinet du directeur des postes, pour une matière qui le concerne. Stanwick. »

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien te vouloir ? dit Fanny.

– Quelque instruction pour le service, sans doute.

– Mais c'est la première fois, songeait-elle, qu'on le convoque ainsi. Elle en gardait une crainte confuse. Elle se rassura en voyant, au retour d'Édouard, l'expression sereine de ses traits.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle.

– Oh ! maman, rien du tout. Mais, tu ne croirais jamais : ces gens-là s'objectent à ma nouvelle revue ! Le directeur, à ce qu'il disait, avait été assiégé de plaintes. Une veuve de soixante ans avait été scandalisée de recevoir un de nos prospectus : « Et où ont-ils pigé mon nom ? » demandait-elle. Une autre, sur la foi d'une de nos annonces, avait envoyé un dollar pour dix verges de soie fine, et prétendait n'avoir reçu qu'un écheveau de fil à broder. « Et, qu'est-ce que ces réclames, qu'il me dit, offrant en vente des livres interdits au public ? Et cette autre, d'un photographe, demandant des modèles « aux membres bien formés et aux idées très larges ? Un révérend ministre est venu me mettre ça sous

le nez ! » – « Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, je ne suis pas responsable de chacun de mes annonceurs : s'ils violent la loi, qu'on les poursuive. » – « Mais vous êtes responsable, m'a-t-il dit, se montant, du bon nom de nos employés. Je vous ai déjà averti d'avoir à cesser ces sornettes. Ou vous allez y couper court, ou vous pouvez vous regarder comme congédié du bureau. » Est-ce assez tyrannique ? Alors, tu comprends, je suis libre.

– Non, je ne comprends pas, dit faiblement Fanny.

– Comment donc ! Tu penses bien qu'entre mon entreprise en pleine croissance et un méchant petit emploi je n'avais pas à hésiter.

La mère écoutait, atterrée. Ainsi, pour cette aventure douteuse, Édouard avait sacrifié la carrière de toute une vie !

– Ne crois-tu pas, fiston, dit-elle, que tu aurais dû réfléchir ?

– Mais, maman, j'avais réfléchi. Il y a quelque temps déjà que je me sentais surchargé et

songeais à me consacrer exclusivement à *l'Échange*.

Discuter était inutile : le mal était irréparable. Fanny se retira précipitamment dans sa chambre, et cacha dans son oreiller les gémissements misérables qu'elle ne pouvait plus contenir.

## XXVIII

Quand elle se releva, une résolution ferme avait germé dans son esprit. En présence de cette catastrophe, elle ne voyait qu'un parti à prendre. Évidemment Édouard ne comptait plus, ne compterait jamais pour le soutien de la famille. *L'Échange*, malgré sa vogue, faisait à peine ses frais, pouvait faillir d'un jour à l'autre. Le brave Frank restait seul à pourvoir à tout, à se sacrifier pour tous. Cela, Fanny ne le voulait pas ! Elle reprendrait les servitudes qu'elle avait portées toute sa vie. Elle irait travailler n'importe où, à n'importe quoi. Elle prendrait sa part du fardeau, soulageant son dernier appui, comptant que son effort parviendrait à tenir ce qui restait de son foyer.

Elle s'était chargée du travail de classer les annonces de *l'Échange*. Elle les remettait à Édouard, qui les imprimait de confiance, sans

même les relire. Le lendemain elle glissa parmi la copie l'entrefilet suivant : « Une femme de couleur, d'âge moyen, travailleuse, obligeante, entendue au ménage, sollicite un emploi pour quelques heures par jour. Conditions à régler dans une entrevue. Répondez à F. L., aux bureaux de *l'Échange*. »

Elle voyait, quelques jours après, non sans un battement de cœur, son annonce figurer, inaperçue des siens, dans les colonnes de la revue.

Une semaine se passa sans rien lui apporter ; mais lorsqu'elle commençait à désespérer d'une réponse, une lettre marquée : F. L., au milieu d'une pile d'autres, vint la surprendre et faillit lui tomber des mains.

« Madame », y lut-elle fébrilement, « je pourrais employer la personne que vous décrivez. Je suis un homme vivant seul, ayant un travail de bureau, et j'ai besoin d'une ménagère pour mettre un peu d'ordre chez moi. Si vous voulez bien m'indiquer votre adresse, avec le jour et l'heure où je pourrai vous rencontrer, je passerai chez



vous dans l'espoir d'en venir à une entente. Donat Sylvain, 50, avenue Commonwealth. »

Fanny relut chaque mot de cette missive, joyeusement excitée de l'occasion qu'elle lui ouvrait, mais intriguée des points qu'elle lui laissait à éclaircir. Impuissante à garder pour elle l'émotion de sa bonne fortune, elle monta chez Irène, sa voisine du troisième, qu'elle trouva occupée à peigner sa noire chevelure.

– Lisez cela, dit-elle ; quelle impression ça vous fait-il ? Croyez-vous que j'aie une chance d'être engagée par ce monsieur ?

Irène parcourut le papier de son œil unique.

– Bien sûr, dit-elle, que vous avez une chance. Pourquoi vous aurait-il écrit ? Et il n'y a pas plus capable que vous.

– Mais je n'avais pas songé, dit Fanny, à travailler pour un homme seul...

– Ce sont ceux-là, n'est-ce pas, qui ont besoin de ménagères. Et c'en est un, croyez-le bien, qui n'est pas un homme comme les autres.

– Ah ! bah ! comment le savez-vous ?

– Je vois tout ça dans son papier. D’abord c’est un blanc, évidemment : vous ne croyez pas que les noirs habitent l’avenue Commonwealth ? Et c’est un gentleman : « Si vous voulez bien m’indiquer... » – « Dans l’espoir d’en venir... » Ah ! Ah ! cette sacrée politesse ; un autre aurait écrit : « En suite de votre annonce je vous attends avec vos brosses. » Il est au moins à l’aise : on ne loge pas dans ce quartier-là pour des prunes. Instruit, ça ne se demande pas : une écriture moulée ; et il vous dit qu’il a un travail de bureau.

– Est-ce tout ? dit Fanny en riant.

– Non pas : en plus c’est un Français.

– Un Français ! s’exclama Fanny. Cela lui semblait mettre en elle et cet employeur un abîme.

– Bien sûr : Sylvain, c’est un nom français. Dans un hôtel à Cleveland où j’étais chambrière, y avait un pensionnaire qui s’appelait comme ça. Mais ne vous frappez pas. Les Français, à tout prendre, ne sont pas pires que la moyenne.

– Après tout, dit Fanny, je m’en moque.

Travailler pour l'un ou pour l'autre, cela m'est bien égal.

## XXIX

Donat Sylvain, comme Irène l'avait deviné, et de plus de façons encore, n'était pas tout à fait « un homme comme les autres ».

Sa vie extérieure n'offrait rien d'anormal. Il était employé d'une maison d'éditions, chargé de l'illustration de ses livres. Il faisait à son compte des crayons de clients choisis. Mais qui eût connu son passé y eût trouvé l'empreinte d'une personnalité curieuse et le jeu d'un destin capricieux.

C'était une âme faite de contrastes : naturellement renfermée, repliée sur elle-même, et pourtant spontanée, large ouverte à la sympathie, cachant sous une froideur timide des élans vifs et chaleureux. Esprit avide, s'attaquant hardiment à tous les problèmes, mais étonné de ne pouvoir suivre les voies de tout le monde et d'aboutir toujours à des sphères isolées ; – cœur à

la fois faible et constant, prompt à s'éprendre, esclave ensuite de ses amours sans choix et de ses pitiés imprudentes ; sensible aux moindres meurtrissures, mais incapable de rancœur et de vengeance. Un caractère, en somme, mal adapté aux luttes, trop doux pour les violences de la vie : une victime désignée d'avance à tous les heurts d'un monde où seuls les durs, les agressifs, vont indemnes, butant les obstacles.

Après une enfance enclose et protégée, après une jeunesse emmurée dans des écoles austères, il s'était fait à lui-même une autre prison, fuyant par goût les sociétés, s'absorbant en ses études d'art ou en des recherches plus hautes qui ne l'avaient conduit nulle part. Il avait voyagé, il avait essayé des carrières diverses qui l'avaient tour à tour découragé ou dégoûté. Son existence en Amérique marquait une de ces étapes, qui paraissait, cette fois, définitive. Il en restait, à trente-sept ans, un artiste épris de beauté, mais un penseur désabusé, fixé dans un scepticisme tranquille, et un homme attristé d'avoir déjà subi l'expérience de plusieurs vies.

Plus que jamais, en ces derniers temps, il avait vécu à l'écart, nourrissant la douleur de sa dernière blessure. Cette compagne de trois années, qui l'avait captivé si absolument, en qui il avait cru d'une foi enfantine : pourquoi avait-elle un matin, sans émoi, sans regret visible, dénoué le fil d'or qui les unissait ? Que lui reprochait-elle ? Rien que lui-même : ses goûts méditatifs et ses instincts d'ermite ; tout le temps qu'il passait à parfaire des dessins, à crayonner des strophes ; son ignorance ou son dédain des conventions mondaines. Si elle l'avait aimé, qu'eût compté tout cela ? Mais elle était avide de mouvement et de plaisir. C'était une bulle qui voulait voltiger, mirer le soleil. Elle avait eu, comme lui, à suivre sa nature. Il la comprenait, l'excusait, et cela même rendait son renoncement plus pénible.

Depuis, dans son appartement de l'avenue Commonwealth, il s'était imposé une solitude complète. Il s'était acquitté lui-même des soins de son ménage et même de sa cuisine. Il avait balayé, épousseté ses livres, et ramassé ses bouts de cigarettes. Mais, après six mois de ce régime, il s'en trouvait fatigué, écœuré, et s'en voulait d'y

gaspiller ses heures. Il songeait au moyen de se soulager, tout en esquivant le danger de la femme ennemie car il se disait que jamais une autre femme ne le ferait souffrir. Il exilerait de sa vie ces sirènes cruelles. Il fuirait même le risque d'une servante : elle pouvait être belle, et la beauté lui tournait la tête.

C'est à ce moment qu'un numéro de *l'Échange Universel*, acheté par hasard dans un kiosque, lui avait suggéré une solution pratique. « Une négresse d'âge moyen », assumant ces corvées pour quelques heures chaque jour, c'était juste ce qu'il lui fallait ! Quarante ou cinquante ans, sans doute, et avec son instinct d'imaginer les choses, il se la figurait forte et rebondie, avec des traits grossiers dans une face moulée en pleine lune, marchant en un pesant roulis. Elle dirait « *Yassir ?* » et « *I does* », et rirait d'un gros rire qui secouerait ses chairs tombantes. Sans doute il ignorait les préjugés de race ; les noirs n'étaient pour lui que des hommes d'une couleur plus sombre : il les respectait comme les autres. Mais vus par le dehors, c'étaient des êtres dont le séparait tout un monde. Il n'avait jamais eu

d'occasion de les rencontrer ; des rapports intimes avec eux lui paraissaient inconcevables. Près de ce spécimen surtout il était sûr d'être tranquille !



### XXX

– C'est ici que demeure Madame Lewis ?

– Ici même, dit Fanny, qui depuis le matin attendait cette visite.

– Veuillez donc dire à votre mère, reprit Donat Sylvain, que la personne qui lui a écrit au sujet d'un emploi désirerait lui parler.

Il avait devant lui une femme brune, à la peau soyeuse, vive, légère, élancée, une jeune fille sans doute. Elle l'avait introduit et gracieusement lui offrait un siège.

– Ma mère ! songeait-elle, amusée ; ce n'est pas le premier qui s'y trompe. « Oh ! je n'ai plus ma mère, dit-elle tout haut... Je suis... »

– Ce doit être votre sœur, alors ?

– Cher Monsieur, ma sœur est très loin ; mais je devine qui vous cherchez : c'est moi qui suis Madame Lewis.

Elle s'attendait à un salut empreint de bienveillance, mais elle ne vit qu'un moue de surprise incrédule.

– Cela se peut-il bien, Madame ? C'est une femme d'âge moyen...

– C'est bien moi, croyez-le, et j'ai tout l'âge qu'il faut. Trente-six ans, est-ce assez ? Mon fils même dirige le journal où vous avez pris mon annonce.

Donat Sylvain l'examinait, encore mal convaincu, et voyant s'effondrer toutes ses prévisions.

– Vrai, on ne dirait pas, fit-il, embarrassé.

Il hésitait devant ce tour inattendu. Mais quelle différence, après tout, cela pouvait-il faire ?

– Enfin, Madame, ajouta-t-il, vous savez ce qui m'amène. Pouvez-vous prendre soin de mon appartement ?

– C'est un travail qui me connaît, dit Fanny en riant. J'espère bien en venir à bout.

Le son liquide de ce rire avait frappé Donat.

Jamais il n'en avait entendu de pareil. Mais cela importait si peu !

– Et combien d'heures par jour, demanda-t-il, faudrait-il pour cela ?

– Quatre ou cinq, cela dépend ; mais votre ouvrage serait bien fait.

Il restait incertain et cherchait vaguement un moyen de se dégager.

– Il faut que vous sachiez, dit-il, que je travaille chez moi, et ne puis être dérangé. Il faudrait éviter trop de bruit, d'allées et venues. Et puis, je suis un ours, j'ai un très vilain caractère. Je pourrais vous brusquer parfois sans le vouloir.

– Qu'à cela ne tienne, dit Fanny, vous ne m'entendriez pas plus qu'une souris. Et si vous étiez si méchant, vous ne le sauriez pas. Enfin, laissez-moi donc essayer une semaine : après ce temps nous nous connaîtrons mieux. Si vous êtes satisfait, vous me paierez... le plus possible.

Elle lui forçait la main : pouvait-il reculer ?

– Entendu, dit-il, résigné. Et venez dès demain, si rien ne vous empêche.

Donat Sylvain parti, Fanny courut de nouveau chez Irène.

– J’ai l’emploi ! j’ai l’emploi ! lui cria-t-elle. Mais ça va être difficile. Cet homme n’est guère avenant et n’a pas l’air du tout commode. Il ne faut pas que je tourne et que je fasse de bruit : ça le brouille, qu’il dit, dans son travail. Pourvu qu’il ne vienne pas se fourrer dans le mien !

– Est-il jeune ? Est-il vieux ? demande la curieuse Irène.

– Il est jeune et pas trop mal fait. Mais ça, vous comprenez, c’est mon dernier souci.

– Hum ! dit Irène, on a vu arriver des choses...

## XXXI

Les garçons prirent très mal l'annonce de ce projet que Fanny leur fit le soir même.

– Maman, dit Frank, vous auriez dû me consulter. J'étais bien capable de vous supporter seul : ça ne me coûtait pas du tout.

– Un peu de patience, dit Édouard, nous aurait tous remis à flot. Je sais que vous blâmez mon départ de la poste ; mais vous verrez bientôt que j'avais raison.

– Quatre heures par jour n'est rien, expliqua Fanny. Nous continuerons la même vie. Vos repas seront prêts comme d'habitude. Maud Olliver viendra dans la journée entretenir le feu.

Elle avait demandé à sa voisine Maud de lui rendre ce bon service, et c'était entendu entre elles.

– Mais avant, lui avait-elle dit, que je

m'absente si fréquemment, achevez-moi donc votre histoire. J'ai souvent pensé aux traverses qui ont dû vous amener ici.

Maud avait soupiré : « La fin de mon histoire, c'est comme un des coups de barre que je donnais au gouvernail et qui changeaient en un instant le cours de ma barge. Après quatre ans de vie heureuse, un jour que nous faisons, Dessie et moi, une escale à New-York, une lettre des Antilles lui arriva. Un de ses oncles venait de mourir et lui avait légué une petite plantation près du village de sa naissance. Je vis que cela le faisait réfléchir. Le soir venu il me dit : « Femme, je m'attendais à cela. Je m'étais toujours dit que, le jour venu, je retournerais à Bequia et y vivrais tranquille. Il n'y a pas de sens à s'échiner comme nous faisons. J'ai des économies, et on subsiste là-bas pour presque rien. On travaille aussi, mais on se sent libre. Je vais lâcher mon bateau et nous partirons, le veux-tu ? »

Vous pensez si je fus surprise, et même pas mal bouleversée ! Bequia à ce qu'il m'avait dit, c'était une île de rien du tout, une de trois cents

éparpillées sur la mer des Antilles, plus loin que la Havane et que la Jamaïque, en face des côtes du Venezuela ! Ça m'aurait plu d'y faire un voyage ; mais m'y enfermer toute ma vie ! Vrai, j'étais effrayée et je le lui dis.

– Bah ! qu'il me répliqua, c'est une affaire d'accoutumance : il s'agit de vivre là-bas comme font les gens du lieu. Mes amis me disaient : « Ne faites pas la folie d'aller vous perdre sur ce roc. La vie en ces pays est bien différente de la nôtre : vous ne pourriez la supporter. » Mais c'était mon mari, je l'aimais ; je me dis : « Je le suivrai où il ira, que ça me plaise ou non. »

Eh bien ! il a lâché sa barge, il a arrangé ses affaires, et deux semaines après nous étions passagers sur un vapeur qui s'en allait à la Guyane avec escale à l'île de Grenada : un trajet de neuf jours, avec du gros temps par endroits. De Grenada un second bateau nous conduisit à une autre île nommée Carriacou, puis à une autre encore ; et là nous dûmes fréter une simple barque à voiles pour la fin de notre voyage. Après treize jours entiers, par un soleil brûlant et une

mer aveuglante, nous étions devant Bequia.

C'était, de loin, bien joli à voir, ce bouquet de palmiers et de bananiers ; mais comme c'était petit ! On embrassait l'île d'un coup d'œil. Une montagne au milieu, toute verte, dont les versants penchaient jusqu'à la plage, c'était tout. Cette île, Madame, on en fait le tour en dix heures. Pas un bout de rivière, pas une source : seulement quelques puits donnant une eau saline, et l'eau de pluie qu'on recueille dans des citernes, dans des baquets, dans tout ce qu'on peut trouver. Mais des pluies, par exemple, il y en a ! Elles durent des mois entiers : et puis, on est des mois sans qu'il en tombe une goutte. Il n'y a, au fond d'une grande baie, qu'un seul moyen village : tout le reste c'est des plantations et des huttes clairsemées. Je n'en savais pas si long en débarquant ; mais je voyais trop bien que ce n'était pas New-York ni New-Bedford ! Enfin, j'y étais, je l'avais voulu, et Dessie était avec moi.

Sa mère nous accueillit avec mille amitiés. C'était une vieille femme noire, mais noire



comme le charbon, comme la suie, tellement que j'avais peur à la regarder. Nous nous installâmes chez elle en attendant une maison à nous. Pas de planchers et pas de lits ; nous dormions sur des nattes étendues sur la terre battue. Je connus bientôt de tout près la façon de vivre des gens. Tout le monde travaille dans les champs, à cultiver les yams, les noix de terre, la canne à sucre ; et l'on va cueillir les bananes, la cassave et les grosses boules de l'arbre à pain. Les hommes et les femmes s'y coudoient pêle-mêle, et vous pouvez penser ce qui s'ensuit : il y a plus de mariages faits dans les buissons qu'à l'église. C'est entendu d'ailleurs que les jeunes filles s'amusez comme elles l'entendent : une fois mariées, c'est différent. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est les « zombis » qui, la nuit, travaillent comme les autres, mais qui disparaissent chaque matin.

– Ils disparaissent ? dit Fanny : pourquoi ?

– Dame, voyez-vous, ce sont des morts ; et chaque matin ils vont reprendre leur fosse au cimetière.

– Des morts ! Vous ne me dites pas, Maud, que vous avez vu des « zombis » ?

– Moi, je n'en ai pas vu, je n'allais pas aux champs ; mais tout le monde là-bas en a vu. Des sorciers les tirent des tombeaux et les louent en service. Seulement ils se tiennent à l'écart et ne parlent à personne. Après tout, c'est peut-être une superstition : ces gens-là croient à toutes sortes de magies. Plus loin dans la montagne ils ont des temples d'*obéa* où ils pratiquent des grimaces horribles.

– Ah ! ma foi, dit Fanny, vous deviez vous sentir à l'aise !

– Vrai, ça ne me faisait rien, Madame Lewis. J'aidais la vieille maman à cultiver son petit jardin et à tisser ses nattes : je m'y serais accoutumée. Mais un sort bien pire m'attendait. Je m'apercevais que Dessie commençait à me négliger. Lui qui avait été si attentif et si gentil, ne faisait plus aucun cas de moi. Il me commandait brusquement, me laissait seule de longues journées ; et j'entendais dire qu'il courait avec l'une et l'autre. Si je lui faisais un reproche

il me répondait rudement : « On n'est plus aux États-Unis ». Ça, par exemple, ça ne m'allait pas ! J'en perdais le sommeil et je méditais une révolte. Un soir, n'y tenant plus, je lui fis une scène vigoureuse. Alors, sans dire un mot, d'un coup de poing il m'envoya par terre, et avant que j'eusse pu me relever, me donna, des pieds et des mains, une raclée en règle. Puis il quitta la hutte et je ne le revis pas de deux jours. Dès lors, Madame, ce fut fini. Malgré tous mes appels et les remontrances de sa mère, je ne comptais plus pour rien, et il prit l'habitude de me frapper à tout propos. Ils se croient tout permis, là-bas, avec leurs femmes. En moins de six mois, Madame, il avait perdu toute notion d'honnêteté et de manières : il était « retourné natif » et n'était plus qu'un demi-sauvage comme ceux qui l'entouraient. Comment un homme peut changer si complètement et si vite, c'est un mystère que je n'ai jamais compris, qui m'effare encore quand j'y pense. J'ai connu deux hommes différents, entièrement contraires. Quand je me représente Dessie, c'est l'un ou l'autre qui m'apparaît : je ne puis les fondre en un seul.

– Je me mets à votre place, dit Fanny, ç’a dû être une épreuve ! Et comment est-ce qu’elle a fini ?

– Les choses allaient de mal en pis, et cette sorte de vie me devenait insupportable. Enfin je dis à mon mari : « Tu ne m’aimes plus, c’est clair ; renvoie-moi aux États-Unis, nous serons tous les deux tranquilles. » Mais non, il préférerait me garder pour esclave. « Ça coûte trop cher, disait-il ; si je trouve une occasion, je verrai. » Les occasions se présentaient, il ne les prenait pas. Enfin, un soir, à la suite d’une dispute, après m’avoir traînée hors de la case et bousculée bien comme il faut, il me lança rudement dans un gros cactus épineux. Toutes les mille pointes, je crois bien, me piquèrent à la fois. Mais j’avais caché dans ma manche un long couteau pointu. Comme il se retournait, je le lui lançai à la tête ; la lame alla s’enfoncer dans un tronc à deux doigts de son oreille. Alors je lui dis : « Écoute bien : si nous restons ensemble, c’est la corde pour l’un de nous deux. Ou bien tu me tueras ou je te tuerai : fais ton choix. C’est la dernière fois que tu m’as battue. » Il commençait à se moquer ; mais le

maître d'école anglais qui passait sur la route, avait vu toute la scène. Il s'approcha et dit : « Faut que ça finisse, mon garçon ; tout le monde sait comme tu la traites. Si tu ne promets pas de la renvoyer chez elle, je te dénonce au maire et te fais arrêter. » Ça lui fit peur et il se décida. Il me fallut refaire tout ce voyage et rentrer à New-York avec un dollar dans ma bourse.

– Quelle aventure ! dit Fanny. Et depuis, en avez-vous eu des nouvelles ?

– Il y a six ans de cela, Madame ; il n'a jamais donné, à son frère ni à moi, le moindre signe de vie. J'ai tâché de savoir s'il était mort ou vif. J'ai appris dernièrement qu'il habitait toujours cette île, et avait quatre enfants d'autant de filles différentes, dont une, sa belle-sœur, que je connaissais. Jamais il ne reviendra par ici. Ce n'est pas que j'y tienne, Dieu sait ; mais chaque jour je me demande comment l'homme que j'ai épousé a pu se changer en cette brute. Et je me dis qu'aucun homme au monde ne pourrait désormais gagner ma confiance.

## XXXII

Fanny fut, dès le lendemain, faire l'essai de sa nouvelle tâche. Donat Sylvain la reçut poliment, et brièvement lui indiqua les services qu'il attendait d'elle. L'appartement, sans être riche, était bien meublé. Elle trouva jolies les tentures, les aquarelles et les statuette qui le décoraient. Entre le bureau de travail de l'artiste, donnant sur l'avenue, et l'étroite cuisine, deux pièces se partageaient l'espace, l'une, la chambre à coucher, l'autre un petit salon avec un piano, un divan et trois chaises de bon style.

– C'est tout, Madame, dit Donat. Ç'a été négligé. Il faudra, pour commencer, un petit effort. Vous remarquerez, ajouta-t-il, que mon bureau est isolé du reste ; il n'y a pas à le traverser pour atteindre les autres pièces. Vous voudrez bien choisir, pour l'arranger, les heures où je serai absent.

– Et les repas, dit Fanny, qu'en faites-vous ?

– Oh ! je prépare moi-même mon café du matin ; et les autres repas je les prends au dehors. Je me suis fait à ce système. Je vous laisse maintenant, et reviendrai vers les deux heures. La maison est entre vos mains.

– Très bien, Monsieur : quand vous reviendrez ce sera déjà mieux.

Elle lui fit, à la mode du Sud, une courte révérence ; mais cela parut lui déplaire, car il tourna le dos et sortit sans un mot de plus.

– Est-il maussade ! se dit-elle. C'était inutile, en tout cas, de faire claquer la porte.

Elle entreprit d'abord le cabinet de son patron. Toute une bibliothèque en couvrait les murs. La plupart de ces livres lui étaient inconnus ; mais elle en retrouvait plusieurs qui avaient occupé les rayons de Monsieur Lewis. Un chevalet portait une figure au pastel encore inachevée. Sur la large table du centre s'étaient étalés des crayons, des règles, des ébauches, et une composition représentant une nymphe, cheveux au vent,

dressée sur une coquille flottante : le tout entremêlé de journaux et de paperasses.

– Y a au moins une chose qu’il sait faire, se dit Fanny, admirant les dessins. Mais il ne m’a pas dit s’il veut que je touche à sa table.

Elle rangea soigneusement le reste de la pièce, et attaqua la chambre à coucher,

– Une femme a passé par ici, pensa-t-elle aussitôt.

Il traînait encore sur les meubles des flacons, des boîtes odorantes. Mais surtout un portrait, celui d’une belle jeune fille, surmontait la toilette de marbre ; et sa photographie, en des poses diverses, se retrouvait sur les consoles.

– C’est un ours, se dit-elle, mais peut-être pas pour tout le monde. Enfin, c’est son affaire et cela ne m’est rien.

Elle était encore occupée quand Donat reparut.

– Je n’ai pas rangé vos papiers, lui dit-elle. Je ne tiens pas à vous fâcher dès le premier jour.

Donat ne put s’empêcher de sourire.



– Oui, attendez, dit-il : je vous dirai ce qui me fâcherait. À part cela tout me semble bien propre. Cela suffira pour aujourd’hui.

La semaine se passa sans qu’elle revit M. Sylvain, sinon durant de brèves minutes. Il restait enfermé dans son cabinet, ignorant jusqu’à sa présence. Le samedi, ne le voyant pas davantage, elle osa frapper à sa porte.

– Excusez-moi, Monsieur, dit-elle, mais c’est le temps de me faire savoir si mon travail vous satisfait.

Donat Sylvain la regarda, et de nouveau il fut frappé de son air de jeunesse. À part cela, sans doute, il en était content. Elle lui avait procuré, cette semaine, un confort longtemps inconnu.

– Certes, vous m’avez, dit-il, épargné d’ennuyeuses besognes. Un détail cependant : je vous ai quelquefois entendu chanter par les chambres. Ce n’est pas que ça me déplaît : vous avez une très jolie voix ; mais ça me distrait dans mes travaux ; alors vous comprenez...

– C’est bien, Monsieur, on ne chantera plus...

si toutefois vous voulez que je revienne lundi...

– Bien sûr, bien sûr. Voici vos premiers gages. Et moi, m'avez-vous trouvé supportable ?

– Mieux que ça, dit Fanny, je ne vous ai même pas vu. Mais j'ai bien aimé vos dessins, par exemple. Je crois que vous êtes un vrai artiste.

– Qu'est-ce qu'elle entend à l'art ? se demandait Donat, la voyant s'éloigner. C'est vrai qu'elle semble intelligente : elle doit avoir quelque instruction. Et puis, c'est étonnant ce qu'elle est vive d'allure. Je crois que j'ai eu tort de l'engager si vite : « Une négresse d'âge moyen »... ah oui !

Fanny songeait de son côté : « c'est dommage qu'il soit si bourru ! Il doit avoir eu des chagrins. Ne pas même vouloir que je fredonne ! Mais il m'a payée largement. C'est le cas de le dire : il faut en arracher pour gagner sa vie. »

### XXXIII

Une autre semaine s'écoula. Tout le monde se faisait au nouveau régime. Édouard et Frank n'en souffraient en rien. Leur mère tenait, fidèle, les deux bouts de leurs journées ; Maud en soutenait le milieu. Le surcroît de fatigue en était pour Fanny toute seule ; elle ne s'en plaignait pas et semblait, au contraire, s'intéresser à sa seconde besogne. « C'est un blanc, disait-elle à Maud, qui n'est guère agréable, mais qui ne vous embête pas. Sa devise est : Fiche-moi la paix, je te laisserai tranquille. »

Il est vrai que, de plus en plus, Donat paraissait l'éviter. Il ne lui adressait que de rares paroles, et, s'ils se rencontraient, il passait vite, comme s'il lui gardait rancune.

Cette fois donc elle fut très surprise de voir s'ouvrir la porte interdite et Donat l'inviter à pénétrer dans son bureau.

– Mademoiselle... Madame, dit-il embarrassé, je vous dois des excuses, et je vous demande une faveur.

– Des excuses ? pourquoi ? dit Fanny. Je ne peux imaginer...

– Oui, c'était rude à moi, l'autre jour, de vous prier de ne plus chanter. Je l'ai regretté tout de suite. Je croyais que votre voix m'était importune : au contraire, quand elle a cessé, je me suis aperçu qu'elle me manquait. Elle jetait autour d'elle une certaine vie, une certaine joie : elle poussait mes crayons au lieu de les empêcher. Veuillez me pardonner et reprendre vos jolis chants.

– Si ce n'est que cela, dit Fanny, vous aviez tous les droits ! Et ça m'étonne que mes chansons vous plaisent : je chante, comme ça, sans y penser.

– Oui, mais ça fait penser les autres. Dites-moi, où avez-vous appris ?

– Oh ! dans le Sud, dans un chœur d'église ; et puis, à bercer mes marmots.

– C’est votre voix, dit Donat, pensif, qui est extraordinaire : le son d’une lame de pur métal. Quand vous chantez : « *Swing low, sweet chariot* », ma foi, c’est à tirer les larmes.

– Ah ! bien, cela, je ne le chanterai plus : vous n’avez pas besoin, je crois, qu’on vous fasse pleurer.

Leurs regards se croisèrent. Donat se demandait : « Aurait-elle deviné ma peine ? »

– Chantez-le quand même, dit-il. Et puis, pour m’égayer, vous chanterez ce *tic, toc, tic...*

Il riait maintenant, lui, pour la première fois !

Elle se retira, toute émue. Et elle croyait qu’il ne remarquait rien !

Depuis lors elle chanta quand le cœur lui en dit. Et souvent même, sans s’en douter, elle ne chantait plus pour elle seule, mais pour celui qui l’écoutait de l’autre côté de la cloison.

Et Donat maintenant, quand il passait près d’elle, lui jetait un mot agréable et un condescendant sourire.

## XXXIV

– Ce que je voudrais, dit Fanny, c’est une robe noire ou bleu foncé, toute unie et tombant toute droite : puis un tablier blanc, long, montant aux épaules, avec un brin de dentelle autour.

Le commis étalait sa marchandise.

– Juste le costume qu’il faut, Madame, pour le travail de la maison. Et voici un petit bonnet qui le compléterait fort bien : cela garde les cheveux contre la poussière.

Fanny examinait et palpait les étoffes. Puis elle conclut :

– C’est bien, voici mon choix : veuillez me ficeler le tout.

Elle s’était dit : « Puisque je reste au service de cet homme, il est juste que je n’aie pas l’air d’un souillon. » Elle était jusque là allée à son travail dans ses vieilles nippes ordinaires.

Une fois chez elle, elle essaya cet uniforme et rit toute seule en se voyant dans le miroir.

– Peut-être, se dit-elle, qu'il ne va pas aimer ça ; mais je m'en moque : c'est pour moi, après tout.

Ce fut Donat Sylvain qui lui ouvrit la porte, et d'un coup d'œil embrassa cette métamorphose.

– Ah ! fit-il étonné. je ne vous reconnaissais plus. Mes compliments : vous faites une bonne très présentable.

Pour la première fois il la regardait en artiste. Il remarquait sa taille élancée, gracieuse, que ce costume drapait de sobres plis. Le tablier, par son échancrure, dégagait son buste arrondi et sa tête aux proportions fines. Ses bras s'échappaient de manches courtes comme deux tiges fermes et assouplies. Il y avait, dans le contraste de sa peau brune avec ce bleu discret, avec ce blanc immaculé, une harmonie de couleurs exquise.

– C'est que, Monsieur, expliqua Fanny, j'étais le seul objet chez vous qui eût l'air négligé. Et puis, des fois, j'ouvre la porte à vos clients, aux

fournisseurs.

– C'est très bien, dit Donat, quoique ce ne fût pas nécessaire. Je m'imaginerai avoir une Tanagra de plus.

– Qu'est-ce qu'une Tanagra, Monsieur ?

– Oh ! c'est une statue de femme brune : celle sur le piano, tenez.

– Tu te trompes, Monsieur Sylvain, dit à part soi Fanny, si tu me prends pour une statue !

À quelques jours de là, en l'absence de l'artiste, elle époussetait son bureau. En soulevant un livre, un papier qu'il couvrait glissa sur le parquet, et comme elle le remettait en place, s'arrêta soudain, médusée. Il portait une esquisse à trois crayons, évidemment soignée, et dans cette femme bronzée jaillissant de linges bleus et blancs, Fanny fut stupéfaite de se reconnaître elle-même !

L'artiste avait gardé les teintes de son costume, mais il avait supprimé le bonnet, le remplaçant par un nœud de ruban, et de son tablier il avait fait une sorte de draperie tombante.



Fanny tenait l'esquisse et la contemplait, toute saisie.

– Il a pris cette peine-là, se disait-elle, et en cachette encore !

Elle s'en trouvait singulièrement émue. Ce Donat Sylvain, après tout, était moins fier qu'elle l'avait cru ! Elle attribuait ses manières à un dédain de race : il l'avait quand même remarquée, sans vouloir qu'elle le sût ! « Si j'étais blanche » songeait-elle, « il n'en aurait pas honte ! » Et cette supposition se prolongeait dans son esprit « Si j'étais blanche ! » Pour la première fois elle regrettait le sort qui la déclassait, qui la rejetait hors du monde. « Si j'étais blanche, il me dirait tout franc : vous n'êtes pas mal, j'ai fait votre portrait, voilà. » Elle n'osait pas aller plus loin et prendre conscience d'autres rêves.

## XXXV

Une autre fois Donat Sylvain, revenu avant l'heure, la trouve occupée à feuilleter un de ses livres. Elle s'était installée commodément dans son fauteuil et semblait absorbée dans les pages du volume.

Cette vue, qui eût dû lui déplaire, lui causa seulement une sensation de tristesse aiguë. L'image de son amie perdue lui revint tout à coup en un lancinant souvenir. Que de fois elle s'était assise dans cette chaise, dans cette attitude ! Il la revoyait belle, riieuse, enjouée, et pourtant, hélas ! si lointaine ! Mais ce qu'il n'eût pu s'expliquer, il ne s'indignait pas de trouver à sa place cette autre femme : elle ne lui semblait pas profaner sa mémoire. Elle aussi était jeune et, d'une autre façon, charmante. En ce moment les deux figures se fondaient en une seule : ombre indécise d'une amitié qui lui manquait, d'une compagne appelée

en vain, qu'il n'avait plus ou qu'il ne pouvait pas avoir.

Fanny s'était levée en sursaut, toute confuse.

– Monsieur, dit-elle, pardonnez-moi : c'est sûr que je perdais mon temps ; mais mon ménage est bien à point.

– Qu'est-ce que vous lisiez ? dit très doucement Donat Sylvain.

– « Évangéline », Monsieur. On nous en faisait, à l'école, apprendre des extraits, mais je n'ai jamais lu l'œuvre entière.

– Eh bien, il faut la lire : il n'y a pas de mal à ça. Au fait, vous me semblez avoir de bonnes études.

– Oh ! non, mais nous avons un maître d'école très capable, et il aimait la poésie... Scott, Bryant, Whittier, tout y passait.

– Et dans « Évangéline » qu'est-ce qui vous frappe le plus ?

– L'histoire même : ces deux amants séparés par le sort : cela me paraît si pitoyable !

– Oui, et bien moins rare qu'on ne croit. Savez-vous, reprit-il après un silence, que vous me rappelez à l'instant une de ces histoires ?

– J'ignore comment, Monsieur, mais ça ne m'étonne pas : tout nous rappelle ce qu'on regrette. Et c'est bien clair que vous avez une peine qui vous tourmente.

– Hein ? vous avez cru voir cela ? Et à quoi, s'il vous plaît ?

– Oh ! à différents signes. D'abord, vous n'êtes pas gai. Vous ne plaisantez jamais : je n'entends pas, avec moi, bien sûr, mais avec ceux qui vous visitent. Vous n'êtes pas allé au théâtre une seule fois en deux mois : c'est trop sérieux pour un homme de votre âge. Et ces portraits dans votre chambre, tous de la même personne, ils ne sont pas là pour rien. Chaque fois que je les range, je les trouve déplacés ensuite : vous ne les laissez pas tranquilles.

Donat Sylvain baissait la tête comme un coupable pris en faute.

– C'est vrai, dit-il, vous avez deviné. Mais on

n'y peut rien faire, n'est-ce pas ?

– Ça, Monsieur, ce n'est pas sûr. Vous pourriez au moins ne pas être un étranger chez vous. Vous n'avez ici qu'un bureau d'étude : vous ne touchez pas au piano, vous n'êtes jamais en pantoufles ; et je me demande pourquoi vous prenez vos repas au dehors. Ce serait bien facile pour moi, tout en m'occupant du ménage, de vous faire un peu de cuisine. Et puis, s'il n'y a pas d'espoir que votre amie revienne...

– Oui, quel remède y verriez-vous ?

– Eh bien, ne gardez pas toutes ces fioles, ces bouts de dentelle qu'elle a laissés partout : ces babioles vous crèvent le cœur. Et conservez un seul portrait, le grand, celui du centre : pas les autres que vous pouvez prendre et baiser si facilement.

– Vous êtes, je crois, un peu sorcière, dit Donat, riant malgré lui.

Cette brune est une fine mouche, songeait-il à part soi, on ne lui passe rien. Pourquoi pas, après tout, essayer son remède ?

– Supposons, reprit-il, que je vous laisse arranger ma chambre entièrement à votre guise.

– Oh ! je ne voudrais pas, ce n'est pas mon affaire ; je disais ça à tout hasard. Mais pour les autres points vous devriez y réfléchir.

Le lendemain, Fanny fut fort surprise de voir que dans l'alcôve de Monsieur Sylvain les fioles et les dentelles avaient disparu. Et seul sur la tapisserie demeurait le grand cadre, avec son image séduisante mais inaccessible aux baisers.

Et le même soir, Donat eut sa surprise. Comme il allait sortir pour son dîner, Fanny ouvrit toute grande la porte du salon ; et il vit la table dressée, avec une nappe toute blanche, un couvert reluisant, et un poulet fumant sur son plat garni d'aubergines !

## XXXVI

Leurs relations changeaient subtilement. Fanny n'était plus pour Donat une simple domestique : c'était une aide, presque une amie. Il s'était vu si seul, privé de tout appui moral sans l'aumône d'une sympathie ! Il découvrait chaque jour en cette fille étrangère de nouvelles qualités aimables. Au lieu de s'esquiver quand elle apparaissait, il se sentait heureux de l'avoir à portée, et son absence laissait la maison vide. Elle l'entourait de soins qu'il sentait dévoués, sincères.

Il lui permettait maintenant de venir lire dans son cabinet, même s'il y travaillait lui-même. « Pourvu, avait-il dit, que vous soyez muette ! » Mais c'est lui qui la dérangeait : « Vous qui êtes forte en orthographe, lui demandait-il, dites-moi donc comment on épelle : *The Breadth of a dreadnought*. Vous avez de ces mots anglais qui

m'embarrassent à chaque instant. » Ou bien : « Combien d'étoiles faut-il à un drapeau de Washington ? » Fanny implorait vite Monsieur Lewis et donnait la juste réponse. Il avait exigé qu'elle s'assît à sa table pendant les repas. « N'allez pas croire, lui disait-il, que la couleur ait rien à voir avec mon opinion des gens : ce détail intéresse tout au plus leur physique. Si une teinte quelconque est brouillée, banale, sans caractère, elle me déplaît, et voilà tout. Mais il y a beaucoup de très jolies choses brunes ». Il ne disait pas : « telles que vous », mais il le pensait. Ce qui le charmait plus que tout, c'était cette voix douce de Fanny qui le poursuivait en sourdine, tamisant à travers les chambres ses notes aussi claires que l'argent. Un jour qu'elle entonnait la fameuse romance : « Drink to me only with thine eyes », il n'y tint plus, et sur ce piano depuis longtemps muet il vint accompagner la mélancolique mélodie. Dès lors, de temps en temps, il lui demandait un « spiritual », une chanson qui lui avait plu, ou lui faisait répéter ce « tic, toc, tic » qui l'amusait. Mais elle refusait de chanter « *Swing low, sweet chariot* ». « Vous



avez assez d'idées funéraires », disait-elle.

Dans sa maison Fanny restait fidèle à toutes ses tâches. Ses deux fils ne manquaient de rien ; l'aide de Maud suppléait à ses heures d'absence. Elle trouvait encore le moyen d'adresser les bandes de *l'Échange*. Ses amies constataient ses allures plus joyeuses. Irène lui demandait : « Et votre Français, s'appriivoise-t-il ? » — « Il est toujours bourru, déclarait-elle, mais on peut l'endurer ».

En fait l'âme de Fanny revivait et refleurissait. Elle s'avancait, sans savoir où, comme dans une allée enchantée. Elle voyait bien que Donat Sylvain se sentait attiré vers elle ; mais elle-même était prise, et chez elle le désir, le sentiment allaient plus vite et grandissaient en une tendresse envahissante. Allait-elle enfin être aimée, non plus comme une élève soumise, mais comme une égale ? par un homme de son âge qui ne lui devrait rien, qui viendrait à elle de plein gré ? Et par un blanc, un blanc ! comme sa lointaine aïeule, mais non plus cette fois en esclave ? Elle ne pouvait chasser ce rêve qui

l'exaltait. L'audacieuse, l'impatiente Fanny se réveillait en elle : celle qui culbutait Charlie Ross et bombardait Monsieur Lewis. « Mais ceci », songeait-elle, « est plus difficile : il y a cette femme entre nous : il y faut plus qu'un barrage d'oreillers. En tout cas, il ne me hait pas, toute brune que je suis, et il est épris de ma voix : c'est déjà quelque chose. Je la lui servirai, ma voix ! »

## XXXVII

Ils souffraient l'un et l'autre de la contrainte qui régnait entre eux, des rapports constants qui les rapprochaient sans parvenir à rompre leur gêne, Fanny surtout s'en agitait dans sa nature franche et ouverte.

Ce soir-là, elle était plus que d'habitude énervée, cherchant un prétexte à briser ce mur de réserve.

– Pourquoi m'appellez-vous toujours Madame Lewis ? dit-elle à brûle-pourpoint. Je suis votre servante : appelez-moi Fanny. Les bonnes, les ménagères, on les appelle par leur petit nom.

– Fanny, c'est votre nom ? dit Donat Sylvain. Je ne le savais pas. Eh bien, écoutez-moi, je vais vous appeler Fanny, mais ce sera pour une autre raison : parce que vous ne m'êtes pas une servante.

– Comment cela, s'il vous plaît ?

– Vous êtes une femme charmante et de grand cœur qui m’avez secouru, qui m’avez fait beaucoup de bien. Servante, ça n’est qu’un mot qui ne dit rien du tout. Je vous estime pleinement mon égale. Mettez que nous formons une petite société : vous faites une part de la besogne et moi j’en fais une autre.

– Vous êtes bien bon, Monsieur Sylvain. Alors nous sommes, comme on dit, partenaires ?

– C’est cela, nous jouons ensemble contre le sort.

Qu’est-ce qui le retenait de dire sa vraie pensée, de la nommer sa chère amie ? Rien que son cœur timide et ce respect mystique qu’il témoignait à toutes les femmes. Mais ici aucune défiance, aucune crainte ne l’emprisonnaient plus. C’était un cas où il voyait clair. Il savait que cette fille d’Afrique était d’un autre moule que les compagnes qu’il avait connues. Il était sûr entre ses mains : elle n’était pas de celles qui changent et qui trahissent. Elle lui avait rendu la foi à la vérité de l’amour. Il se taisait, mais ses yeux avaient un langage, et Fanny les vit

s'embuer d'un brouillard humide.

– Savez-vous, dit-elle, que pour des partenaires nous jouons une drôle de partie ? Nous nous cachons nos jeux, nous n'accordons pas nos atouts.

– Expliquez-moi cela, Fanny.

– Voilà, je le dis comme je pense : je me figure que vous m'aimez un peu ; et moi, je vous aime comme une folle.

Ce qui suivit était écrit dans le destin. Donat ne fut pas surpris, ne fut pas bouleversé. Il alla vers Fanny et silencieusement il l'enserra de ses deux bras.

## XXXVIII

C'étaient deux êtres dissemblables, mais également passionnés, que joignait cet étrange amour : l'un cachant une flamme concentrée, l'autre pétillant d'étincelles ; tous deux ayant souffert d'une vie comprimée, d'affections contrariées, avides d'une sympathie absorbante et complète. Il n'y eut pas entre eux cette adaptation lente qui d'ordinaire précède la grande fusion : ce fut, du premier coup, l'unité établie, l'échange mutuel sans réserve.

– Veux-tu maintenant, dit Donat, que je remise ce dernier portrait ?

– Non, dit Fanny, laisse-le en vue : on peut se souvenir. Mais j'empêcherai qu'il te tourmente.

Ce n'était plus l'humble déférence qu'elle marquait à Monsieur Lewis : c'était l'assurance d'une compagne et d'une conseillère. Elle avisait, elle dirigeait : une volonté lui était attentive. Mais

en quelle dévotion elle se livrait elle-même !

Elle venait maintenant passer avec Donat le plus d'heures qu'elle pouvait chaque jour, et c'étaient deux foyers qui tour à tour la réclamaient. Elle allait de l'un à l'autre, active et empressée, portant sur sa figure une joie continue. Personne ne se doutait de son idylle : c'était son secret cher et incommunicable. Quand Irène ou Maud la poussaient sur le sujet de son patron : « Ne m'en parlez pas, disait-elle, je crois qu'il devient pire ». Mais ses fils remarquaient sa gaieté nouvelle et la radiance de ses yeux. « Maman, lui disaient-ils, vous rajeunissez, c'est certain ».

Et c'était vrai : Fanny retrouvait son âme printanière, enfantine, avec ses élans et sa sève. Elle avait maintenant un amour fait à sa mesure, accepté et rendu en une richesse égale. Son cœur exubérant pouvait se livrer sans limite. D'un surcroît longtemps amassé elle prodiguait à ce *boy* blanc tout l'arriéré d'attentions, de caresses, qui lui avaient manqué. Et Donat, l'homme blasé, longtemps engourdi, ressuscitait au contact de

cette chaude jeunesse. Il acceptait humblement et avec gratitude sa vivifiante influence. Cette fraîcheur conservée, cette spontanéité intacte qu'il voyait en Fanny l'émerveillaient et le charmaient. Car maintenant elle ne se gênait plus : son rire semait à tout propos ses cascades de fines perles ; elle tournait en des pas de danses fantastiques ; sa voix scandait triomphalement « l'Horloge de Grand-père » :

*Le jour qu'entra dans la maison  
L'épouse jeune et bien-aimée,  
Elle la reçut, tic toc tic,  
D'un rythme éclatant, tic toc tic  
Et, d'un essor capricieux,  
Sonna vingt-quatre coups joyeux,  
Tic, toc, tic, toc, tic.*

Il lui faisait raconter toute sa vie ; et ses frasques enfantines, son roman naïf et fatal, le ramenaient lui-même à la simplicité première : car c'était en son fond une nature primitive,



exempte d'artifice. Il enviait le sort de Charlie Ross, qui avait couru avec elle et qui avait reçu ses gifles. Il eût voulu l'avoir vue grandir au milieu de ses fils, à la fois sœur aînée et mère. Il reprenait goût aux intérêts, aux distractions de tout le monde, et le premier il proposait des cinémas et des concerts. D'abord, dans leurs sorties, ils s'astreignaient à quitter la maison à quelques minutes d'intervalle, ne se rejoignant qu'au théâtre, où ils se trouvaient comme par hasard assignés à des sièges voisins. « Tu ne peux pas, lui disait-elle, te faire voir en ma compagnie ». Mais Donat se lassa de ces subterfuges où il voyait comme une lâcheté. « Je me moque des imbéciles, dit-il ; où j'irai, je te veux avec moi ». Et désormais ils sortirent ensemble, sans affectation ni bravade, voisinèrent dans les omnibus, s'assirent en vis-à-vis aux tables des cafés. Quelquefois un gandin, une douairière pincée, les reluquaient pour un instant ; mais le plus souvent pas une âme ne s'occupait d'eux. L'Américain, en général, mérite bien sa réputation de se mêler de ses affaires.

Un soir ils visitèrent une des rares salles de

danse où les deux races étaient admises. Donat était curieux de constater ces signes de la mort progressive des préjugés. L'assistance lui sembla respectable et bourgeoise. Les danseurs et danseuses évoluaient sans nul désordre en couples noirs, blancs ou mêlés, observant toutes les conventions admises. « Danse avec toutes les blanches que tu voudras », lui dit Fanny, « mais si tu regardes une seule noire, je serai très jalouse ».

Une autre fois, comme ils passaient dans Roxbury, des voix, des battements échappés d'un sous-sol attirèrent leur attention. Une inscription à la craie sur une vitre se lisait : « Église de Dieu : le Salut par le Sang du Christ ». – « Non, ce n'est pas une cathédrale », dit Donat : « y aurait-il encore des catacombes ? Entrons voir ». Au bas de quelques marches ils se trouvèrent dans une salle étroite, mal éclairée, garnie de chaises de bois, où étaient réunies une trentaine de personnes, hommes et femmes d'âges divers, avec quelques enfants. Elles chantaient en claquant des mains un hymne qu'accompagnait un vieil harmonium grincheux. Sur la plate-forme

du fond une femme noire allait et venait, chantant avec les autres, tout en battant une mesure vigoureuse : sans doute la pastoresse de cette singulière chapelle. Malgré la ferveur générale, au bruit de la porte s'ouvrant toutes les têtes s'étaient retournées, et trente paires d'yeux questionnaient les nouveaux venus. Ceux-ci, déconcertés, prirent place tout à l'arrière, ne demandant qu'à se faire oublier. Mais évidemment leur présence, celle de Donat surtout, était un événement rare. Quand l'hymne fut fini, l'évangéliste fit la lecture d'un verset de la Bible ; puis elle dit : « Frères et sœurs, avant d'aller plus loin, peut-être ce frère étranger voudra-t-il bien rendre son témoignage ? » — « Amen », dirent en chœur toutes les voix. Donat, saisi comme d'une panique, eut l'idée de fuir à l'instant, mais reprenant ses sens, il se résolut d'être brave. Il marcha le long de l'allée jusqu'à la plate-forme et, face à l'auditoire, il parla. Il dit à ces bonnes gens qu'il admirait leur ardeur mystique ; qu'il priait avec eux le Christ pour qu'il récompensât leur foi ; qu'ils étaient le « petit troupeau » qui avait reçu ses promesses de

préférence aux fières multitudes. D'esprit il était un des leurs ; il garderait de leur assemblée un reconfortant souvenir et une estime plus haute pour leur race pieuse et fidèle. – Alors, parmi les applaudissements, un nouvel hymne résonna, et cette fois la voix de Fanny, claire comme une angélique réponse, s'éleva, perçant toutes les autres.

Quand ils furent dans la rue : « Mon cher », dit la jeune femme, « tu t'en es tiré à merveille ». – « Pourquoi pas ? » dit Donat, « j'étais sincère comme eux ; je ne leur ai pas dit un mot qui ne vînt du fond de mon cœur ».

## XXXIX

Fanny se serait crue parfaitement heureuse si le sort de ses fils ne l'eut inquiétée. Georges persistait à vivre éloigné d'elle. Son faux ménage avec Célia tenait encore debout, mais elle savait que des disputes s'élevaient entre eux, que la fille le traitait avec une hauteur dédaigneuse et n'avait rien changé à la vie légère qu'elle menait. Le jeune homme visitait de temps en temps sa mère, mais sans se rendre à ses sages conseils. « Célia a le diable au corps », avouait-il, « mais je l'aime telle qu'elle est ». Fanny souffrait de ce fol engouement, sans songer que son propre cœur cachait des coins de loyauté aveugle.

Quant aux affaires d'Édouard, elles périclitaient de nouveau ; mais ces faillites, en l'attristant, ne la surprenaient plus. Elle en était venue à regarder Édouard comme un enfant très jeune, resté à l'âge des joujoux, qui ne grandissait

plus, qui toute sa vie dépendrait d'elle. En prendre soin, le tenir amusé, cela devenait son devoir. D'ailleurs elle le voyait toujours souriant, l'esprit libre, fixé dans un incurable optimisme. Une illusion perdue faisait place à une autre sans troubler la surface de sa confiance obstinée. « Il ne manque de rien », disait-elle. « car il n'a besoin que de rêves ». Suivant la trace de ses aînés, *l'Échange Universel* baissait ; ses numéros s'espaciaient immodérément, malgré les avalanches d'annonces et de correspondances qui s'empilaient dans ses tiroirs : car la plupart étaient de ces appels gratuits dont il offrait aux dames le privilège ; et les copies mises en dépôt lui revenaient largement invendues. Édouard se consolait, disant qu'il ne devait rien à personne, mais il se trompait ; car son imprimerie n'était pas à moitié payée. Il en sacrifiait de temps en temps une pièce pour sauver les autres. Finalement il ne lui resta qu'une minuscule presse à pédale sur laquelle, en format réduit, il imprimait lui-même sa feuille après en avoir composé toutes les pages. Cela laissait à peu près vide le grand sous-sol qu'il occupait. Son esprit

chercha vite un plan pour en tirer parti. « Maman », dit-il, « je sais que mon succès se fait attendre, mais cette fois j'ai eu ma leçon : ce qui m'a manqué jusqu'ici, c'est uniquement le capital. J'ai appris que le capital, c'est un levier indispensable à presque tout effort humain. Ce n'est pas juste, au fond, car l'âme des entreprises ce devrait être le talent. Mais il me faut, à moi, une industrie n'exigeant aucun capital, qui puisse partir de rien et produire quelque chose. S'il en existe, sois tranquille, je la trouverai ».

Et peu après, Édouard se croyait sûr d'avoir trouvé. On le voyait poussant par les rues de Boston une charrette à bras, s'engageant dans d'étroites allées, explorant les déchets dans les arrière-cours, ramassant le bois des démolitions et le charbon tombé des camions trop pleins, offrant aux ménagères de les délivrer de leurs rebus. Il rapportait à son sous-sol des monceaux de vieilleries disparates : habits, meubles, papiers, ferrailles, qu'il triait et classait ensuite. À sa mère qui voulait le dissuader de ce trafic : « C'est la seule entreprise », expliquait-il, « qui fonctionne sans capital. Mon stock ne coûte rien ;

ce que je n'écoule pas, je le vends aux chiffonniers en gros : c'est clair profit pour moi. Et ne crois pas que ce métier m'agace ou m'humilie : une sueur en vaut une autre. Puis cet exercice en plein air me fait du bien et me laisse le temps qu'il faut pour mes écritures. Tiens, maman, reprit-il en baisant sa mère, prends le premier dollar que j'y ai gagné ». Elle était fière au moins que son Édouard fût courageux, ne flanchât pas devant la peine. Et pouvait-elle se désoler qu'il eût pour l'occuper une tâche de tout repos, sans responsabilités, sans risques, qui suffirait peut-être à ses besoins et autoriserait ses caprices ? De ce fond qu'il touchait il ne pouvait que remonter. Elle fut bientôt surprise de le voir, le dimanche, avec un complet neuf acheté de ses seuls deniers.

Mais les bureaux de *l'Échange Universel* étaient devenus un amoncellement sans nom. La presse, les caractères, le pupitre éditorial, en occupaient une section obscure ; le reste était livré à des amas d'objets qu'on eût dit assemblés par un cataclysme. Et la vitrine était couverte de notices, d'affiches manuscrites représentant les



deux commerces, l'édition et le brocantage, qui se poursuivaient là. « Le directeur de *l'Échange* sera absent chaque jour, sauf le samedi, de neuf heures à trois heures ». – « Une variété de chaussures réparées est maintenant offerte à nos clients ». – « Les poètes qui nous apportent leurs contributions peuvent les déposer dans la boîte ». – « Les enfants sont invités à recueillir les vieux journaux, pour lesquels nous offrons des primes ». – « Les séances du Club Littéraire se tiennent chaque jeudi soir. Passer par la porte d'arrière ».

## XL

Fanny se refusait à ennuyer Donat des hauts et bas de sa vie de famille. Auprès de lui elle revêtait une personnalité toute fraîche et ne voulait que lui appartenir. C'étaient deux amoureux classiquement épris, enfermés l'un dans l'autre, oublieux des soucis du monde extérieur. Après la longue attente qui avait aiguisé et exaspéré leur désir, leurs caresses avaient la ferveur d'une lune de miel passionnée. Fanny, avec une audace d'Africaine, inventait à sa joie d'aimer des échappées folles et naïves. Parfois Donat rentrant la trouvait, en costume léger, étendue droite sur le tapis, les bras en croix, comme une victime ; ou bien elle l'accueillait avec des tournoiements d'almée. D'autres fois, sans motif, elle se jetait à ses genoux, les enserrant en des poses implorantes. Tous deux riaient ensuite de ces enfantillages. Elle lui faisait des scènes de jalousie fictive,

l'accusant des pires infidélités, le menaçant de ses vengeances ; puis elle s'élançait à son cou : « Tu sais bien, disait-elle, que tu fais ce que tu veux ». Mais elle ne lui parlait jamais de l'autre, celle du portrait : car celle-là, elle en avait peur.

Donat était poète : il se plaisait, dans leurs heures intimes, à romancer, à féériser son amie. Elle était, lui affirmait-il, une cousine lointaine de la fille de Sulam que Salomon avait chantée. Son corps, par delà ses contours réels, devenait un écrin précieux de mirages et de symboles. Dans sa couleur il retrouvait les teintes d'abeilles dorées, d'orchidées rares, de bois polis, de châtaignes mûres, de fines topazes, de cafés délicats, d'élytres miroitants et de gorges d'oiseaux. Dans ses membres aux formes parfaites il admirait la souplesse des jeunes palmes et la grâce agile des gazelles. L'harmonie de ses gestes était celle de rameaux balancés en cadence. Sa voix portait l'écho de cordes vibrantes sous les brises. La terrestre Fanny s'amusait de ces songes lyriques, mais elle en sentait malgré elle une dignité et une majesté l'envahir. Elle aimait à se voir hausser à ce

monde créé pour elle seule. Elle acceptait son rôle d'idole, et payait son adepte de dons choisis, dignes d'une déesse.

Et elle posait à sa philosophie de captivants problèmes. Tantôt, écoutant sa raison, il la voyait comme sa sœur humaine, dont ne le séparaient que d'infimes dissemblances. Car qu'étaient ces variations qui divisaient les races ? Moins que les différences entre des groupes d'individus. Quelle sottise d'y voir des obstacles à la fraternité, à l'unité humaines ! Filles de Japhet ou filles de Cham, le moule était le même : c'étaient l'âme, le cœur qui comptaient. Fanny était aussi intelligente, aussi gracieuse, aussi belle, que l'élite des blondes nordiques : pourquoi serait-elle à leurs pieds ? En face de préjugés stupides il trouvait une justice à l'honorer, à l'exalter. Lui rendant quelque humble service, il aimait à lui dire : « C'est en excuse à toute ta race ». Pour lui elle n'était qu'une vraie femme, distinguée seulement par des qualités rares qu'il eût chéries sous tous les épidermes. Nulle fille d'un autre sang n'eût pu lui être plus voisine, mieux accordée et plus semblable.

Mais à d'autres instants elle lui semblait une créature lointaine différente de lui-même, qu'il avait fallu un miracle pour rapprocher de lui. Était-il sûr que leurs deux races eussent eu une origine commune et dussent partager le même nom ? Il se rappelait la légende d'un Adam noir, ignoré de l'autre, peut-être issu d'un germe envolé d'une autre planète. Ce reflet dans les yeux de son amie, était-ce une étincelle apportée d'étoiles inconnues ? Sa voix certainement avait un timbre extra-terrestre. Dans ces moments elle s'entourait d'un nimbe de houri tombée d'un paradis astral, de nymphe surnaturelle s'ébattant sur les terres des hommes. Son attraction pour elle devenait un élan anormal et désespéré, celui qui pousserait l'un vers l'autre deux atomes d'essence étrangère. Ses caresses en prenaient l'emportement de transes magiques et l'ivresse d'atteintes défendues, presque sacrilèges.

Il aimait encore à la voir comme une enfant sauvage, à peine échappée de la jungle et gardant encore le parfum de sa nature vierge. Il se figurait ses ancêtres errant, la sagaie à la main, aux dédales de leurs brousses, il y avait moins de

deux siècles. Elle aussi aurait pu porter les cruches aux grands lacs, danser aux sons des tam-tams frénétiques. Sa voix pure aurait clamé haut les chants dahoméens ou murmuré des prières aux fétiches. Elle eût récolté le maïs dans les plaines sablonneuses. Les tiges l'auraient guettée et poursuivie. Par un violent caprice, le sort l'avait transplantée dans une terre étrange, inconnue, et peu à peu façonnée à son moule ; mais sous un vernis de surface elle gardait son être d'antan : elle restait la fille nue et brûlée aux feux du soleil. Ils n'avaient pu lui arracher son cœur indigène et sauvage. C'est ainsi qu'il l'aimait, native, poussée toute seule, spontanée comme une aube et comme une tempête, le ramenant lui-même à son humus originel.

Ces divagations voulaient dire que, tout simplement, il l'aimait, et que, comme ceux qui aiment, il ourlait son amour de broderies multicolores.

## XLI

– Maman, dit Frank un soir, devine qui j'ai rencontré dans la rue ?

– Il passe tant de monde dans la rue, dit Fanny.

– Oui, mais t'attendrais-tu à te buter à Charlie Ross ?

– Tu ne me dis pas, dit Fanny, que Charlie Ross est à Boston ?

– Il vient d'y arriver, et il nous cherchait. Je l'aurais amené tout de suite, mais il avait à réclamer sa malle. Il viendra te voir demain matin.

– Bien sûr, qu'il vienne, dit Fanny. Pauvre Charlie ! lui aussi veut courir sa chance.

Elle s'était sentie tout d'abord, sans savoir pourquoi, le cœur un peu serré, mais elle reverrait volontiers son compagnon d'enfance. C'était,

après tout, un bon type, qui ne lui gardait pas rancune de ses rebuffades, qui avait toujours été prompt à se mettre à son service. Si elle pouvait à son tour l'aider, elle s'y emploierait de bon cœur.

– Tu ne m'attendais pas, Fanny, dit Charlie Ross le jour suivant, après le déjeuner qu'elle lui avait offert ; mais j'en avais assez du coton et des bois. Greenway est plus mort que jamais : il n'y reste plus un camarade. Le dernier parti, c'est Nicky, celui, tu te souviens, qui nous faisait tant rire. Je me suis dit : « Je m'en vais » ; et tu sais comme je suis : aussitôt fait que décidé.

– Eh bien, dit Fanny, je te souhaite de te plaire ici. L'ouvrage est plutôt rare, mais mes garçons et moi te donnerons un coup de main. À propos, reprit-elle, tu as dû voir ma sœur Linda.

– Oui, elle a vendu sa maison après la mort de Monsieur Lewis et sert dans la famille Jenkins. Je lui ai dit que je partais : elle n'a pas eu l'air d'aimer ça. Tu sais comment sont ces vieilles filles. Et toi, Fanny, vrai, on dirait que tu as toujours le même âge. Tu es bien installée ici, on voit que tu prospères. Frank me disait que tu



avais une chambre libre. C'est-il que ça te coûterait de m'héberger pour quelques jours ? Je te paierai, sois tranquille, mais il faut le temps de se retourner.

– Charlie Ross, dit Fanny, je ne peux pas te refuser ça. Tu t'es toujours montré serviable pour moi. J'espère que maintenant tu es un homme bien sage ?

– Moi ? je ne sais trop : je suis comme tu m'as toujours vu, sinon que je me soûle seulement aux grandes fêtes.

– C'est un progrès, pour sûr. Et, justement, le 4 juillet n'arrive que dans six mois.

– Eh bien, merci. Fanny, je te revaudrai ça. Viens me dire où il faut que je dépose mes nippes.

## XLII

Charlie Ross découvrit bientôt qu'il lui faudrait pour « se retourner » plus de temps qu'il n'avait prévu. Il sortait chaque matin pour chercher de l'emploi, mais rentrait après quelques heures, dégoûté de son insuccès. « Boston est plus mort que Greenway », disait-il. En attendant il se rendait utile à son hôtesse, frottant ses meubles et faisant ses lessives. « Je n'aime pas te voir t'esquinter », disait-il, « quand tu reviens de ta besogne. Et pour qui travailles-tu ? » lui demandait-il. — « Je fais le ménage d'une maison », répondait-elle évasivement. — « Eh bien, quand je gagnerai, tu n'auras à servir personne : tu pourras t'occuper de ton propre ménage. Sais-tu, ajouta-t-il, ça me fait plaisir d'être avec toi : ça ramène l'ancien temps. Te souviens-tu des fois où nous chipions les fraises de la mère Hemingway ? On peut le dire, nous avons navigué ensemble ».

Édouard et Frank, quoique bien plus jeunes que Charlie, lui faisaient bonne figure et s'amusaient de ses inoffensives rudesses. Quelquefois ils lui procuraient des demi-journées de travail auprès de gens qu'ils connaissaient. Mais l'après-midi, le plus souvent, il restait seul à la maison, sauf les apparitions de Maud, qui n'était guère parlante et se défiait de tous les hommes. Aussi le retour de Fanny l'allégeait-il d'un poids d'ennui. Sa seule présence dans la maison y rétablissait l'équilibre et la bonne humeur. Le soir elle prenait part à des parties de cartes auxquelles les hommes se distrayaient, et Charlie insistait pour lui faire vis-à-vis. « Mon ancienne partenaire », disait-il, « sans elle je n'aurais aucune chance ». Ce mot rappelait à Fanny cette autre société qu'elle avait acceptée, et pour un temps la rendait pensive. Mais Charlie reprenait, avec un large rire : « Vous ne savez pas, mes enfants, quels copains nous étions, votre maman et moi, et quelle diablesse c'était à sauter les fossés et les barrières ! »

Quand il la trouvait seule il lui disait câlinement : « N'oublie pas que tu as toujours

cette dette ». Mais elle répondait : « Charlie Ross, tu peux rayer ça de ton registre ». Deux baisers, songeait-elle, ce n'est pas beaucoup ; mais si je lui cédaï s une fois, il n'y aurait plus de fin.

– Eh quoi, insistait-il, tu n'as plus maintenant Monsieur Lewis pour ton excuse.

– Ça ne fait rien : je prends ma revanche du sale tour que tu m'as joué.

Quant à Georges et à Célia, elle s'en préoccupait souvent. Elle ne les voyait plus, mais elle en avait des nouvelles par Charlie, qui parfois leur rendait visite.

## XLIII

Ce fut vers cette époque qu'un nouvel esprit commença d'agiter la race noire aux États-Unis. Les premières années de l'émancipation avaient trouvé les nègres pleins d'espoir en l'avenir qui s'ouvrait pour eux. Ils avaient cru que la défaite du Sud serait celle des préjugés, qu'ils seraient désormais admis à partager avec les blancs l'œuvre de reconstruction commune. Ils consentaient à accepter leur isolement social jusqu'au jour où ils mériteraient, par les progrès de leur culture, une égalité plus complète. « Coopérer avec les blancs », c'était devenu le mot d'ordre de Booker Washington et d'autres guides respectés. Et, en attendant mieux, tendre tous les efforts à s'instruire, à s'enrichir.

Mais ils s'étaient vite aperçus que cette entente avec les blancs, ils étaient les seuls à y travailler. Sauf des exceptions généreuses,

hommes et femmes de vision plus large qui s'intéressaient à leur sort, fondaient pour eux de hautes écoles ou des sociétés pour la protection de leurs droits, la masse des anciens maîtres leur demeurait hostile, ne songeait qu'à les maintenir dans une abjecte dépendance. Ils s'ingéniaient à tourner les lois qui en faisaient des citoyens, ils les obligeaient à subir une ségrégation insultante ; ils toléraient les horreurs du lynch ; surtout ils leur coupaient l'accès à la compétition économique, aux chances de s'élever par leurs propres talents. À mesure qu'en dépit de tout la race noire prenait conscience d'elle-même, elle regimbait contre des alliances où elle jouait un rôle de dupe. Elle s'indignait qu'à sa proportion numérique, formant près d'un dixième de la population totale, ne réponde qu'un infime degré d'influence, qu'une part futile dans les activités de la nation. Alors de nouveaux chefs avaient surgi, moins pliants et parlant plus haut, dénonçant les longues injustices, prêchant la lutte pour y mettre un terme. On les appelait, naturellement, des « agitateurs ». Un agitateur, c'est un homme qui en ennue d'autres en

réclamant ce qu'on lui doit, quand il serait si simple de se taire. Asa Philip Randolph, Eugène Jones, Walter White, étaient de ces champions importuns. Ils réclamaient l'admission des noirs dans les unions ouvrières, leur participation aux affaires civiques, leur emploi dans les industries qui vivaient de leur clientèle. Un des produits de l'Afrique américaine que les blancs n'avaient jamais dédaigné, c'était ses femmes ; mais maintenant les filles noires et brunes professaient le mépris du blanc, formaient des ligues où l'on jurait de le tenir en quarantaine. C'était sur toute la ligne la résistance organisée au lieu de l'humble acquiescement.

Charlie Ross apportait à Boston le résultat de cette vague d'antipathie. Il avait lu les journaux de Harlem ; il avait écouté des apôtres itinérants prêchant même la révolte ; et son âme peu subtile en avait conçu pour tous les blancs sans distinction une rancune voisine de la haine. L'expérience qu'il subissait n'était pas faite pour l'adoucir. « Nord ou Sud, disait-il, ils sont partout les mêmes. Que je leur mendie du travail, il leur suffit de me regarder pour qu'ils déclarent : *Rien*

*à faire*. Un jour viendra où l'on ne pourra plus nous empêcher de vivre ». Frank, qui avait un patron bien gentil, essayait de lui dire : « Ne les mets pas tous dans le même sac » ; mais c'était trop demander à son esprit simpliste.

Malgré tout, il finit par trouver une occupation un peu stable : un camionneur l'engagea pour l'aider dans ses chargements. Les caisses étaient lourdes, l'allure accélérée : ce n'était plus la vie indolente du Sud. Mais il sentait de la fierté à gagner comme les autres et à pouvoir, chaque samedi, déposer sa pension dans les mains de Fanny, qui consentait à le garder dans son logis. Il cherchait sans succès à se rapprocher d'elle. « Tu es libre », disait-il, « qu'est-ce qui empêche que je sois ton ami ? Est-ce que tu ne t'ennuies pas toute seule ? »

– Toute seule ? s'exclama-t-elle, avec trois hommes autour de moi !

– Tu sais ce que je veux dire, répliquait-il. Moi, je ne t'ai jamais oubliée, et je t'ai voulue toute ma vie.

– Ta, ta, disait Fanny, pas de ces fadaises.



Nous vois-tu amoureux après toutes nos batailles et nos culbutes passées ? Tu es un camarade, je ne dis pas, mais plus que ça ; ce serait à rire !

Elle se sentait cruelle en l'éludant ainsi, mais c'était la seule voie possible. D'ailleurs elle ne le craignait pas : elle saurait toujours le mater, de gré ou de force.

## XLIV

Ce n'était pas seulement une amitié très douce qui liait Donat et Fanny : c'était une communion d'esprit et de pensées. L'artiste s'était vite aperçu que, sous des apparences frivoles, l'étonnante fille cachait une intelligence vive, déjà riche, et une promptitude à saisir les conceptions les plus diverses. L'éducation de Monsieur Lewis lui avait inculqué, sans effort de sa part, nombre de connaissances qui maintenant trouvaient jeu à se révéler. Donat s'émerveillait de l'entendre discourir, comme en se jouant, de points d'histoire ou d'art qu'il ignorait lui-même. Elle était surtout très ferrée sur la poésie et sur la musique de sa race. Elle lui récitait des poèmes de Claude McKay, de Paul Dunbar, de James Johnson, de Langston Hughes, qui lui découvraient des beautés originales et fortes. « Sais-tu », disait-elle, « que Pouchkine, le grand poète russe, était le petit-fils d'un prince

d'Éthiopie ? » Elle lui parlait des mélodies de Coleridge Taylor, des opéras de Lawrence Freeman, des chanteurs Roland Hayes, Paul Robeson et Jules Bledsoe. « Cela », disait-elle, « c'est la fine crème ; mais nous avons tous la musique dans le sang, et nos spirituals ont été composés par d'ignorants esclaves ». Quant à l'art des acteurs nègres dans la comédie, dans le drame, Donat en jugeait par lui-même ; car ils fréquentaient maintenant les théâtres et, en outre des « vaudevilles » où danseurs excentriques, chanteurs de « jazz » et chanteuses de « blues » déployaient tant de verve, ils avaient vu des pièces émouvantes jouées par des troupes noires avec une perfection exquise. Ils avaient admiré Charles Gilpin dans « l'Empereur Jones » d'O'Neill, ils avaient ensemble frémi du tragique réalisme des scènes et de la beauté des chœurs de « Porgy »... Mais la pièce qui avait surtout émerveillé Donat par son invention inouïe et son exécution unique, c'était « The Green Pastures », cette transposition en drame populaire de toute l'histoire biblique, telle que la concevrait une classe de noirs naïfs. Il y avait ici tant d'écueils à

tourner, un tact si délicat et si subtil à maintenir, que la réussite des acteurs n'était rien moins qu'un tour de force. Il fallait assister au spectacle du Père Éternel présidant, au milieu des anges et des élus, à un festin de poisson frit. Dans un grenier très peu élyséen, le Seigneur, attablé à un vieux pupitre, alignait ses calculs pour le gouvernement du monde. Gabriel le suivait, et venait à deux doigts de déclencher la fin des temps en embouchant distraitemment sa trompette. Le Créateur, mécontent des hommes, descendait sur la terre pour une inspection personnelle, en habit noir et chapeau haut-de-forme, distribuant des cigares de haut prix. Il rencontrait des filles légères qui voulaient flirter avec lui, des apaches se moquant de ses conseils, des hommes agenouillés qu'il avait pris pour des dévots et qui n'étaient que des joueurs absorbés à tirer aux dés. Dégoûté de ces désordres et résolu à faire périr cette race, il traçait à Noé avec un crayon bleu le plan complet de l'arche, débattant avec lui la quantité de « liqueur » à prendre en cas de morsure des serpents. Tout se déroulait dans cette veine : le dialogue était rempli d'ébouriffantes

remarques. C'était, en somme, une parodie à côté de laquelle le « Virgile » de Scarron semblait une charge sans couleur. Mais cette caricature, aux mains de Richard Harrison et de ses prodigieux interprètes, devenait un « mystère » touchant, pénétré de ferveur intime, de révérence et de dignité. Les petits chérubins pouvaient se pendre aux basques du bénin Jéhovah ; de grosses matrones angéliques pouvaient épousseter le paradis en tabliers bien empesés et leurs ailes de carton protégées de housses. Le Seigneur pouvait soupirer, préoccupé de ses problèmes : – « être Dieu, ce n'est pas toujours un lit de roses ». Rien de cela ne scandalisait, ne semblait sacrilège. On souriait, on riait même, avec une larme au coin de l'œil. Il y avait dans toutes ces scènes une simplicité si profonde, un tel élan mystique, que l'Ancien Testament s'en trouvait échauffé et transfiguré. Les pasteurs louangeaient ces représentations, qui pendant six années firent le tour des États-Unis, et qu'interrompit seulement la mort du Tout-Puissant lui-même.

Donat puisait à ces expériences un respect grandissant pour la mentalité, pour le sens

esthétique des noirs, et, comptant les achèvements marqués à leur empreinte, il en venait même à conclure : S'il y a un art distinctement, spécifiquement américain, ce sont les noirs qui l'ont créé.

## XLV

Fanny, son travail terminé, s'était assise dans une bergère du cabinet de son ami, qui, lui, était parti pour une course d'affaires. Elle feuilletait un livre d'art dont elle parcourait les gravures. Mais souvent ses yeux se levaient et elle errait, distraite, dans ses pensées. Elle songeait au bonheur qui lui était échu, à la paix qui maintenant emplissait sa vie. Les arbres verts de l'avenue qui ondoyaient à la fenêtre, le soleil blond et la brise molle qui dansaient autour d'elle, gonflaient son cœur comme autant de symboles. Elle vibrait avec eux et voltigeait avec eux dans l'espace. Jamais son âme ne s'était sentie plus légère, plus confiante aussi : car son amour, depuis six mois, n'avait connu aucun nuage. Donat était pour elle constamment attentif et tendre ; il lui faisait sentir qu'un vœu les unissait, que tout était commun entre eux. Elle redoutait encore un peu l'ancienne amie : avec

celle-là sans doute elle n'aurait pu lutter. Mais elle était partie et ne reviendrait plus ; et Donat maintenant voyait son portrait avec calme. Fanny ferma son livre et, parcourant des yeux ce cher nid qui était le sien, elle se mit à chanter un *lullaby* de son enfance.

La sonnette résonna et elle se leva pour ouvrir, se demandant quel pouvait être ce visiteur inattendu. Mais dès que la porte eut tourné, son cœur subitement se serra jusqu'à défaillir. Une jeune femme était devant elle, mise avec goût, se cambrant avec assurance ; et dans son visage blond encadré de cheveux dorés elle avait, du premier regard, reconnu celui du portrait !

– Monsieur Sylvain, dit l'étrangère, demeure toujours ici ?

– Oui Madame, dit Fanny, je suis sa ménagère.

– Dites-lui donc, reprit l'autre, que Lucie désire lui parler.

– Monsieur Sylvain, Madame, n'est pas ici en ce moment.



– Et où est-il, le savez-vous ?

– En ville, pour ses travaux, et absent pour une heure ou deux.

– Oh ! n'est-ce que cela ? dit Lucie. Eh bien, je vais l'attendre. Je puis faire ça, je le connais très bien.

Elle avait pénétré dans le salon et, se tenant debout, examinait les meubles et les murs.

– Tenez, ajouta-t-elle, ce sera plus commode que je l'attende dans son bureau : et ça va lui faire une surprise.

Elle était, sans plus de façons, entrée dans l'autre pièce et s'était installée dans la bergère vide, en ôtant le volume que Fanny y avait laissé.

– C'est bien lui, remarqua-t-elle : des livres à traîner partout. Et dites-moi, y a-t-il longtemps que vous le servez ?

– Environ huit mois, dit Fanny, que cette enquête torturait.

– Huit mois ! pensa tout haut Lucie ; et puis six autres mois ! Il ne s'attendait pas à me voir partie si longtemps.

– Je ne vous retiens pas, conclut-elle en allumant une cigarette. Et ne lui dites rien de ma venue : je veux voir sa figure en me trouvant ici.

Fanny poussa la porte du cabinet sur la visiteuse et, chancelant à travers le salon, alla s'affaïsser sur une chaise de la cuisine.

Un flot noir inondait maintenant son cœur, l'instant d'avant si alerte et si libre. « L'autre » était de retour, la première aimée : elle venait reprendre sa place ! Fanny se sentait écrasée sous cette soudaine menace, et n'y voyait aucune issue. Cette Lucie, comme elle était belle, et comme elle était sûre d'elle-même ! Donat, certes, en la revoyant, sentirait affluer tout l'ancien amour. D'un regard, d'une caresse, elle aurait balayé toute autre pensée que la sienne. Fanny les voyait enlacés, reprenant tous les deux le beau voyage interrompu, sur un esquif qui à jamais emporterait son ami loin d'elle. Elle n'aurait été dans sa vie qu'un chapitre, un court intermède ; et cette vie reprendrait maintenant son cours, la laissant en arrière comme une épave ! Tenterait-elle de résister ? Mais toute

lutte semblait impossible. Se poser en rivale serait une prétention absurde. Et puis ce serait faire le malheur de Donat, et son amour trop grand n'en pouvait supporter l'idée. D'ailleurs elle comprenait qu'il revint à cette femme, sœur de race, dépassant en esprit, en beauté, la pauvre fille du Sud. Mais cela la plongeait dans une désespérance plus sombre.

Des larmes roulaient maintenant de ses yeux sans qu'aucun plan surgit dans son âme confuse. Elle restait là, les mains serrant ses tempes, emprisonnée dans son problème.

Et alors, comme toujours, son cœur lui montra le chemin. La solution unique s'imposa en un vif éclair. Elle céderait sans combat et sans plainte. Ce n'était dans sa destinée qu'un sacrifice de plus. Ce qu'elle avait fait pour Monsieur Lewis, elle le ferait pour Donat Sylvain, Martha Bledsoe, Lucie ! Fallait-il que toujours on lui volât ce qu'elle aimait ? Mais elle s'effacerait, elle n'allait pas faire d'embarras. Elle éviterait même les discours, les explications vaines. Le mieux était de disparaître avant le retour de Donat pour lui

épargner toute secousse. S'il ne la revoyait plus, l'oublier serait plus facile. Et elle redoutait pour elle-même l'émotion de l'adieu, peut-être des sanglots en présence de cette femme.

Elle se leva lentement, se mit à rassembler ses quelques effets, les empilant dans un sac de voyage. Puis pour la dernière fois elle rangea les objets, les meubles, essuyant avec soin les plus légers grains de poussière. Puis, encore, sur un bout de papier, elle traça au crayon ces lignes, qu'elle plia dans une enveloppe et laissa en vue sur la table :

« Monsieur Sylvain : – Ne vous étonnez pas de ne pas me revoir aujourd'hui ni les autres jours. Vous en comprendrez la raison. J'ai été bien heureuse d'être à votre service et vous remercie de vos grandes bontés. – Fanny. »

Alors elle vêtit son manteau et, son sac à la main, en marchant sur la pointe des pieds pour éviter tout bruit, elle franchit la porte du logis et la referma derrière elle.

## XLVI

Maud fut surprise de voir Fanny rentrer à la maison avant l'heure ordinaire.

– Votre ouvrage est fini si tôt aujourd'hui ? s'enquit-elle.

– Oui, dit Fanny, et je crois bien qu'il est fini pour tout de bon. Monsieur Sylvain a retrouvé une ancienne servante qui lui plaisait beaucoup, et il va la réengager.

– Vrai ? dit Maud. Eh bien, c'est dommage : ça vous faisait un bon emploi. Vous n'en êtes pas trop triste, au moins ?

– Moi ? mais non, dit Fanny : cette besogne m'énervait. J'aurai bientôt trouvé une autre place.

Elle remercia sa voisine et, restée seule, courut s'enfermer dans sa chambre et laissa librement se dégonfler son cœur. Il lui semblait que toute sa vie était coupée dans sa racine. Un

découragement complet la laissait affaissée, indifférente à tout. Par instants seulement des secousses de révolte la faisaient trépigner d'une sorte de rage. « Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! » répétait-elle. Mais elle savait bien qu'elle voulait, et qu'elle avait courbé la tête. Il fallut que cette crise s'épuisât par son propre excès. Après deux heures, prostrée de fatigue, elle revint à elle-même et put envisager la vie qu'elle avait à reprendre. Elle entendit Charlie Ross qui rentrait et, bassinant ses yeux rougis, elle parvint à se faire une contenance. Puis ses fils rentrèrent tour à tour, et leur vue lui rendit un peu de paix. Sa famille lui restait à aimer, à servir. Elle prépara comme d'habitude le repas du soir. Peu après, Madame Lattimore descendit pour causer.

– Savez-vous, dit-elle à Fanny, que je deviens inquiète d'Irène ? C'est une fille tout d'une pièce et capable de toutes les folies. Elle a toujours vécu à son plaisir sans prendre aucun genre de souci. Sourde qu'elle est maintenant et borgne, elle danse et rit comme si rien n'était. Mais dernièrement son œil intact s'est beaucoup affaibli, et les docteurs, depuis longtemps, lui ont

prédit qu'elle le perdrait comme l'autre. Alors, hier, tout en bavardant, elle m'a dit : « Il faut que j'agrippe vite toute la joie que je peux. Je n'ai plus qu'une toute petite lampe allumée sur le monde et si elle s'éteint, vous savez, ce ne sera pas gai ! Mais en tout cas mes précautions sont prises. Vous n'imaginez pas que je vais endurer de subsister comme une momie ? Oh ! pas moi, non, pas moi ! » Et elle est allée me chercher une petite fiole qu'elle cache dans un tiroir. « J'ai là-dedans, qu'elle m'a dit, tout ce qu'il faut pour me mener danser dans l'autre monde. Et la minute que je ne vois plus le jour, zip, le tour est joué. Ça m'a pris neuf ans, croiriez-vous, pour emplir cette fiole petit à petit ; mais pour la vider, dame, ça ne me prendra pas neuf secondes ! » Et elle parlait de ça comme d'une chose toute simple ! Figurez-vous, depuis neuf ans qu'elle mijote cette idée ! N'est-ce pas affreux ?

– Oui, dit Fanny, mais je comprends la pauvre Irène. Il y a des cas où une personne est mieux morte que vivante.

– Est-ce qu'on ne pourrait pas, dit la voisine,

lui voler cette fiole ?

– Pour ma part, dit Fanny pensive, je n'en aurais pas le courage.



## XLVII

Sa nuit se passa tourmentée, sans beaucoup de sommeil, à s'imaginer l'entrevue de Donat et de Lucie, et la nouvelle tournure qu'allaient prendre les choses à l'avenue Commonwealth. Les meubles, sûrement, allaient être changés de place ; les photographies de Lucie reparaîtraient sur les consoles. Mais c'étaient leurs baisers surtout qui lui serreraient le cœur : trésor qu'on lui arrachait à elle-même ! Et Donat ? Tout d'abord il serait très heureux. Puis, peu à peu il manquerait des soins dont elle avait su l'entourer. Il ne trouverait pas à son chevet sa cravate toujours prête ; sa table ne serait pas chaque jour servie à temps. Il regretterait aussi les chansons qu'il aimait ; et parfois, malgré lui, il songerait à elle avec un soupir. Mais il serait trop tard : il n'aurait pas l'audace de briser sa chaîne reprise et de revenir sur ses pas.

Le matin venu, elle décida d'aller s'inscrire tout de suite à un bureau de placement. L'oisiveté, la solitude, lui seraient désormais fatales. C'était un jour où Charlie Ross avait relâche de son travail. « Prends soin de la maison », dit-elle, « je serai bientôt revenue ».

Sa course en effet dura peu. Mais comme à son retour elle atteignait sa porte, elle fut surprise de voir Charlie qui venait d'en sortir et tournait le coin de la rue. Elle l'eut bientôt rejoint.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, n'as-tu pas eu la patience de m'attendre ?

Charlie l'enveloppa d'un regard singulier.

– Il y a quelqu'un, dit-il, venu pour toi. Il est là, et j'ai cru que vous pouviez vous passer de moi.

– Quelqu'un ? Qui ça ? s'enquit Fanny.

– Ne me le demande pas : un homme. Je ne l'ai jamais vu : mais il paraît bien te connaître... Je ne savais pas, ajouta-t-il, que tu frayais avec les blancs.

– C'est un blanc ? dit Fanny, et il me connaît ?

– Bien sûr, et de ne pas te voir il avait l'air tout excité.

– Oh ! alors, dit Fanny, cachant son émotion, je devine qui ça peut être : c'est un homme qui vient pour affaires. Merci, Charlie Ross, je te laisse.

– Oui, je vois que tu me laisses, dit froidement Charlie, et il s'éloigna.

Fanny courut, plutôt qu'elle ne monta jusqu'à son palier. et précipitamment tourna la clef dans la serrure.

Un coup d'œil lui montra, assis devant la table, l'homme blanc, le seul qui existât pour elle ! Elle resta sur place, toute saisie.

Donat s'était levé en la voyant, et lui aussi était interdit, immobile.

– Vous ici ! dit enfin Fanny. Que ça me fait plaisir !

– Fanny, dit Donat, as-tu cru que nous pouvions nous quitter de cette sorte ?

– Hélas ! dit Fanny, j'ai pensé que c'était la meilleure façon : ne plus nous revoir, couper

court. Mais vous êtes bon tout de même d'être venu me dire adieu.

– Adieu ? dit Donat très ému. Il l'avait attirée à lui et appuyée sur sa poitrine. Il caressait ses joues humides comme on fait aux enfants qu'on veut consoler.

– Adieu, n'est-ce pas ? répéta-t-il, en lissant les mèches de son front. Adieu, pauvre Fanny !...

Il paraissait s'attarder à ce mot et y trouver comme une douceur. Puis tout à coup se redressant :

– C'est très joli, dit-il, ce petit drame : mais je n'ai pas de temps à perdre. Je dois être en ville à onze heures et je n'ai pas eu mon déjeuner.

Ces paroles étaient singulières : Fanny en reçut comme un choc.

– Oh ! dit-elle, pardonnez : je vais vous servir quelque chose.

– Bon ! alors je m'en retourne et je compte sur toi. Tu connais le chemin, n'est-ce pas ? Surtout ne me fais pas attendre !

– Comment, dit Fanny, vous voulez ?...

– Évidemment, je veux... N'est-ce pas notre coutume ?

– Alors, vous n'allez pas ? ...

– Mais non, petite folle, je ne vais pas... Et cela te surprend ?

– Mais Lucie ?...

– Oh ! Lucie ! Charmante fille, n'est-ce pas ? Nous avons causé vingt minutes et elle a parfaitement compris. Elle est vraiment intelligente.

Fanny ne fit qu'un bond vers le *boy friend* qu'elle retrouvait. Et elle pleurait délicieusement, nouée à son cou, comme elle avait pleuré un jour, petite élève, sur l'épaule de Monsieur Lewis.

## XLVIII

Ils étaient sûrs maintenant l'un et l'autre, ayant passé la grande épreuve, et cette certitude les comblait d'une paix absolue.

Charlie Ross, cependant, semblait fort intrigué du visiteur entrevu chez Fanny.

– Qu'est-ce que ce visage pâle, lui demanda-t-il le même soir, qui courait ainsi après toi ?

– Ça ne te regarde pas, dit Fanny ; mais si tu veux le savoir, c'est tout simplement l'homme chez qui je travaille.

– Est-ce que tu n'y vas pas chaque jour ? Qu'est-ce qu'il avait à faire ici ?

– Tu le lui demanderas la prochaine fois, Charlie.

– Et il est marié, cet homme ? Il a une femme et des enfants ?

– Marié ou non, ma parole, qu'est-ce que ça

peut te faire ?

– Rien du tout. Eh bien oui, ça me fait quelque chose : te voir acoquinée d’aucune façon avec un blanc. Est-ce que tu ne pouvais pas trouver un patron de ta race ?

– Ça montre, dit Fanny, comme tu connais Boston. Crois-tu que les patrons, on les choisit à son plaisir ?

– Je ne vois pas, dit Charlie, pourquoi, de ne pas te trouver chez toi, il avait à se tourner les sangs.

– Et moi, je ne vois pas sur quoi tu te montes la tête. Voyons, sois raisonnable et ne me fais pas de scènes.

Les choses en restèrent là ; mais de ce moment Charlie Ross parut préoccupé et sombre. Quand Fanny rentrait du travail, il l’observait intensément et ne s’abstenait qu’à grand’peine de la questionner, d’en savoir plus long sur cet homme qui l’inquiétait. Il cherchait par ailleurs à se rapprocher d’elle avec encore plus d’insistance.

– Fanny, lui disait-il, j’ai maintenant une *job* et je me conduis comme il faut. Tout ça je le fais pour toi : est-ce que tu ne le vois pas ?

– Mais oui, disait Fanny, et ça me fait plaisir.

– Je ne devrais pas être si franc ; mais toute ma vie, je peux dire, j’ai pensé à toi : avant même le jour où je t’ai embrassée. Et j’ai toujours tourné autour de toi, près ou loin, sans que tu t’en doutes. C’est pour toi que j’aidais Monsieur Lewis ; mais je t’assure bien qu’en même temps je souhaitais sa mort. Quand tu es partie pour Boston, j’ai cru que ça me passerait : mais c’est seulement devenu pire. Alors je t’ai rejointe : et d’être auprès de toi ça me soulage le cœur ; mais pourquoi n’aimes-tu pas ton ancien camarade ? Tu ne me dis jamais une parole un peu douce. Si tu voulais, je serais ton ami ; je te servais et je t’obéirais en tout. Ne sois pas si dure, ma mignonne. Tu me refuses même ces deux baisers !...

Fanny ne savait que répondre. Son bon cœur se sentait chagrin, et, pour ne pas faiblir, elle balbutiait : « Rien à faire : tout ça, c’est des



folies », et tournait le dos à Charlie. Mais elle eût voulu n'avoir pas à être témoin de sa peine.

Un incident vint aggraver cette sourde tension. Comme Donat et Fanny, un après-midi, sortaient d'une salle de cinéma, ils se trouvèrent en face de Georges, ayant à son côté son amie Célia, qui venaient, eux aussi, d'assister au spectacle. Les éviter était impossible. Fanny pour rien au monde n'eût voulu cette rencontre ; mais il fallait en prendre son parti.

– Monsieur Sylvain, dit-elle en s'arrêtant, en voilà une surprise ! Ni plus ni moins que Georges, un de mes fils.

– Vrai ? dit Donat, tendant cordialement la main : celui qui est poète ?

– Non, un autre. Et voici Mademoiselle Célia, une bonne amie à lui. Tout va bien ? reprit-elle en s'adressant au couple. Venez donc me voir plus souvent... Monsieur Sylvain a la bonté de m'emmener parfois aux « vues ».

– Content de vous rencontrer, maman, dit Georges, non moins gêné. Oui, nous sommes

bien ; et vous, vous paraissez en bonne santé... C'est dommage qu'à l'instant nous ne puissions pas causer ; mais vous nous reverrez bientôt.

– C'est cela, dit Fanny : au revoir tous les deux.

Ils passèrent, et Donat les suivit des yeux.

– Il te ressemble, ton garçon, remarqua-t-il : on te prendrait pour sa grande sœur. Amène-le-moi donc quelque jour ; aussi celui qui fait des vers.

Fanny restait troublée de ce hasard intempestif. Elle cherchait vaguement à en imaginer les suites.

À trois jours de là, Charlie Ross, en visite chez Georges, apprit tout de la bouche de Célia.

– Je ne le confie qu'à vous, lui dit-elle en mystère, mais Madame Lewis a un « *boy friend* » blanc ! C'est incroyable, n'est-ce pas ? Je les ai vus moi-même sortant ensemble de l'Orpheum. Et vous auriez pouffé des mines qu'ils se faisaient ! Serrés l'un contre l'autre, avec de ces sourires ! J'ai failli en tomber à la renverse.

– Vous êtes sûre, dit Charlie, bien sûre que c’était eux ?

– Sûre ? Un peu seulement ! Georges était avec moi, et il leur a parlé.

Charlie se tut d’abord, étourdi de ce coup. Puis il dit, s’efforçant de rire :

– Ce n’est rien du tout, c’est son boss. Il la récompensait de lui avoir fait une bonne soupe.

Mais il bouillait intérieurement. Ainsi ses soupçons étaient justes ! Fanny avait un amoureux, et un de la race détestée ! Une tempête soulevait son âme fruste et violente. Après Monsieur Lewis, ce rival odieux ! Et lui toujours ignoré, repoussé ! Il n’en pouvait venir à moins chérir Fanny : plus vivement, au contraire, son cœur allait vers elle. Mais il s’en prenait à ce blanc qui l’avait séduite ; il en voulait aux fils qui ne voyaient pas le scandale, à Célia qui l’avait dévoilé, à ce Boston maudit où se passaient de pareilles choses. « Maintenant que je sais », se dit-il, « il faudra que Fanny m’écoute ».

Il voulait se donner une plus cruelle certitude.

Les jours suivants il fila Fanny en secret. Il la vit de loin pénétrer dans un appartement de l'avenue Commonwealth, aux fenêtres ouvertes d'où s'échappaient des fleurs. La beauté de ce boulevard à double rangée d'arbres, l'apparence luxueuse de la maison où elle entrait, le blessèrent de cuisantes épines. « C'est parce qu'il est riche », songea-t-il : « les riches peuvent tout se payer. Mais elle ne l'aime pas vraiment : je la regagnerai ».

Il la guetta encore après ses journées faites, s'attendant à la voir sortir en compagnie de son amant. Un soir enfin il les vit tous les deux. Fanny, dans un costume qu'il n'avait jamais vu, s'avavançait, rieuse et accorte : si jeune et si pareille à la fille de Greenway ! Et près d'elle marchait, empressé, l'homme au teint pâle qu'il ne reconnaissait que trop ! Il lui vint à cette vue une bouffée de haine folle qu'il eut grand'peine à maîtriser. Il eût voulu se jeter sur cet homme, le punir d'oser convoiter cette femme défendue, qu'il volait à son peuple et à ses vrais amis. Il se contint pourtant et reprit, la tête basse, le chemin du logis de l'avenue Shawmut.

En route il entra dans une taverne et se soûla plus royalement qu'il n'avait fait toute sa vie.

## XLIX

La pauvre Irène allait de mal en pis. Elle était devenue complètement sourde, et, n'ayant pas appris à lire sur les lèvres, se voyait interdit avec le monde externe presque tout échange de pensées. Il fallait maintenant lui écrire en grosses lettres ce qu'on voulait lui communiquer. La pupille de son œil unique s'obnubilait de plus en plus, piquetée de taies blanches entre lesquelles passait une rare lumière, et souvent traversée de douleurs nerveuses. Les collyres dont l'hôpital faisait l'aumône ne la soulageaient que pour une heure, et il fallait constamment les renouveler. Tout travail au dehors lui était impossible ; elle avait dû s'inscrire à l'assistance publique, qui lui octroyait chaque semaine une pitance ridicule, augmentée de quelques vivres. Elle n'avait pas une âme sur laquelle elle pût compter. Son père vivait-il encore ? Elle l'ignorait. Il l'avait, toute enfant, abandonnée, après avoir transmis à son

être innocent les germes de son sang impur. Sa mère, femme dévouée mais rude, était morte, depuis longtemps. Si elle avait des frères et sœurs, ils étaient dispersés par toute l'étendue des États-Unis. Elle avait, dès seize ans, erré d'une ville à l'autre, servante dans les maisons, fille de chambre dans les hôtels, bonne d'enfants, laveuse, cuisinière, mêlée à tous les types et à tous les milieux ; mais partout gaie, hardie et violente, ne refusant ni une partie folle ni une furieuse dispute, toujours prête à l'éclat de rire comme à la riposte acérée. Ses maîtres la gardaient pour son intelligence et son travail honnête, et elle les égayait de ses saillies ; mais ils apprenaient vite à lui ménager les reproches. Elle avait eu des amoureux sans nombre, attirés par ses formes sveltes et par son entrain endiablé ; mais pas un homme ne l'avait subjuguée : elle les avait menés à la ligne de son choix, fixant elle-même les limites ou l'absence de limites. C'était, comme on disait, un « caractère » : dangereusement explosif, mais par maints traits attrayant et aimable. Et maintenant, à trente-six ans, toute sa sauvage exubérance était

comprimée, enchaînée. Elle n'avait plus qu'une seule fenêtre ouverte sur le monde : elle était même privée de ses échos. Pourtant, dans cette prison, son âme se montrait intrépide. Nul ne connaissait les pensées de ses longues solitudes ; mais quand on frappait à sa porte, on la trouvait debout, active, sans abattement et sans plainte. Elle savait encore rire, échanger des propos taquins, et au moindre prétexte oublier, semblait-il, toute sa vilaine fortune. Sans doute elle persistait à garder ce poison qui la délivrerait quand elle serait totalement aveugle ; mais elle en parlait sans émoi, comme d'une chose naturelle et presque indifférente.

Ce dont elle souffrait en secret, c'était de ne pouvoir, comme autrefois quand elle gagnait, arborer de jolies toilettes, être toujours élégamment chaussée. Il lui fallait se résigner à des robes plus unies, qui la plupart du temps lui venaient en cadeau, et qui lui donnaient, croyait-elle, l'air d'une matrone ou d'une diaconesse. Mais surtout l'œil de verre qu'elle portait lui déplaisait par sa fixité étrange. « C'est comme ceux des poupées », disait-elle, « et encore il y a



des poupées dont les yeux remuent ». Et elle confiait à Fanny : « On fait maintenant, croiriez-vous, des yeux postiches mobiles. Oui, Madame, avec des crochets qui s'arriment à vos nerfs et leur obéissent. Mais ça coûte bien trop cher, des douze et quinze dollars. Irène, que je me dis. continue à regarder tout droit de ta prunelle de poisson mort ! « Ha, ha, s'esclaffait-elle, Laurent dit que ça lui fait peur ! »

Ce discours fut ébruité dans le cercle des bonnes voisines. Elles prenaient toutes pitié d'Irène, qui ne voulait pas de pitié, et lui rendaient tous les services possibles. Fanny eut une idée. « C'est un œil mobile qui la tente », dit-elle un jour à Maud, « si on se mettait ensemble pour lui en avoir un ? » Madame Rollins et Madame Lattimore accueillirent le projet avec empressement. On mettrait de côté vingt-cinq sous par semaine ; on arracherait des contributions à Laurent et aux autres hommes ; et jusqu'au dernier jour Irène n'en saurait rien. Édouard fut délégué pour s'informer de l'invention, encore récente, et de son coût. En moins de huit semaines on avait réuni la somme,

et l'on présentait à Irène un acquit bien en règle signé d'un optométriste en renom : « Bon pour un œil de verre mobile ». L'attendrissement n'était pas le fort de la brave fille : elle témoigna sa gratitude par des cascades de grands rires et en embrassant ses voisines avec une étouffante vigueur. Puis Frank, dans son auto, la mena prendre les mesures. L'œil devait être apparié à l'autre dans toutes ses formes et nuances ; il fallut l'essayer et le modifier plusieurs fois. Mais le retour d'une dernière séance fut un voyage de triomphe, Irène ramenait son nouvel œil, et c'était une merveille ; les moindres détails en étaient d'un naturel parfait : personne ne les eût crus le résultat d'un art humain. Mais surtout il paraissait vivre ! Il épousait toutes les motions de son frère jumeau, s'élevait, s'abaissait, se tournait avec lui. En peu d'instant tout le logis fut au courant de ce miracle, et chacun trouva un prétexte pour venir s'en extasier. Irène eut autour d'elle toute une assemblée. Elle se regarda au miroir, fit jouer ses pupilles et ne se trouva pas si mal. Alors, complaisamment, elle fit manœuvrer l'œil au bénéfice commun, lui faisant prendre

tous les angles. « Cet œil maintenant », déclara-t-elle, « est le meilleur des deux : j'ai envie de remplacer l'autre par un de ce modèle ! » Laurent, qui était là, traça sur un billet : « Je n'ai plus peur de toi ». Sur quoi, tournant vers lui deux yeux également irrités, elle lui flanqua une claque retentissante.

C'est à un mois de là qu'Irène devint complètement aveugle, et que Maud, un matin, étant entrée chez elle, la trouva morte sur son lit, ayant à son côté un verre et un flacon gardant les traces d'une poudre verte.

## L

Si Charlie Ross eût mieux connu les dessous des mœurs bostonnaises, l'idylle de Donat et de Fanny ne lui eût pas causé tant de stupéfaction. Les attaches de cette sorte n'y étaient pas rares phénomènes. Il eût pu voir, à Roxbury, maints ménages bicolores dûment unis devant la loi. Quant aux affaires sentimentales, elles ne se comptaient pas, et ne surprenaient plus personne. Dans tout le pays, en fait, en dépit des tabous multiples, et même au temps de l'esclavage, une attraction secrète a toujours aimanté les deux races l'une vers l'autre. Lentement, insensiblement, elles se fondent et se diluent. Certaines régions comptent déjà un nombre de métis supérieur à celui des noirs sans amalgame. Le croisement en est venu à produire ces « Africains blonds » auxquels il reste à peine un indice de leur origine. Ce pourrait être quelque jour, à très longue échéance, la solution

automatique, et hautement ironique, de la « question noire ».

Mais aucune statistique n'eût suffi à calmer la rancune qui rongait le cœur de Charlie. C'était de lui qu'il s'agissait, et de la femme qu'il aimait, sur laquelle il croyait avoir un droit premier. La savoir à cet étranger l'opprimait comme un cauchemar.

Maintenant, tous les jours c'étaient de nouvelles plaintes et de nouveaux reproches. « N'as-tu pas honte », lui disait-il, « de trahir ainsi ta couleur ? Ta grand'mère a été l'esclave de ces gens-là, et tu veux l'être, toi aussi ? Qu'en penseraient tes amis de Greenway ? Qu'en eût pensé Monsieur Lewis ? » Puis, voyant Fanny obstinée, il se faisait suppliant et tendre. Avait-elle oublié leur camaraderie ancienne, son affection de tant d'années ? Où trouverait-elle un *boy friend* plus dévoué et plus soumis ? Son obsession tournait à l'idée fixe et devenait pour Fanny un tourment.

Les deux fils jusque-là n'avaient rien su de cet orage. Mais un soir qu'avec leur maman Édouard

et Frank étaient à la maison, Charlie Ross n'y tint plus, et s'enhardit à tenter un éclat.

– Jeunes gens, dit-il à brûle-pourpoint, quelle est votre idée d'une femme noire qui s'amourache d'un blanc ? On prétend que ces choses arrivent.

– Ma foi, dit Frank après avoir réfléchi un instant, cela dépend des cas. S'ils s'aiment réellement, je dirais que c'est leur affaire.

– Eh bien, non, protesta Édouard, je ne suis pas de cet avis. Les blancs nous humilient assez de toutes façons sans nous escamoter nos filles. Si elles avaient un peu d'orgueil...

– C'est bien ce que je pense, interrompit Charlie. Et toi, Fanny, quel est ton dire ?

Fanny sentit le sang affluer à ses joues. Quelle effronterie d'assaillir son secret intime en présence de ses fils ! Allait-elle tomber dans le piège ?

– Je vous laisse ça à débattre, déclara-t-elle sèchement. Je sais ce que je pense.

Mais soudain elle se jugea lâche de n'oser

confesser sa foi. Avait-elle peur de la défendre envers et contre tous ? Provocante, elle reprit :

– Si tu veux le savoir, une femme aime qui lui plaît, et son cœur lui dit qui elle aime. Toutes les barrières sont impuissantes et faites pour qu'on les saute. Blancs, noirs, jaunes ou cuivrés, ce sont tous des hommes et des femmes avec des vernis différents, et tous enfants du même bon Dieu. S'ils en viennent à s'éprendre, ils n'en doivent de compte à personne : et ce n'est pas toi, Charlie Ross, qui les empêcheras.

Les deux frères se regardèrent, surpris du ton décidé de leur mère. Charlie Ross, dérouté, n'osa poursuivre la dispute, mais il grommela sourdement :

– Pas sûr. Il y a des choses qu'on a le droit d'empêcher.

## LI

« À quoi ça rimait-il, maman, cette sortie de Charlie ? » demanda le bon Frank le lendemain matin. « Quand tu t'es retirée, il n'a plus voulu dire un mot. »

– Ne t'inquiète pas, mon garçon, dit Fanny, défilant un rire un peu nerveux : Charlie Ross est comme ça : c'est un homme à principes.

– Maman, dit Frank, parle-moi sérieusement : est-ce que Charlie t'ennuie ?

– Oh ! pour sûr, il m'ennuie : tu le vois tourner autour de moi. Mais je peux le souffrir, et je n'en ai pas peur.

– Mais je ne veux pas, dit Frank, que personne t'ennuie. Je vais dire à Charlie de se loger ailleurs.

– Ne fais donc pas ça, fiston, tu le rendrais furieux. Et ce qu'il dit, tu sais, ça ne m'impressionne guère.



– Mais je vois bien, insista Frank, qu’il te soupçonne de quelque chose. Peux-tu me dire de quoi ?

Elle hésita un instant, puis reprit :

– Il me soupçonne d’aimer mon employeur, Monsieur Sylvain. Et il a parfaitement raison, ajouta-t-elle candidement, car c’est un fait, je l’aime.

Elle avait parlé sans bravade et avec une franchise toute simple. Elle attendait la réponse de son fils.

– Oh ! c’est ça ? dit Frank calmement. Pauvre maman, ajouta-t-il, entourant sa mère de ses bras, je l’avais un peu deviné. Mais crois-tu que ça me choquait ? Toi, si jeune et si belle, tu as le droit d’aimer et de choisir. Je voudrais voir qui te résisterait.

– Alors, dit Fanny, tu comprends ? Et tu ne m’en veux pas ?

– Maman, je suis de ton bord, aujourd’hui, demain et toujours.

– Oh ! merci. En ce cas, tâche donc

d'expliquer à Charlie, d'obtenir qu'il me laisse tranquille. Mais vas-y doucement : c'est un gars obstiné.

Édouard, de son côté, avait songé à l'incident. Quand il revit Fanny occupée, comme chaque soir, aux expéditions de l'*Échange* :

– Mère, dit-il, je regrette d'avoir paru te contredire : mais tu taquinais Charlie Ross, n'est-ce pas ? en soutenant que nos femmes noires...

– Mais non, Édouard, j'étais sérieuse : c'est tout à fait ce que je pensais.

– Voyons, maman, c'est impossible ! Songe donc aux tyrannies qui oppriment notre race. Alors, si nos femmes nous trahissent...

– Trahir ? moi, au contraire, j'appelle ça servir ! Même à ton point de vue, c'est s'introduire chez l'ennemi, le dompter, l'enchaîner, le réduire à merci. Voilà ce que fait toute noire, mon petit, qui est aimée d'un blanc. Tu étais fort en classe de Bible : rappelle-toi Dalila !

Elle riait, à la fois convaincue et facétieuse.

– Si c’est comme ça que tu le prends ! dit Édouard interdit. Mais je sais, va, que tu plaisantes quand même.

– Comme tu voudras, conclut Fanny ; mais méfie-toi de ces plaisanteries : elles tournent souvent à l’histoire vraie.

Elle le vit ancré dans son sens, refusant d’en sortir. Évidemment il ignorait les dessous de l’affaire, et ne saurait, en tout cas, les comprendre. Elle ne lui ferait pas, à lui, ses confidences.

## LII

– Écoutez, dit Frank à Charlie quand il eut l'occasion de le rencontrer seul, vous êtes un brave homme, nous vous aimons bien tous ; mais vous devriez, des fois, surveiller vos façons d'agir.

– Comment ça, mon garçon ? dit Charlie Ross, surpris.

– Bien oui, avec maman : vous tournez autour d'elle un peu plus qu'il ne faut. Pardonnez-moi, je crois que ça l'agace.

Charlie eut un sursaut, comme piqué de plusieurs aiguilles.

– Ça l'agace ? répéta-t-il. Et c'est elle qui t'envoie pour me raconter ça ?

– Ce n'est pas nécessaire, dit Frank, on a des yeux pour voir.

– Eh bien ! Qu'est-ce que tu vois ? Est-ce que

je suis hardi ou grossier envers ta maman ?

– Oh ! pas ça, mais enfin... Vous devriez comprendre qu'elle n'aime pas être tourmentée. Vous la rendez impatiente en lui ressassant cet homme blanc...

– Ah ! tu le connais aussi, l'homme blanc ? Et tu laisses faire ? Ça ne te semble pas honteux ? Honteux ? pourquoi ? Et en tout cas ça ne regarde ni moi ni personne. Maman n'est pas une gosse et elle sait ce qu'elle fait.

– Si tu avais comme moi, dit Charlie, grandi avec ta mère et vu quel genre de fille c'était, ça te brûlerait de la voir s'abaisser jusque là.

– Elle ne s'abaisse à rien du tout, dit Frank, piqué au vif ; n'employez plus ce mot à son sujet.

Les deux hommes maintenant se défiaient des yeux.

– Ce serait bien plus simple, reprit Frank, se contenant, si vous n'étiez pas si près d'elle. Alors tout serait tranquille et nous pourrions rester amis.

– Est-ce qu'elle veut que je parte ? cria Charlie

exaspéré. Est-ce elle qui me renvoie ?

– On ne vous force pas, on vous prie ; c'est plutôt mon idée. Mais après tout je suis ici chez moi.

Charlie hésita un instant, bouleversé d'une rage muette.

– C'est bien, je partirai, dit-il enfin entre ses dents. Mais rien ne m'empêchera de parler à ta mère et de vouloir l'arracher à ce blanc. Je le tuerai, pardi, si c'est le seul moyen !

– Ne dites donc pas de bêtises, dit Frank, ça ne vous avance à rien.

## LIII

– Il est parti, apprit le jeune homme à Fanny le soir même. Ça ne lui plaisait pas trop, mais je l'ai décidé. Seulement, méfie-toi : il est tout prêt à t'ennuyer encore.

– Je peux supporter ça, dit Fanny, si ce n'est pas tous les jours. Merci, fiston, tu es mon bon ami. Sais-tu où il va se loger ?

– Non, maman, mais je présume que ce sera chez Georges.

« Pourvu, songea Fanny, qu'il ne le tourne pas contre moi ! »

Elle était soulagée, mais non tout à fait rassurée. Elle pressentait qu'il lui faudrait défendre son amour. Donat en tous cas ne saurait rien de cet orage. Pour rien au monde elle ne le troublerait de ses propres inquiétudes.

– C'est bien chez Georges qu'il est allé, lui

annonça Frank peu après, et j'apprends qu'il est très maussade. Il ne travaille plus et il boit. Naturellement ça lui passera, mais tu feras bien, mère, de l'éviter pour quelque temps.

– Ce qu'on évite, mon garçon, dit Fanny, vous rattrape à la fin. Je ne sens nul besoin de me cacher de Charlie Ross. S'il me parle, je lui répondrai : je ne lui en veux pas. Mais je saurai lui tenir tête.



## LIV

Ce jour-là et les jours suivants, elle se rendit comme d'habitude au logis de Donat Sylvain. Elle sentait bien quelque regret de rendre Charlie malheureux : mais Donat avait son amour : en sa présence elle oubliait le monde.

L'artiste, lui, ne soupçonnait aucune menace à leur bonheur tranquille. Chaque jour lui dévoilait en la femme-enfant qu'il aimait quelque séduction imprévue, et resserrait le lien qui l'enchaînait à elle. De leurs vies contrastées s'était formé un alliage unique où se fondaient les éléments les plus divers de leurs natures : la simplicité, la culture, l'expérience et la naïveté, la réserve et l'audace, la gaieté, la mélancolie, la tendresse calme et la passion ardente. Même leurs disputes les rapprochaient comme eussent fait de simples jeux.

– Sais-tu comment cela va finir ? disait Donat

Sylvain, je vais tout bonnement t'épouser quelque jour.

– Pour ça, non, répliquait Fanny : tu ne sais pas ce que tu dis ; m'épouser et te dégrader aux yeux de tout ton monde ? Me vois-tu présentée à tes cercles huppés : « Ma femme, Madame Donat Sylvain ? »

– Je me moque de mes cercles, disait-il, obstiné. S'ils ne veulent pas de toi, ils se passeront de moi aussi. Je veux qu'ils sachent tout mon dédain de leurs castes stupides.

– Tu es fou, répliquait Fanny, le comblant de caresses : tu es mon mari comme tu es.

Il lui fallait un rude effort pour parler ainsi. Être ! la femme de Donat, ç'aurait dépassé tous ses rêves !

Mais elle songeait à ces barrières de races où se brisent les plus braves défis, à l'avenir de son ami, à Édouard et à Georges, et vaguement peut-être à Charlie Ross.

– Achète-moi, reprenait-elle, un anneau d'alliance, un bel anneau comme pour de bon ; et

je te promettrai d'être à toi pour la vie : ça tiendra la place des contrats.

– Passe pour cela en attendant, déclarait-il enfin, mais je garde mon idée. Je te dis qu'un de ces jours je te traînerai par-devant ministre et je t'épouserai, que tu le veuilles ou non.

Il lui apporta une riche bague sertie de brillants, la lui passa au doigt ; et tous deux, étrangement émus, répétèrent la formule sacrée du mariage : « Dans la santé et dans la maladie, dans la richesse et le besoin, dans la peine et la joie, pour le mieux et le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

## LV

Fanny, venue de bonne heure chez Donat, s'occupait en chantant à son travail du jour. Son ami s'était enfermé dans son bureau voisin, car il avait une commande importante et la présence de sa pétillante compagne détournait vers elle ses pensées. Elle-même modulait à mi-voix les notes de sa complainte pour ne pas déranger la concentration de l'artiste. Elle circulait pour l'heure dans sa cuisine, que deux pièces séparaient de celle de l'atelier. Fanny se sentait ce matin le cœur volatil et léger. Elle était sous le coup de la joie que lui apportait son nouveau pacte avec Donat. Le soleil dansant aux fenêtres lui rappelait soudain les heures heureuses de sa vie, son enfance vagabonde par les champs de Greenway, ses jeux pétulants à l'école, le charme de son premier amour.

Elle fut secouée de son rêve par un coup

frappé à la porte. « Pourquoi ces fournisseurs, songea-t-elle, ne sonnent-ils pas d'abord ? » Elle déposa son panier de légumes et elle alla ouvrir. Mais son premier regard lui causa un sursaut : Charlie Ross se tenait debout devant elle !

Elle eut un mouvement de recul instinctif et voulut refermer la porte : mais Charlie l'avait prévenue et barrait le seuil de son pied.

– Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle, ses yeux inquiets se tournant vers le bureau tout proche où travaillait Donat. Parle tout bas : que personne ne t'entende.

– Je suis venu pour te voir, dit Charlie, et causer avec toi. Il faut absolument, Fanny, que tu m'écoutes.

– Mais pas dans cette maison, Charlie, et durant mon travail : viens un soir me parler chez moi.

– Non, ceci doit se faire ici, et maintenant : laisse-moi entrer.

De sa robuste épaule il poussait la porte entr'ouverte. L'éclat anormal de ses yeux disait

qu'il avait bu ; mais il n'était pas ivre. Sa démarche était ferme et sa voix assurée. Il était mû par un vouloir exaspéré mais conscient.

Comment éviter un éclat et cacher à Donat cette visite importune ? Fanny se le demandait, anxieuse. L'homme était résolu, il fallait penser vite. Elle ne vit qu'un parti ; parlementer, user de ruse.

– Eh bien, entre un instant, dit-elle, mais ne fais pas de bruit ; ce n'est pas ma maison, tu sais. Vrai, tu n'aurais pas dû me surprendre comme ça.

Ils pénétrèrent dans la cuisine, dont elle ferma soigneusement toutes les issues sur le logis.

– Tu voulais voir l'endroit où je travaille ? Rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ? Une cuisine comme une autre, où j'essaie de gagner ma vie. Mais ce n'est pas un endroit où l'on puisse bavarder. Sois gentil, retourne chez toi : et ce soir je te parlerai aussi longtemps que tu voudras.

– N'essaie pas de me jouer, dit froidement Charlie Ross ; tu sais pourquoi je suis venu.

– Mais non, mais non, protesta-t-elle :

comment devinerai-je ?

– Je veux savoir si oui ou non tu vas renoncer à ce blanc et t'en revenir avec nous, avec ceux de ta race. C'est à cette heure qu'il me faut une réponse.

Devant l'audace d'une telle requête Fanny se sentait indignée, sans oser exprimer toute sa colère intime.

– Mais tu n'as aucun droit, dit-elle, de me poser pareille question ! Ne fais pas l'insolent, de grâce, et finis de me tourmenter.

– C'est pour ton bien, insista l'homme, tout à son idée fixe. Je t'aime, tu le sais, et je te veux à moi. Mais, par le ciel, si je te perds, aucun maudit étranger ne t'aura. Ton amant est ici : mène-moi à lui, nous nous expliquerons sur place.

Fanny avait aux lèvres une verte réplique ; mais subitement elle se tut, médusée d'un objet qui venait de frapper ses yeux. De la poche du veston que portait Charlie Ross, elle voyait saillir et briller la gaine et l'acier d'un rasoir !

Le rasoir, cette arme traîtresse et préférée des

noirs, qu'ils manient comme l'éclair dans leurs rixes fatales !

Une terreur sourde alors serra le cœur de la jeune femme. C'était à son ami qu'en voulait Charlie Ross ! Dans la fièvre qui le possédait, il ne reculerait devant aucune folie. Il provoquerait une odieuse querelle : il tuerait Donat sans défense, et elle serait cause de cette mort !

Une seule pensée dès lors la domina : sauver son ami à tout prix, par n'importe quel subterfuge.

– Tu prends les choses trop au sérieux, Charlie, dit-elle, soudain câline. Qui te dit que j'aime cet homme blanc, que j'oublie mes vieux camarades ? Ce sont des rêves que tu te fais. Crois-tu que je ne pense pas souvent aux jours passés, à toi et aux anciens amis ? Tiens, je vais t'offrir un marché. Tu sais, ces deux baisers que je te dois depuis longtemps ? Si tu veux être sage, je suis prête à payer ma dette. C'est de bon jeu, n'est-ce pas ? Tout de suite, deux baisers : et puis après, me feras-tu plaisir ?

Ces mots, comme par magie, avaient distrait



Charlie de l'obsession qui l'enchaînait. Il hésitait, séduit par le mirage d'un bonheur si longtemps voulu et qui semblait enfin à sa portée. Une vague d'apaisement s'insinuait en lui. Son silence consentait, disait sa soumission au prix de ce miracle.

Et en même temps Fanny allait vers lui, lui entourait le cou d'un de ses bras et pressait sa joue de ses lèvres. Mais tandis que, charmé, il se livrait au délice de cette étreinte, l'autre bras se glissait le long de son corps et explorait le pli où gisait l'arme dangereuse. La main s'y faufilait imperceptiblement ; déjà elle touchait au rasoir. Mais par malheur, à cet instant, Charlie perçut le frôlement léger, le mouvement des doigts furtifs, et, intrigué d'abord, en un éclair devina tout.

– Trompeuse ! Coquine ! s'exclama-t-il, c'est donc là ce que tu voulais !

Alors ils se prirent corps à corps et combattirent, acharnés tous deux, Fanny mettant tout son effort à saisir le rasoir et Charlie obstiné à le lui arracher. Trébuchant, ils roulèrent sur le parquet : et ils luttaient ensemble, silencieux, les

dents serrées, comme ils avaient lutté jadis à l'ombrage du vieux châtaignier.

Hélas ! au cours de leurs brusques sursauts, le rasoir s'était entrouvert, et Charlie Ross, sans s'en douter, en enserrait brutalement le poignet de son adversaire. Un jet de sang gicla d'une large blessure.

– Halte, gémit Fanny, tu m'as fait mal !

Mais Charlie Ross n'entendait rien, repris de sa manie, et continuait à peser sur la lame, l'enfonçant plus avant dans la chair palpitante.

Il ne s'arrêta qu'en sentant le liquide chaud qui inondait sa paume. « Qu'est-ce que c'est ? » dit-il effaré. Il regarda et vit la mare noirâtre qui déjà s'épandait sous eux. « Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? » cria-t-il, bondissant sur ses pieds. « Je t'ai blessée, Fanny, je t'ai blessée sans le savoir. Oh ! non, je ne voulais pas ça ! Dis, comment puis-je t'aider ? Jésus ! qu'il m'arrive ce malheur ! »

Il s'empressait, excité, hors de lui. Fanny s'était relevée à demi. Assise sur le plancher, et

comme absorbée dans une transe, elle regardait couler son sang, sentant une faiblesse l'envahir.

– Fais bien exactement, commanda-t-elle, ce que je vais te dire. D'abord ramasse vite ce rasoir et cache-le sous ta veste. Prends un linge dans ce tiroir et enroule-le serré à mon poignet. Puis prends ce couteau sur la table et place-le près de moi, là, au milieu du sang. Maintenant, lave tes mains, et jette la serviette dans le feu du foyer. Après, quitte cette maison, et n'y reviens jamais, jamais plus. Sur ta route, téléphone au premier médecin venu et envoie-le à cette adresse. Et surtout, pas un mot de ceci à personne.

– Fanny, dit Charlie Ross, qui maintenant sanglotait, je ne puis pas t'abandonner ainsi. Laisse-moi te porter sur ton lit.

– Tu dois m'obéir, dit Fanny, tu as eu tes baisers, tu sais.

Charlie, tout en pleurant, agité et tremblant de hâte, suivait de point en point les instructions données. Mais avant de quitter la salle :

– Ah ! Pourras-tu jamais me pardonner ? dit-il.

– C’est déjà fait, Charlie, je ne t’en veux de rien : ce n’est qu’un accident. Autrement ne t’imagine pas que tu aurais eu le dessus. Mais, si tu veux m’en croire, tu retourneras dans le Sud sans tarder.

– N’aie souci de moi, ma chérie : je ne songe qu’à une chose au monde : t’envoyer du secours.

Il se précipita, courant, dans l’escalier.

Restée seule, Fanny ressentit l’acuité de sa détresse. Son sang coulait encore, se faisant jour à travers les plis du bandage. Il lui restait à peine la force de se mouvoir, et une douleur intense la tenaillait. Allait-elle mourir sur-le-champ, épuisée ? Pourtant son âme était apaisée et tranquille. Donat du moins serait sauvé, ignorerait toujours la menace qui l’avait guetté.

## LVI

Sur son lit d'hôpital tout blanc, Fanny repose, affaiblie et inerte. Donat Sylvain, ouvrant sa porte quelques instants après le départ de Charlie, l'a découverte cherchant à se traîner vers son bureau, laissant après elle une trace rouge. Saisi d'horreur, il s'est précipité. « Que t'est-il arrivé, Fanny ? Comment t'es-tu blessée ? » – « En pelant mes légumes », a-t-elle murmuré faiblement, « je suis tombée sur le couteau. Mais j'ai téléphoné : le docteur est en route ». Et, ce disant, elle s'est évanouie.

Le médecin, arrivé peu après, a été témoin d'une scène émouvante. Donat semble fou de douleur. Il a porté Fanny sur un divan et, agenouillé à ses pieds, il la baise tendrement et la supplie de revenir à elle. On l'a mise dans une ambulance appelée à la hâte et emportée à la station de secours la plus proche. « Cas très

sérieux », a dit l'interne : « une artère a été coupée ; la jeune femme a perdu beaucoup de sang ; elle est d'une anémie extrême ». Pourtant elle a repris ses sens, et ses yeux errent autour d'elle, cherchant une présence espérée. Elle sourit en voyant Donat qui lui tient la main en silence. Des messagers ont averti ses fils, qui maintenant l'entourent, immobiles de stupeur. L'émotion est grande au logis de l'avenue Shawmut. Les bonnes voisines commentent profusément ce qu'elles croient être un accident étrange, et expriment la plus ardente sympathie. Mais Fanny, étendue sur son lit d'hôpital, est trop faible pour éprouver aucune secousse violente. Son esprit nage dans un brouillard tranquille, dans la quiétude des êtres qu'un fil unique relie au monde. Seul son cœur bat et se souvient. Elle adresse à Donat Sylvain, à Édouard, à Frank et à Georges, des regards attendris et des balbutiements d'espoir. Puis, on l'enlève à toute fatigue mentale ; elle reste seule entre les toiles de son alcôve, avec les infirmières qui la soignent en hochant la tête, toute visite interdite jusqu'au lendemain.

## LVII

Pendant la nuit, Fanny, sous l'effet des toniques et d'un pesant sommeil, a recouvré un peu de force. Mais son état reste très grave. Une transfusion de sang la sauverait peut-être, et l'on cherche quelqu'un qui lui ferait ce sacrifice ; mais il faut un sang du même type, et toutes les offres ne peuvent être acceptées.

Donat, lui, n'a pas fermé l'œil, rongé d'une atroce inquiétude. Le matin le trouve atterré, enveloppé de sa douleur comme d'un manteau de plomb. Tout le monde ambiant s'efface de son esprit ; sa vie n'est plus qu'un cauchemar dominé d'une vision horrible. Il ne lui reste qu'une pensée : Fanny qui souffre, qui se débat contre un danger mortel. La terreur de la perdre lui est insupportable, l'affole comme le ferait la fin de l'univers.

Un autre homme aussi se tourmente. L'air

égaré, il tourne depuis des heures autour de l'hôpital, s'informant constamment de l'état de la malade, montrant des signes d'anxiété brûlante. On lui demande quelle relation existait entre eux. C'est ma meilleure amie, a-t-il dit. « Puis-je quelque chose pour elle ? » – « Oui, lui donner une pinte de sang » lui a-t-on répondu. « Tout mon sang » s'est-il écrié, « si vous voulez le prendre ! » On l'a conduit auprès de la malade blessée ; elle a reconnu Charlie Ross, et, après une première surprise elle lui a souri tristement. « Pas un mot à personne » lui a-t-elle répété. Et pendant que le sang de son ancien ami coulait dans ses veines épuisées, Donat Sylvain est survenu, saluant l'étranger, reconnaissant pour le service qu'il venait rendre. Et Charlie Ross, surprenant le regard qu'ils se sont jeté a tout compris, et pour toujours s'est avoué vaincu.



## LVIII

Une autre nuit s'est écoulée, longue et chargée d'angoisse. Fanny, toujours en prise à un semi-coma, Donat Sylvain ayant perdu la notion de toutes choses excepté du malheur qui le menace. Dans une de ses visites il s'est rencontré avec Maud Olliver auprès du lit de la malade ; et Fanny, les voyant pleurer, unis dans une commune sympathie, s'est sentie émue, consolée, et rassemblant ses forces, elle a dit à Donat : « Chéri, si je m'en vais, tu vas avoir besoin d'une autre ménagère : une noire encore, peut-être en souvenir de moi ? Celle-ci te conviendrait ; c'est ma meilleure amie. Elle n'est pas aussi folle que moi, mais elle est bien bonne. » Et Donat s'est senti étouffé de sanglots devant ce dévouement poursuivi jusqu'au bout, devant l'amour que lui témoigne cette renonciation suprême.

## LIX

Malgré tous les efforts de la science, la pauvre Fanny baisse rapidement. Dans l'intervalle de ses douleurs, la fille ardente qui n'a jamais vieilli divague maintenant comme retombée dans une dernière enfance. Mais c'est un délire sans secousse, un monologue murmuré où surgissent en désordre tous les souvenirs de sa vie. Linda, Monsieur Lewis, ses quatre fils, Charlie, Donat, y flottent en des vapeurs de rêve. « Monsieur Lewis, je vous aimais beaucoup je vous jetais des oreillers... ah ! ah !... mais vous aviez Martha Bledsoe, bien plus gentille que moi. Allons, dormez, Frank, Georges, Robert, Édouard, mes chers petits. Il y avait une fois : tic toc, oiseau bleu, tout bleu... À vrai dire je m'endors moi-même, mais il faut que j'aie m'excuser auprès de mon patron, terminer ma besogne chez Monsieur Sylvain... Cette cuisine est dans un état !... c'est dommage que ce couteau m'ait

égratigné quelque peu... on devrait défendre aux enfants de jouer avec des couteaux... Maintenant, je vais être au lit pour au moins une semaine... et qui va pendant ce temps faire votre ouvrage, Monsieur Sylvain ? Mais je vous reviendrai. Priez le Père Divin pour que je vous revienne... La paix, c'est merveilleux !... Et cette fois je vous promets bien, je ne vous quitterai plus jamais, mon très cher... Ce sera entre nous pour le mieux et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Swing low, sweet chariot, coming along, coming along... tic toc, tic toc, tic...

## LX

À la suite de ces accès, Fanny reste étendue, anémiée, inerte, vaguement consciente de ce qui se passe autour d'elle, accueillant ses fils, ses amies, par un sourire paisible : et sa figure s'éclaire surtout quand Donat, se penchant sur elle, tendrement presse sa main dans un silence qui dit tout. Leurs regards alors se rejoignent à travers des larmes, semblant se fondre l'un dans l'autre et n'être plus qu'un même rayon.

Même en sa défaite pitoyable son corps aminci et comme éthérisé garde une jeunesse indestructible. Ses traits ont pris une beauté neuve, plus affinée, plus pure, où se reflète ce que son âme a d'innocent et de virginal. Il y reluit une patience et une docilité tranquille. Elle accepte l'ultime épreuve avec la même simplicité qu'elle a porté tous ses fardeaux.

Elle atteint le sommet tragique où l'a conduite

le destin, où la guidaient tous les détours de sa  
vie pourtant si banale.

## LXI

Durant cette nuit, Fanny est morte. La garde-malade qui la veillait l'a vue soudainement agitée, saisie d'un grand frisson, tentant de se soulever de sa couche, promenant autour d'elle ses yeux lourds de brouillard, comme cherchant des présences aimées. Elle a jeté un cri : « Je veux sortir d'ici, j'ai à faire mon service ! » Puis elle est retombée inerte, et ç'a été la fin. Certes les présences qu'elle implorait ne l'avaient pas quittée. À ce moment ses amis l'entouraient, quoique extérieurement dispersés, s'obstinant à la retenir, tendant leurs mains unies pour l'arracher au précipice.

Mais malgré eux, Fanny est morte, et ils connaissent, épouvantés, la suprême impuissance de l'amour devant le destin. Dans cet asile de mourants, la mort de l'humble fille n'est qu'un incident ordinaire. On referme seulement les

rideaux blancs de son alcôve : la sœur infirmière vient jeter quelques dernières gouttes d'eau bénite.

Pour un seul petit groupe d'humains, ce fait divers inaperçu, c'est le malheur qu'aucun deuil ne mesure, c'est l'irréparable désastre qui les frappe au cœur de leur cœur.

Entre eux et la mère et l'amante se dresse le mur brutal, définitif, qui les sépare pour jamais, contre lequel leurs fronts se brisent en vain. Cette lampe infime qui s'éteint, c'est l'horrible ténèbre tendue sur tout ce qui est.

Mais ici l'histoire de cette morte devient celle de toutes les morts. Pourquoi la poursuivre plus loin ? Pourquoi dire les regrets, le désespoir profond, que laisse cette obscure Africaine ? À un instant de la durée elle surgit comme tant d'autres, sourit, chanta, se dévoua, aima et fut aimée. Qu'importent les rites qui sacrent sa dépouille et les formules apprises qu'annonce le prêcheur, et le beau cortège qui la mène comme en un cynique triomphe, et le coin écarté du cimetière commun où on la dépose ? Qu'importe

même l'existence, amoindrie de ses amis qui continuent à vivre ? Tout leur monde a croulé avec son naufrage : jamais il ne pourra évoluer dans le même cycle. Tous auront à reprendre, las comme d'un mauvais rêve, le fardeau de chaque jour. Il leur semblera d'abord insupportable, absurde ; leur vie sera hantée d'une désolation sans repos. Puis le temps narcotique passera sur leur peine, et par de lents degrés, il en émoussera l'épine. Ils n'oublieront jamais, mais leur deuil se tiendra de la douceur des souvenirs. Ils pourront de nouveau agir, souffrir d'autres tourments, et songeront à mourir à leur tour.

Seul, peut-être, un d'entre eux gardera sa blessure entière, et Fanny restera pour lui un fantôme tragique, une âme présente, plus qu'une image, flottant à ses côtés, éternellement jeune, compagne encore à travers les courants qui l'entraîneront à leur gré et pourtant perdu sans espoir.





Cet ouvrage est le 183<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.